LA BONANTE

2022

revue de création littéraire

Cette publication a été rendue possible grâce
au soutien du Département des arts, des lettres et du langage et du
Vice-rectorat à l'enseignement, à la recherche et à la création de
l'Université du Québec à Chicoutimi

Conception et réalisation | Hélène Leclerc

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction réservés
© LA BONANTE 2022

ISSN 0380-4860

PRÉSENTATION

Une arrivée sous le signe de l'avenir
Catherine Morency 9

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX
Je suis
Christophe Condello 15

DEUXIÈME PRIX
Kaléidoscope
Doris-Hélène Guérin 16

TROISIÈME PRIX
Origami
Julie-Anne Bégin 17

MENTION HONORABLE
Voltiges
Roxanne Labrecque 17

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX
La Poète
Audrey Girard 21

DEUXIÈME PRIX
Ce matin-là
Claude Vallières 24

TROISIÈME PRIX
Maman
Sabrina Fortin 28

MENTION HONORABLE
(1) *Les lundis*
Isabelle Blier 32

(2) *Réminiscence*
Johanne Bolduc..... 35

MEILLEURES IMAGES

PREMIER PRIX
Tempérée nordique
Clara Landry..... 13

DEUXIÈME PRIX
Feuilles au vent
Suzie Lévesque..... 19

TROISIÈME PRIX
Lae Lecteurice
Antoine Marc 51

MENTION HONORABLE
Solitude à Kégaska
William Lacroix..... 53

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

Ad vitam aeternam | Hélène Darmstadt-Bélanger..... 39
Alphabet pandémique | Dany Hudon..... 39
Au petit jour | Chanel Dallaire..... 39
Brouillard |Alexandre Mullen 40
Ce triste moi | Alexandre Boily..... 40
Chatons à vendre | Julie Boulianne 40
CO-VIES | Julie Gagnon 41

Entonnoir | Alex Larose 41
Éphémérité |Janick Laberge 41
Étoile sais-tu? | Félix Tanguay.....42
Heurtée | Johanie Bilodeau.....42
Itinéraire bis | Olivier Lacalmontie 42
La fin gore d'une localivore | Michèle Dumont 43
L'art des non-dits | Leeza-Claude Roy 43
Le lac | Félix Côté.....43
Le monstre de cire | Alexya Morin.....44
Lentement | Louis David Harvey 44
Malheur | Ariane Villeneuve 44
Modèle | Yvan Giguère 45
Mourir une seconde fois | Francesca Tremblay 45
Pour te distraire | Martin Duval.....45
Poussière sous l'ombre du tapis | Emmanuel Trotobas.....46
Râteau | Elsa Moulin 46
Refuge | Mayane 46
Sanitorium | Rosalie Bolduc-L'Espérance 47
S'évader | Marc-André Bergeron.....47
Sortie extra-véhiculaire | Xavier Nicolas.....47
Stress serpente | Cindy Boudreault 48
Suis cid | Richard Martel 48
Toi, l'Écrivain | Jacques Juneau.....48
Trou noir | Monique Pagé.....49

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

40 $ | Philippe Dufresne 55
Ad mortem | Félix Côté.....58
Au pays de Cocagne | Jacques Juneau 60
Ce corps est laid | Alexandre Boily 63
Dans un marais il y a... | Monique Pagé 67
Diamant dans la nuit | Mayane 70
Douche froide | Jean-Michel Claveau 73
Elle | Yvan Giguère.....76
Entre les doigts de pieds | Mathieu Bonneau 79
Espace vacant | Fabienne Landry.....84
Je m'appelle Serge et je roule | Doris-Hélène Guérin 87
L'art du Bushido-do | Olivier Lacalmontie.....90
La chaîne | Johane Thériault Morin 93

Le combat | Janick Laberge..... 96
Le voyage | Félix Tanguay..... 100
Les chiots de Mont-Valin | Carl-Keven Korb 102
Maison à vendre | Julie Boulianne..... 106
Mécanique des fluides | Élizabeth Colette Labbé 109
Mythomanie volontaire | Xavier Nicolas..... 112
Salle d'attente | Julie-Anne Bégin 116
Tracer une piste dans trois pieds de neige fraiche |
Stéphanie Tétreault..... 119
Transie | Johanie Bilodeau..... 122
Versant | Roxanne Labrecque 126

CONCOURS DE NOUVELLES - PRIX LITTÉRAIRE
DAMASE-POTVIN

MOT DE L'ADMINISTRATEUR 130

CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

Notre cabane | Julie Boulianne 131

CATÉGORIE ADULTE

PREMIER PRIX
Su Boivin | Isabelle Blier 135

DEUXIÈME PRIX
Les lumières oubliées | Annie Ferland 138

TROISIÈME PRIX
Une dernière lueur | Alexandre Mullen 141

CATÉGORIE JEUNE ADULTE

PREMIER PRIX
31 janvier, bonne année | Alexandra Rivard 145

DEUXIÈME PRIX
La Dame Blanche | Alexandre Boily 148

TROISIÈME PRIX
La juste place | Félix Côté 151

PRÉSENTATION

UNE ARRIVÉE SOUS LE SIGNE DE L'AVENIR

Catherine Morency

La parution de cette édition 2022 marque un tournant dans l'histoire de *La Bonante.* Dirigée de main de maître par ma collègue Cynthia Harvey durant les 12 dernières années, la revue a su prendre du coffre et rejoindre un lectorat de plus en plus fervent. De production artisanale, Cynthia a transformé *La Bonante* en une publication professionnelle, conférant aux textes et aux images publiés un écrin de la trempe des meilleures revues de création contemporaines. Elle a célébré le 51e anniversaire de la revue, publié des autrices et des auteurs aujourd'hui reconnus sur les scènes littéraires régionale et provinciale, puis elle a eu l'idée brillante d'assortir les mots d'images évocatrices, ajoutant à la parution un concours qui assure désormais à la revue une facture graphique des plus stimulante.

C'est donc avec confiance et sérénité que j'ai la chance de reprendre son flambeau, ravie de constater que les participantes et les participants aux concours littéraires et pictural sont toujours aussi nombreux, que le lien instauré avec le Prix littéraire Damase-Potvin est vif et pérenne et que la revue est devenue un fier reflet du dynamisme littéraire auprès des autrices et des auteurs de la région, ainsi qu'un formidable tremplin pour les étudiantes et les étudiants de l'UQAC, qui y verront publiés leurs textes pour la première fois. En outre, la précieuse collaboration du personnel de la bibliothèque de l'UQAC permettra d'assurer la diffusion et la conservation de la revue qui sera, au cours des prochains mois, numérisée et rendue

disponible entre autres sur le site Internet de *La Bonante* (www.uqac.ca/bonante), lieu d'archive et de consultation, de promotion et de valorisation de la créativité de toutes les personnes qui ont contribué à la revue.

Je tiens à remercier le jury de cette nouvelle édition, la professeure Cynthia Harvey et le professeur Mustapha Fahmi, qui ont tous deux généreusement mis à profit leur expertise littéraire et leur esprit avisé, afin d'assurer l'excellence de nos concours littéraires. Je remercie également les deux membres du jury du concours des plus belles images, mes collègues Constanza Camelo et Mathieu Valade, que je tiens en haute estime et qui ont su distinguer au sein des merveilles reçues les images les plus marquantes.

La secrétaire de la revue, madame Hélène Leclerc, fut d'un soutien remarquable tout au long du processus de conception et de réalisation de la revue, assurant avec brio les communications avec les personnes ayant participé aux concours et veillant à la qualité de la production de cette édition. Je salue également la collaboration de madame Céline Dion, coordonnatrice de l'association Écrivain.e.s de la Sagamie et du Prix littéraire Damase-Potvin, ainsi que la présidente d'honneur de la 27e édition de ce concours, madame Marjolaine Bouchard, prolifique romancière et récipiendaire de plusieurs prix littéraires. Les participantes et les participants étaient cette année invités à écrire sous le thème « cabane » et à soumettre un texte de création dans l'une des trois catégories suivantes : jeune adulte (18 à 30 ans), adulte (31 ans et plus) et professionnelle, catégorie créée en 2015 grâce au Salon du livre et au Conseil des arts de Saguenay. Les nouvelles primées lors du concours viennent admirablement compléter l'ensemble de la revue. En avril 2020, Marjolaine Bouchard remportait le Prix littéraire Damase-Potvin – catégorie Professionnelle – pour sa nouvelle *Diffraction*, inspirée du thème « artifices »; ce pairage témoigne de la qualité des textes reçus et du rayonnement qu'assure à notre revue sa fructueuse association avec l'organisation du Prix Damase-Potvin.

Fondée il y a 52 ans par Jean-Pierre Vidal, sémioticien de renom et professeur émérite qui a su faire sa marque tant dans les rangs de l'Université du Québec à Chicoutimi que partout au sein de notre monde académique, *La Bonante* poursuit donc sa trajectoire, assurée de trouver chez moi, comme chez nos fidèles partenaires, créatrices et créateurs, ainsi que chez les membres de notre lectorat, l'enthousiasme et l'énergie nécessaires à son épanouissement. Il m'est essentiel de remercier messieurs François Ouellet et Jean-Paul Quéinnec, qui m'ont confié avec générosité et confiance ce mandat, et vous toutes et tous qui croyez avec nous au dynamisme et à la pérennité de notre chère publication.

Catherine Morency
Responsable de la revue

Premier prix
volet image

Clara Landry, *Tempérée nordique*

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX

JE SUIS

CHRISTOPHE CONDELLO, LAVAL

Je suis

ce que tu ne sais pas

de la lumière

une ombre vêtue d'étoiles

Deuxième prix

Kaléidoscope

Doris-Hélène Guérin, Saint-Fulgence

Kaléidoscope. Juste le mot me fascine. Je le tourne sur ma langue, j'avale ses couleurs, couchée sur le divan. La vie prend un sens nouveau à travers ce prisme multicolore qu'on m'a offert. J'y vois tout mon avenir qui se dessine. Il y a juste les mains du monsieur dans mes bobettes qui me dérangent.

Troisième prix

Origami

Julie-Anne Bégin, Chicoutimi

Parfois je suis comme une femme en papier
On me coupe et me découpe
Origami
Entre les mains de l'autre.

Mention honorable

Voltiges

Roxanne Labrecque, Chicoutimi

Nid de toît, nid d'émoi,
Je thème en prose, et que personne n'ose,
De sa verve scellée,
M'en tirer des vers du nez.

Deuxième prix
volet image

Suzie Lévesque, *Feuilles au vent*

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX

LA POÈTE

AUDREY GIRARD, QUÉBEC

As-tu entendu la Poète cette nuit?

Non, répond Reza, pourquoi?

Elle citait du Rûmî, fallait être là. Cette femme a la voix d'une houri. Pis je parie qu'elle est bien roulée en plus, ajoute Ahmed, en se servant un morceau de barbari qui traîne au fond de son sac.

Reza ne répond rien, se renfrogne. Il n'aime pas qu'on parle d'elle de cette façon. La Poète. Matricule 72762278. Toutes les nuits, Reza s'arrangeait pour surveiller le secteur dans lequel elle purgeait sa peine, dans l'espoir de l'entendre réciter les grands poètes perses de jadis.

Elle avait remué quelque chose en lui, alors qu'il s'était refermé sur lui-même depuis le décès de sa femme, morte en couche. Leur bébé, un fils, n'avait pas encore pleuré avant d'émettre son dernier souffle. Depuis, Reza se contentait de rentrer travailler, soir après soir, sans que même les hurlements de désespoir de ces femmes, jugées injustement pour la plupart, le remuent.

Quand ses collègues le croisaient dans les couloirs du pénitencier, ils ne voyaient en lui qu'une paire de billes mates fixer droit devant, des épaules recourbées et un air hagard. Même Dieu semblait l'avoir déserté. Jonché de cicatrices telles des feuilles mortes sur le sol l'automne, le visage de Reza en témoignait. Il n'y avait que sa grosse moustache noire pour égayer son visage, encore qu'elle ne fût maintenant plus tout à

fait noire, plutôt grisâtre. Son cœur, lui, battait toujours la même cadence. Soixante-dix battements par minute. Tous les jours. Toutes les semaines. Tous les mois. Toutes les années. Sauf lorsqu'il s'était approché d'elle la première fois. Et les fois suivantes.

Reza termine son repas, remet sa matraque et ses menottes à sa ceinture, prend sa lampe de poche et se lève pour quitter la salle de pause et commencer sa tournée.

Il arpente le couloir du troisième étage. Pas un son ne circule. Il marche d'un bon pas devant la rangée de cellules dont les fenêtres closes lui rappellent qu'ici, c'est lui l'intrus. Reza ralentit, puis s'arrête devant la cellule 42. Celle de la Poète. Il effleure la porte de ses doigts, tend l'oreille. Il croirait l'entendre respirer doucement à travers le béton armé. Si proche, et si inaccessible. Il tente d'imaginer les contours de son visage, la forme de ses lèvres. Il se demande si ses lèvres ont déjà embrassé, si son corps a déjà connu l'amour. A-t-elle un amoureux? Rêve-t-elle à une famille et à des enfants? Avide, Reza aimerait tout connaître d'elle.

Il ne sait rien. Moins ils en savent, mieux ils font leur travail, leur répètent leurs supérieurs. Il ne sait donc pas qu'elle protestait contre les dictats imposés aux femmes. Qu'elle se juchait sur des boîtes électriques, en pleine rue, en brandissant tel un drapeau son voile sur un bâton! Et que, pour cela, on l'a arrêtée. Il ne sait pas qu'on l'a battue lors de son interrogatoire et que depuis, seuls les mots de Rûmî et d'Hafez jaillissent de sa bouche. Il ne peut savoir qu'elle aimait un homme marié trop jeune. Reza ne saurait penser à ces choses. Seule compte cette voix qu'il espère entendre murmurer de l'autre côté de la cloison chaque fois qu'il en a l'occasion.

Reza s'éloigne de la porte, chancelant. Il a perdu la notion du temps. Il doit être plus prudent la prochaine fois, car il pourrait être questionné par la police morale si on le surprenait à rôder autour d'une femme. Il poursuit sa tournée d'un bon pas, le faisceau de sa lampe de poche qui tressaute sur le plancher.

***

Sais-tu ce qui est arrivé à la Poète? demande Ahmed, la nuit suivante.

Non, quoi? répond Reza, qui tente de ne pas se montrer trop intéressé.

Ils l'ont liquidée ce matin.

Reza répond par un haussement d'épaules et se détourne pour se servir un thé avec le samovar posé sur le comptoir. Il prend plus de temps qu'il n'en faut pour y casser un morceau de sucre. Le gardien continue de lui faire un résumé des exécutions qui ont eu lieu durant la journée. Reza ne l'écoute plus. Une larme se mixte à son thé. Une autre coule le long de sa joue qu'il essuie vivement du revers de sa manche. La Poète est morte. Il n'a rien d'autre à ajouter, incapable de s'avouer qu'il était tombé amoureux d'elle.

Deuxième prix

Ce matin-là

Claude Vallières, Québec

L'aube se déverse lentement dans la chambre et te tire du sommeil. Une sensation de légèreté inhabituelle s'empare de toi. Comme si une douceur indicible s'était installée au creux de ta poitrine. Une petite joie insoupçonnée te donne l'envie de t'égarer hors de tes rêves et de prendre place dans ce jour neuf. Le marquer de ton empreinte. Tu t'attardes devant la fenêtre sans prendre garde d'être happée par la beauté qui s'offre à tes yeux. Tu prends plaisir à observer ces presque riens qui s'animent derrière la vitre.

Tiens. Ce sera une matinée de défis. Le genre de journée où l'on s'aime assez pour se faire confiance, où le désir de se ravir soi-même et de ne pas se décevoir est plus fort que les doutes. Tu mets le pied dehors sans te vêtir et de ta démarche gracile, tu glisses dans l'air ambiant comme un chant d'espoir dans le vent, comme si la vie avait planifié cet instant depuis longtemps. Des paroles heureuses se posent sur tes lèvres. C'est une journée parfaite pour se recommencer. Il y a une éternité que cela t'était arrivé, cette sensation que chaque jour qui naît est le moment idéal pour revenir au monde. Cette impression que tu n'auras à t'excuser de rien, à personne aujourd'hui. Que ta vie raisonnée et paisible sera balayée par la brise insouciante de joie toute simple qui te rafraîchit le cœur.

À cette heure, rien ne bouge dehors. Lentement, tu t'étends sur la chaise longue qui fait face à ton lac. Tu es souveraine, seule au monde. Tu écartes légèrement tes jambes nues juste assez pour attirer un soleil obsédant à se poser entre tes cuisses. Tu aimes cette sensation de chaleur en ce lieu intime de toi. Ce

serait insulter la vie de ne pas y consentir. Alors, souriante, tu t'offres les yeux fermés à cette caresse solaire. Tu te sens vibrante, allumée, et tu t'enchantes en silence de ressentir cette montée d'adrénaline dans ton corps des jours fériés, ton cœur des jours de fête.

Lentement, quelques perles de sueur naissent entre tes seins offerts à la lumière. Tu t'amuses du petit chatouillis qu'elles provoquent sur ta peau. Au bout d'un moment, tu ne sais plus depuis combien de temps tu as baissé la garde, depuis quand tu as dérivé dans cette volonté soudaine de ne plus laisser dormir le corps, de refuser la patience de la chair. Tu ouvres les yeux et regardes autour, inquiète. Personne. Tu es seule avec toi-même, tes envies, tes sens, ta nudité, la rosée sur ta poitrine et le soleil qui réchauffe ta béance fantasque.

Tout près de toi sur ta gauche, tu aperçois tout ce que tu as oublié la veille sur la table basse du patio : ton téléphone, un verre de vin vide et un livre. Un souvenir imprécis te revient. Tu étires le bras et t'empares du bouquin pour y retrouver une phrase qui t'a fait sursauter et que tu as soulignée à grands traits hier soir. Tiens, la voici : « Une âme se mesure à la dimension de son désir. » Mentalement, tu remercies Gustave Flaubert et constates que tu te sens d'une grandeur d'âme irrépressible, ce matin. Les mots du romancier confirment cet étonnement fugace qui te tenaille depuis le lever, cette impression de t'engager dans tu ne sais quelle traversée, quelle quête, quelle fuite. Mais tu pressens que c'est le bon moment pour avancer sans te retourner dans cette marche vers le plaisir. Vivre, c'est accepter de se compromettre, penses-tu à ce moment. Alors tu agrippes le téléphone, composes fiévreusement le numéro sans réfléchir.

Quand la sonnerie retentit, je suis troublé de voir ton nom sur l'appareil.

Allô, c'est moi. T'es surpris, han? J'imagine que tu n'attendais pas mon appel…

Je peine à formuler une phrase complète.

Euh, en fait, je l'attends depuis je ne sais plus combien d'années.

Je te dérange? T'as cinq minutes à me consacrer?

Donne-moi un moment. Je suis dans une corvée de plantation d'arbres chez mon frère.

Je m'éloigne du groupe à grands pas et te murmure que tu peux continuer. Alors tu me décris avec une exactitude méthodique l'endroit précis où tu es. Tu me racontes la paix douce flottant sur le lac, le silence parfait des lieux, ton corps nu sur la chaise longue, le touché insistant du soleil entre tes cuisses, le ruissellement de la sueur sur ta poitrine, les mots de Flaubert, l'émoi qui t'habite depuis le réveil, l'absence d'hésitation avant d'agripper le téléphone et ta volonté de choisir pour qui et pourquoi ton cœur s'agite.

Tu me manques, c'en est presque douloureux, laisses-tu tomber.

À voix basse, je te réponds qu'il est dommage que toute cette beauté offerte ne soit reçue par personne.

C'est vrai. Il ne manque que toi dans le paysage. Reste au bout du fil. Je suis en mode mains libres. Je vais me caresser, lentement, fiévreusement en pensant à toi. Je te donne mon souffle, ma voix, la lumière sur ma peau, mon désir, le miel de mon sexe, mon feu, ma jouissance.

Je demeure silencieux, l'azur au cœur. Je t'écoute sans rien dire pendant plusieurs minutes et je reconnais le plaisir qui s'installe, touche par touche, qui te grimpe peu à peu le long du dos et remonte des hanches jusqu'à ta voix. Alors je laisse gambader mon imaginaire sur toi. Quel terrain de jeu merveilleux tu m'offres. Je sais déjà que j'en aurai pour des heures à m'aiguiser les rêves, à faire courir mes doigts comme des enfants rieurs sur la prairie tendre de ton ventre, à me surprendre en train de bousculer le soleil pour lui voler sa place au creux de toi.

Tu reprends ton souffle et je t'entends sourire. Épuisée. Satisfaite.

Tu viens me rejoindre ce soir?

Ce soir? Je suis à trois cents kilomètres au moins. Dans le meilleur des mondes, si je partais d'ici une fois ma corvée terminée, je n'arriverais pas chez toi avant la nuit et…

Tu m'as interrompu sans hésiter.

La nuit, ce serait parfait. À plus tard.

Attends. Tu te joues de moi? Y faut pas allumer des feux que tu ne peux pas éteindre. Je veux comprendre. Pourquoi maintenant?

Parce que pendant sept ans, mes efforts pour t'oublier n'ont servi à rien. Une voix, un port de tête, une démarche qui me rappelaient toi, et mon cœur partait en vrille. C'est devenu une évidence que je t'avais dans la peau et ailleurs et que ce sentiment-là ne me quitterait pas de sitôt. Viens. J'aurai du vin et des caresses pour toi.

J'ai levé les yeux au ciel, en poussant un long soupir. Et je me suis entendu prononcer des mots lourds. Des mots qui redessinent une vie une fois qu'on les échappe.

Je serai là. Cette nuit. Et plein d'autres ensuite, si tu veux.

J'ai rangé mon téléphone et suis resté immobile, les bras ballants. Mon frère s'est approché, inquiet.

Ça va? T'as pas l'air bien. T'as eu un malaise?

J'ai secoué la tête pour le rassurer.

Ça va… C'est le soleil, je crois.

TROISIÈME PRIX

MAMAN

SABRINA FORTIN, JONQUIÈRE

Nous sommes toutes les deux assises à la table. L'emphase est mise sur la place vide où mon père s'assoit. Je tourne les yeux pour ne pas la regarder. Je pique dans mon assiette, mais les pattes de poulet me lèvent le cœur.

Tu ne manges pas. Tu n'as rien mangé encore, me reproche ma mère.

Je n'ai pas tant faim.

Je t'ai préparé à souper. Tu devrais simplement être reconnaissante pour ton repas et manger ce que je t'ai cuisiné.

Je pique une patte de poulet et l'approche de ma bouche. Mon cœur lève. Son regard pèse sur moi. J'ouvre la bouche. Elle me regarde toujours. Je ferme les yeux et insère la patte de poulet dans ma bouche. Je croque.

Hmpf. Ce n'était pas si difficile que ça.

J'ai mal au cœur. Ça me dégoûte. J'ai l'impression que tout va remonter à la surface. Je mâche du mieux que je peux et j'avale.

C'est bien ça, maintenant termine ton assiette.

J'attends que maman se lève pour aller faire son café. Je fais semblant de les manger pour qu'elle se lève plus vite.

Si tu avais bien fait cela aujourd'hui, nous n'en serions pas là. Je t'aurais fait quelque chose que tu aimes. Mais, tu m'as désobéi!

Et en plus, tu as brisé ta salopette! J'ai passé trois semaines dessus! Tu te rends compte de cette perte de temps?

Je suis désolée maman… mais les filles ont fait exprès! Elles tournaient la corde à danser dans un rythme que je ne pouvais pas suivre juste pour me faire tomber.

Elle se masse la tête.

Je ne veux pas d'excuse! Tu n'as pas le droit de trainer après l'école, c'est compris?

Je pince mes lèvres et hoche la tête. Je baisse les yeux. Je mange les pattes de poulet pour lui faire plaisir. Je sens quelque chose monter le long de ma gorge. Le haut de cœur est trop puissant et je vomis. Maman se lève aussitôt et pousse un cri de dégoût. Elle quitte la table et se pince le nez. Je me sens répugnante. Maman va prendre un sac de plastique et me le tend. Je pleure. Elle insiste pour que je prenne le sac.

Glisse l'assiette dans le sac.

Bien que j'aie mal au ventre et que je pleure de honte et de douleur, j'obéis. Je glisse l'assiette dans le sac de plastique. Elle agrippe le sac et sort le porter dans la poubelle. Je n'ai pas fait de dégât ailleurs. Maman entre dans la maison et va prendre une débarbouillette qu'elle passe sous l'eau. Elle vient vers moi et elle passe la débarbouillette sur ma bouche.

Maintenant, va nettoyer tes dents.

J'hoche la tête et je renifle. Je vais dans la salle de bain. Et je prends ma brosse à dents. J'éclate en sanglots. Le téléphone sonne. Maman va répondre. Je me mouche silencieusement et je fais couler l'eau. Je baisse la tête et prends quelques gorgées, puis je rince ma bouche. Je me brosse les dents. Je sors de la salle de bain. Ma mère range la table. Je vais prendre la nappe pour la secouer.

Est-ce que papa va rentrer?

Non. Ton père ne rentre pas ce soir… ça veut dire…

Ma mère m'arrache la nappe des mains et sort secouer la nappe, puis elle revient à l'intérieur.

Qu'il n'y a que nous deux ce soir.

J'aurais préféré que papa soit là, mais je ne peux rien y faire. Je pense qu'elle voit la déception sur mon visage.

Tu vois, ma poupée, papa doit travailler tous les soirs pour nous permettre d'avoir un repas. Et ce soir, tu as choisi de gaspiller la nourriture et donc, le temps de ton père.

C'est ma faute si papa ne rentre pas à la maison… Je me retiens pour ne pas pleurer.

Va te laver, on passera la soirée ensemble, d'accord?

J'hoche la tête et je vais prendre mon bain. Après m'être lavée, ma mère vient me sécher les cheveux et me les brosser.

Sais-tu que tu représentes ce qui est de plus précieux pour ton père?

Oui… et à toi aussi?

Maman m'agrippe la joue. Elle me fait mal, mais je ne lui dis pas.

Chante-moi une chanson. Tu as une belle voix et tu danses bien. Tout le quartier aime te regarder. Montre-moi comment tu les ensorcelles.

Je me lève et commence à faire les pas préférés de ma maman. Maman est toujours fière de moi quand je danse et je chante.

Arirang, *Arirang*, *Arariyo*. Je traverse le col *Arirang*. Celle qui m'a abandonnée ici. Ne pourra pas marcher pendant dix *li* avant que ses pieds ne soient blessés.

Elle applaudit. Je viens me rasseoir à côté d'elle pour qu'elle prenne soin de mes cheveux.

Tu sais, j'étais aussi belle que toi avant de t'avoir… les gens me regardaient comme ils te regardent… avec passion et envie. Et… tu es apparue.

Je ne dis rien. Maman me brosse les cheveux avec moins de douceur. Plus tard, lorsqu'elle a terminé, je vais me coucher et elle me souhaite de beaux rêves.

Le temps passe, et je n'arrive pas à m'endormir. Je l'entends rentrer dans ma chambre deux heures plus tard. Je fais semblant de dormir pour qu'elle ne me dispute pas. Je vois son ombre. Il y a quelque chose dans sa main. Elle s'avance vers moi. Je vois son bras se lever dans les airs.

Maman…

Elle s'immobilise.

Tu es réveillée…?

Maman baisse son bras.

D'accord. J'étais juste venue chercher quelque chose dans ta chambre, demain tu aimerais que l'on sorte toutes les deux?

Oui…

Elle dépose un baiser sur mon front.

Bonne nuit, mon petit ange.

Bonne nuit, maman, à demain matin.

Mention honorable (1)

Les lundis

Isabelle Blier, Chicoutimi

J'ouvre la porte de l'appartement et l'odeur d'alcool me saisit. Je devrais pourtant être habitué, mais je cherche tout de même des yeux ses corps morts. Bouteilles vides de bière, de vin ou de fort (elle n'est pas r'gardante, tant que ça l'engourdit). Elle est facile à trouver, affalée sur le divan pour cuver son vin (ou je ne sais quoi).

Je me suis au moins évité la honte d'être accompagné, cette fois… Les lundis, pas d'amis.

J'étais tellement gêné quand Sam avait marché avec moi jusqu'ici et avait proposé de m'attendre le temps que je dépose mon sac et que j'enfile un chandail chaud pour aller au parc. La maison sens dessus dessous, des bouteilles sur la table du salon et elle. Avec sa bouche pâteuse et ses yeux vides. Elle, qui marchait croche et qui riait pour rien. Ces jours-là, je la détestais! Je me rappelle avoir haï mon seul ami aussi cet après-midi-là. L'incompréhension dans ses yeux. Il n'était pas dégoûté comme moi, il ne comprenait tout simplement pas. C'est à cet instant que j'ai su que c'était anormal.

Je me prépare un bol de céréales et m'enferme dans ma chambre avec mon cahier de dessins. C'est ce qu'il y a de mieux à faire lorsqu'elle est comme ça. Je me fais tout petit. Ne pas réveiller la bête. Sinon, gare à moi. Elle ne m'a jamais frappé, mais la colère met des mots dans sa bouche qui blessent plus que les coups. Si j'étais sourd comme Sam, je pourrais enlever mes appareils et ne plus rien entendre. Ses tempêtes ne me feraient plus peur.

Le pire c'était quand elle se déguisait en bonne mère et venait me chercher à l'école. Je l'ai déjà vue crier sur des enfants ou insulter un membre du personnel. Ces lundis-là, je me sauvais. Je préférais marcher seul.

Quand tous les autres jours se sont mis à ressembler au lundi, il était clair qu'il y avait un problème. C'est ce qui s'est passé lorsque mon père est parti. J'aurais bien voulu qu'il m'emmène avec lui. Ce lundi-là, il a oublié de rentrer. Je ne l'ai jamais revu. Elle n'a pas pleuré. Elle a bu. Je mange mes céréales en vitesse avant de partir pour l'épicerie.

Au secondaire, mon univers a changé. C'est là que j'ai commencé à parler avec une intervenante. Je ne lui disais presque rien, mais c'était déjà ça. Je pouvais retarder mon retour à la maison et manger à ma faim. On m'avait donné une carte pour la cafétéria. J'avais au moins un vrai repas dans la journée. Je rentrais tard sans avoir besoin de chercher une excuse. Elle ne disait rien. J'espérais parfois que ma mère me demande comment s'était passée ma journée pendant le trajet en autobus, mais lorsque je la retrouvais échouée sur le sofa, je me trouvais idiot. Se souvenait-elle seulement que j'existais?

Je suis emballeur. Sourire aux clients et mettre leurs provisions dans les sacs. Une tâche répétitive qui demande juste assez d'attention pour occuper mes pensées. Mes collègues sont gentils. C'est comme une famille. Enfin j'imagine! Lorsqu'ils font la fête, l'alcool coule à flots. Je ne prends jamais plus qu'un verre ou deux. Dès que je ressens l'engourdissement, j'arrête. Je ne veux pas être comme elle. Si on me questionne, je mens. Moins ils en savent, mieux c'est. Ils ont l'ivresse joyeuse, ça change de ce que je vois chez moi.

L'intervenante m'écoutait sans jugement ni questions. C'est avec elle que je parlais du cégep. Elle croyait en moi. C'était bon. Je sentais que je pouvais devenir quelqu'un quand j'étais assis dans son bureau. Tout était possible. Elle a toujours été disponible pendant les cinq années de mon secondaire et me disait que si

je travaillais fort, je serais récompensé. Quand j'y repense, j'ai un peu envie de pleurer.

Chaque fois que mon patron me propose un remplacement, j'accepte. Moins je suis à la maison, mieux je me porte. Je dîne à l'école et soupe à l'épicerie. Il y a belle lurette que ma mère ne cuisine plus, alors je m'arrange. Il m'arrive de penser que je pourrais la trouver morte de faim, entourée de ses bouteilles. Je me demande si je serais triste ou soulagé… Nous sommes deux étrangers qui vivent à la même adresse.

Ce matin, je suis parti. Je ne lui ai pas dit au revoir. Elle ne s'est pas levée non plus pour me saluer. J'ai fermé la porte de ma chambre vide, sans un regard en arrière. Je commence mes cours lundi. Mon enseignante en arts a envoyé quelques-uns de mes dessins à un concours et j'ai obtenu une bourse. Mon intervenante m'a aidé à préparer mon déménagement dans la chambre des résidences étudiantes. C'est ce qu'on a convenu pour commencer. Grâce à ma bourse et à mes économies, je pourrai toujours trouver un appartement l'an prochain. Elle sera là en cas de besoin. Elle me l'a dit lorsque je montais dans l'autobus. Elle m'a offert un carnet rouge pour mes nouveaux dessins. Désormais, les lundis ne seront plus pareils. Je les ferai beaux. C'est lundi que ma nouvelle vie commence.

MENTION HONORABLE (2)

RÉMINISCENCE

JOHANNE BOLDUC, SAINT-FÉLIX D'OTIS

Quelle journée et pourtant tout avait si bien commencé. On se doutait bien que ça pouvait arriver un jour, on le craignait d'ailleurs. Mais qu'est-ce qu'on aurait bien pu faire pour l'éviter? On ose à peine imaginer comment tout cela s'est déroulé.

À son lever, il entrouvrit les rideaux. Comme tous les matins, il poussa la porte vitrée qui devenait de plus en plus lourde à mesure que le temps passait. Ce balcon lui était familier. Du troisième étage, dans sa chaise berçante, l'impression de surplomber le monde le réconfortait. Dehors, le soleil se montrait discrètement le bout du nez, et le paysage s'imprégnait progressivement d'une coloration rosée. La ville commençait lentement à s'animer, les autos à circuler.

Il retourna à l'intérieur, contourna le sofa, referma la porte de son appartement et longea le corridor. Au pied de l'escalier, il croisa un visiteur qui venait d'entrer dans l'immeuble, laissant la porte entrebâillée. Il le salua d'un signe de tête, sortit à l'extérieur, puis s'arrêta un moment pour prendre une grande respiration. Par cette belle journée, comment ne pas se sentir vivant. Un vague souvenir; un sursaut de liberté.

Jamais l'air n'avait été aussi vivifiant et le ciel aussi bleu. La lumière du jour s'infiltrait à travers ses yeux mi-clos. Tout en marchant, il souriait aux gens qu'il croisait ici et là. Les enfants couraient tout autour, heureux de voir poindre les chauds rayons du soleil après un interminable hiver. Une marche banale, vous dites? Comme on passe parfois à côté de la douleur des autres, sans même s'en apercevoir.

Il aperçut un banc dans le parc face à la rivière et s'y laissa tomber, tant la force de ses jambes commençait à être inhibée. De là, on pouvait contempler la vue. Il aimait cet endroit, vague impression de déjà-vu. L'eau à l'infini, d'un bleu vert, laissait le soleil s'y miroiter. Les massifs rocheux escarpés se déployaient comme pour former un majestueux encadrement. Ça sentait bon l'air salin.

Sur le quai, un pêcheur. Au loin, un cargo approchait. Un voilier se laissait pousser doucement par la brise. Les vagues déferlantes venaient s'éteindre sur le rivage parsemé de bouts de bois de grève déposés par le ressac. Un avion passa au-dessus de sa tête, dans un bruit assourdissant, voire supersonique. Les goélands raillaient et voltigeaient au gré du vent. Un papillon tournoyait autour de l'odorant massif de rosiers sauvages. Des gens se promenaient dans le sentier aménagé, longeant le rivage.

Le vent se leva tout doucement. Il sentit sa douce caresse sur son visage. Les enfants continuaient à jouer, sans craindre la force du vent ni la vitesse du temps. Puis le vent s'intensifia devenant presque bourrasque, un *squall* comme il aimait appeler ça, laissant au passage quelques grains de sable dans ses yeux. Il fléchit la tête, protégeant son visage avec ses mains; vulnérable. Aux alentours, la mer houleuse devenait de plus en plus agitée. Le ciel se couvrit d'un bleu foncé. Un orage se profilait assurément à l'horizon. Des nuages menaçants, un éclair puis un grondement de tonnerre au loin. Il était temps de rentrer.

La pluie se mit à tomber, fort, très fort. Le froid et l'humidité s'immisçaient progressivement dans son corps. Il frotta ses mains l'une contre l'autre pour se réchauffer, un geste qu'il exécutait souvent machinalement, ressentant aussi la fatigue l'envahir et la faim le tenailler. Il faisait sombre, la lumière du jour s'en était allée, un peu à l'image de sa mémoire qui déclinait. Les éclairs déchiraient le ciel et le tonnerre orchestrait un roulement de tambour assourdissant. L'enfant en lui frémissait de peur dans sa tête et dans son corps, laissant place à l'affolement.

Fallait retourner à la maison. Tout autour, les gens couraient pour se mettre à l'abri, sans se soucier ni même se douter du destin qui se jouait.

Fragile, à la portée des éléments, la tête dans le brouillard, ses yeux devinrent embués. Il replaça ses lunettes qui avaient glissé sur le bout de son nez, et commença à marcher. Reprendre le même chemin? Étrange sensation de savoir qu'on ne sait pas.

Quelle sournoise maladie que de se perdre dans la noirceur des souvenirs, quand des moments de vie s'effacent de votre mémoire et éclatent en morceaux comme du verre jusqu'à ne laisser que des parcelles ou ne plus être.

Les averses maintenaient le rythme, les éclairs, le tonnerre, les rafales, figeant son corps, dans la tourmente. Dichotomie entre le corps immobile et l'esprit qui savait. Sous l'emprise des éléments déchaînés, démuni, il entendit le son des sirènes qui s'approchaient. Les lumières incandescentes des gyrophares des autos de police s'amplifiaient sous la pluie. Tout s'activait autour de lui. Puis il entendit un cri.

Enfin, on vous a retrouvé! Ce n'est pas prudent dehors tout seul. On était tous très inquiets. On vous a cherché partout. Quel émoi vous avez semé à la résidence!

TEXTES RETENUS
QUATRE LIGNES

Ad vitam aeternam
Hélène Darmstadt-Bélanger, Jonquière

La fumée fend droitement le ciel bleu.
Baignant dans le soleil, un océan de cristaux étincelle sa beauté immobile.
J'inspire profondément et un air craquant pénètre mes poumons.
L'épais silence avale le son de mes pensées. Infiniment fugitif, je me perds dans son immensité.

Alphabet pandémique
Dany Hudon, Chicoutimi

Attente bouillonnante, cloitrés docilement, égocentriques.
Fission grandissante humanitaire, irrespectueuse jeunesse.
Karma lapidifiant. Mission narcissique obédientielle.
Profanation qualitative.
Résignation solidaire, totalement unifiés, vitales webcams xénophiles. Yin zymotique.

Au petit jour
Chanel Dallaire, Shipshaw

Au petit jour, cet homme regardait le lever du soleil et remettait en question tous ses horribles choix. Il se retrouva une énième fois devant la fenêtre de sa bien-aimée, au moyen d'une force surhumaine déconcertante. Il ne faut jamais sous-estimer la force de l'amour, car les vents matinaux qui soufflent conduisent toujours au bon endroit.

Brouillard

Alexandre Mullen, Jonquière

Ils planent au-dessus du brouillard comme des vautours. Qui sont-ils? Que me veulent-ils? Je veux fuir, mais mon corps frêle me trahit. L'un d'eux prend ma main. Ma peau reconnaît la sienne. Le voile s'estompe… c'est mon fils. Hier il n'était qu'enfant. Où sont passées ces années? Je serre sa main. Ça va maintenant. Mais le brouillard s'intensifie. J'en suis prisonnier. Qui est ce vautour accroché à ma main?

Ce triste moi

Alexandre Boily, Chicoutimi

Je ne me reconnais pas
Dans le miroir de l'eau
Là où j'ai sombré si bas
Ce triste moi si beau

Chatons à vendre

Julie Boulianne, La Baie

Chatons à vendre, uniquement pour le secteur quatorze treize.
Élevés sous terre dans le respect des règles sanitaires, testés sans radiation nucléaire.
Prix à discuter selon le cours ou à échanger contre légumes frais.
En paquet de trois; vivants, hachés ou désossés.

CO-VIES

JULIE GAGNON, CHICOUTIMI

Avant les vaccins, tu l'as attrapé… Hospitalisé, entre deux respires, tu insistais : « T'es la femme de ma vie… J'veux parler aux enfants… ». Je t'encourageais, nous allions traverser ça ensemble. Intensifs ont été tes soins : 19 jours d'hôpital, 42 livres en moins. Méconnaissable, je te retrouve. Nos regards se croisent, les larmes coulent. « On a passé à travers, Patrice, on a passé à travers… »

ENTONNOIR

ALEX LAROSE, JONQUIÈRE

Rien de plus souffrant que de te voir combattre la démence,
emportant un souvenir à la fois.
Grand-maman, dans le silence,
je pense toujours à toi
Tu es partie, sans raison
Deuil

ÉPHÉMÉRITÉ

JANICK LABERGE, BEAUPRÉ

Matins de printemps éphémères. L'érable renifle avant de couler. Les bourgeons éruptent à l'extérieur. Après-midis d'été. Sueur sur la véranda. Baisers sybarites en robes collantes. Le vent s'accélère. Soirées d'automne. Les feuilles s'intimident. Les vignes se saoulent de leurs propres raisins. Nuits d'hiver. La rivière craque d'effroi. Elle tremble. Le frimas mousseline sur les vitres de mon enfance, comme un film déjà flou…

Étoile sais-tu?

Félix Tanguay, Lévis

La vil dort dur. Nausé goût son novices. L'atterre d'asthme halte. Nature marquée? Sal empire!
Noue sommes prix. Honte presse, honte cash. Cieux fonça moisi. Pré tendre l'avers dur.
J'aime all, jeu feint, j'effroi… On nait fard, on hait phare : à cent sillions déçoit!
Commun enfant! Île et hell, ailé luit signe or. Étoile sais-tu?

Heurtée

Johanie Bilodeau, Jonquière

J'ai écouté la neige crisser sous mes pieds. Mon cœur dans les mains, j'ai fait fi du tumulte du vent et de l'abysse de la nuit. Quelque part sur l'autoroute du blizzard, j'ai traversé la rue. J'ai foncé droit devant, âme brisée, cœur à réparer. Une voiture est passée. L'impact a été moins souffrant que la fois où je t'ai aimé.

Itinéraire bis

Olivier Lacalmontie, Montréal

Nuit à la belle étoile.
Étoile filante à jamais endormie.
Dormir pour la dernière fois dans la rue.
La rue n'est pas un endroit où mourir.

La fin gore d'une localivore
Michèle Dumont, Québec

J'y avais dit, faut pas en mettre trop dans tes pots, deux cuillerées à table c'est ben en masse, elle pis son allergie aux directives, son urticaire à la grandeur si jamais, faque ses graines, une fois germées, se sont échevelées à n'en plus finir, le long de ses aplombs pis dans les craques de ses résolutions. Empêtrée dans son remous en ore elle s'écroula dans un fracas de mort.

L'art des non-dits
Leeza-Claude Roy, Sherbrooke

Sangloter. Hyperventiler. Se sentir stupide. Reprendre le contrôle, et expliquer qu'on veut mourir après trois cent soixante secondes. La psychologue et art-thérapeute, elle, exprime son désaccord. Ce n'est pas ça, vouloir mourir. Mon dessin représente où je vais. C'est clair, distinct, sans pitié ni détours. Deux images m'indiquant la voie, moi qui ne le sais pas. C'est trois contre soi, c'est sans amour.

Le lac
Félix Côté, Dolbeau-Mistassini

En avril, nous nous baignâmes au lac, nus, en plein soleil.
L'eau était froide et tes étreintes, chaudes.
Aujourd'hui, je m'écroule dans la douche, nu, en pleine noirceur.
L'eau y est chaude et tes étreintes, absentes…

Le monstre de cire
Alexya Morin, Jonquière

La jeune fille en prose prend vie à chaque nuit. Une boîte de crayons de cire et des feuilles blanches sont les seuls outils qu'elle détient pour façonner ses pensées. Éclairée par la lueur d'une chandelle, elle colorie des syllabes, rédige des dessins jusqu'à s'éteindre. À force de se brûler, les crayons et la chandelle fondent, se mélangent et créent un monstre de cire.

Lentement
Louis David Harvey, Québec

Lentement. Encore plus lent que ce que tu crois être lent; en toi descendent les cendres de ce que tu n'es plus. Cette mémoire gravée laisse sa marque. La croix que tu portes trace un sillon. Des poussières s'accumulent à l'intérieur. Jour après jour, tu n'aspires plus qu'à n'être qu'un gigantesque sac d'aspirateur. Un gros cul-de-sac dans lequel tu te terres. D'épatantes épitaphes rendront hommage à ton cœur de pierre.

Malheur
Ariane Villeneuve, alma

Une souris verte
Qui courait dans l'herbe
Elle pensait que tout allait bien
Mais ce n'était pas vrai.

Modèle
Yvan Giguère, Saguenay

Un corps profilé vertical immobile nudité
À la portée du jour des yeux qui le dessinent
Horizontal quand vient l'éclat des désirs
Et sur la toile la nuit signera cet abandon.

Mourir une seconde fois
Francesca Tremblay, Jonquière

Mourir une seconde fois; elle sait maintenant que c'est plus désagréable que la première fois. Après avoir aplati son corps entier, le chauffeur n'a même pas ralenti pour constater le drame. Elle relève littéralement des morts. Ne dit-on pas que les chats ont neuf vies? Misty sait qu'il lui en reste sept et son cœur estropié se gonfle d'espoir à cette pensée.

Pour te distraire
Martin Duval, Chicoutimi

Écoute ces hommes blindés. Ils s'arment. Équipés de blagues pour les temps morts.
Ces *morning mans* vont saouler l'heure de commentaires, jurons et cris.
Oublie le goût salé de tes larmes, jauge leurs rires, surtout sonores.
La foule est gaie. Tu sanglotes seul. Et le bonheur est étourdi.

Poussière sous l'ombre du tapis
Emmanuel Trotobas, Saint-Fulgence

L'ombre d'une fleur dans le tapis - *pistille* et pétale dansent et distillent la vague qui nous vient du lointain.
Le tapis, on l'effleure ou on marche dessus, comme la vague qui vient du feu.
Le feu aussi danse / incidence.
Pas une simple coïncidence, en ces temps troubles, encore loin du temps des fleurs.

Râteau
Elsa Moulin, Alma

- Est-ce qu'il ?...
- Non, jamais.

- Ah, bon...

Refuge
Mayane, Québec

Petite, j'adorais les livres
Ils étaient pour moi un refuge
Un endroit où je devenais
Princesse, reine, ogresse ou magicienne

Sanitorium
Rosalie Bolduc-L'Espérance, Chicoutimi

Citoyens du monde, affrontons chirurgicalement ce masque que nous portons.
Parce que telle est la procédure pour revoir l'immunité perdue sur nos visages.
Voguons contre les flots de notre sanitorium, qui nous piquent le corps à fortes doses.
Afin d'effacer toutes les preuves codées de ce sentiment de solitude grandissant dans nos âmes dispersées.

S'évader
Marc-André Bergeron, La Baie

C'est ici que je descends de l'autobus.
Loin d'être l'arrêt le plus près de ma destination, je peux flâner lâchement dans la rue afin de repousser le moment du retour chez moi. Un chez-moi bien loin d'être un foyer.
Parce que pour certains, s'évader ne signifie pas voyager, lire ou quoi encore, mais bien d'enfin réussir à échapper à ce chez-soi si nocif.

Sortie extra-véhiculaire
Xavier Nicolas, Chicoutimi

Sortie extra-véhiculaire débutée. Je me dirige vers le panneau A3-20. Entre deux ancrages, j'entends de la statique dans mon casque et je sens la fusée trembler sous moi. Je tourne la tête vers le cockpit. Un immense flash. Une explosion. Aucun son.

Mais à quoi je pense moi! Le Calypso ne peut pas exploser, je dois me remettre au travail, en ignorant au mieux cette agaçante vibration…

Stress serpente
Cindy Boudreault, Saint-Henri-de-Taillon

elle enserre, caresse et siffle, placide et ceignant ton poignet palpitant, parfaite et innocente curieuse qui, t'effleurant, avance le long de ton bras, retournant s'enrouler à sa place, non pas enlaçant ton cou, écharpe de violente tendresse échauffant ton pouls, mais au sein de ton crâne, encéphalique couverture douillette, susurrant sa douce enquiquineuse berceuse, couleuvre d'angoisse

Suis cid
Richard Martel, Chicoutimi

Il voulait succéder
À l'autre palier
Incapable d'y accéder
Il est décédé
Sans qu'on puisse l'aider

Toi l'Écrivain
Jacques Juneau, Québec

Toi, soldat de l'abécédaire
Toi, fantassin de la grammaire
Toi, tireur d'élite sur l'imaginaire
Toi, général d'armée au pouvoir de plaire.

Trou noir

Monique Pagé, Mont-Saint-Hilaire

Elle avait atteint ce point où la surface d'un monde rejoint l'impossible.
Elle fut happée dans un trou noir : en un fragment de seconde, j'ai senti tous reflets quitter ses prunelles.
Depuis, je flâne à deux doigts de l'horizon d'un événement. Je mijote dans la braise et je sais qu'un jour, en un instant de pure loyauté, je basculerai à mon tour.

Troisième prix
Volet image

Antoine Marc, *Lae Lecteurice*

Mention honorable
volet image

William Lacroix, *Solitude à Kégaska*

TEXTES RETENUS
TROIS PAGES

40 $

PHILIPPE DUFRESNE, CHICOUTIMI

Nous vivons entassés les uns sur les autres, enfermés dans l'obscurité entre des murs de tôle froids et nus, sans qu'aucune fenêtre n'en vienne percer la surface. Nous sommes quelques-uns à partager le même cachot – plus d'une dizaine, à vrai dire –, et pourtant nous ne nous connaissons pas, nous n'entretenons pour ainsi dire aucun rapport, si ce n'est quelques mots échangés à l'aveugle dans le noir. De l'extérieur nous parviennent souvent des voix, et l'air que nous respirons est brûlé, alourdi d'une odeur d'huile à moteur qui infecte notre atmosphère de façon permanente.

Certains jours, il arrive que les voix de ceux de dehors s'intensifient, lorsqu'ils se dirigent vers notre cellule pour choisir ceux d'entre nous qui seront mis au supplice. Le plafond pivote et le monde extérieur nous apparaît momentanément, porté par la lumière du jour qui saisit aussitôt cette chance d'éclairer les ténèbres de notre univers, nous permettant d'apercevoir brièvement l'aspect de nos codétenus à travers la mince fenêtre qui s'étire péniblement entre l'aveuglement provoqué par cet afflux de lumière soudain et l'obscurité qui n'attend jamais longtemps pour se rasseoir sur nous. Ils font remonter ceux qu'ils ont choisis et les emmènent ailleurs pour leur faire subir toutes sortes de sévices. Mon tour arrive plus souvent qu'autrement, ils m'éloignent et me cognent la tête contre de longues tiges de fer, ou contre les murs; ils m'assomment à coups répétés contre des surfaces diverses jusqu'à me faire perdre le sens de la réalité, et quand ils me renvoient entre les murs de tôle je m'écrase de tout mon long contre le plancher glacé, où je peux demeurer inerte pendant des jours.

C'est toujours comme ça que les choses se passent lorsqu'ils m'emmènent, ils ont leurs préférences pour chacun d'entre nous. R, par exemple, se fait écarteler sur toute sa longueur, parfois jusqu'à la limite de ce que son corps peut endurer sans se rompre définitivement. C, ils lui étirent la mâchoire jusqu'à presque la décrocher, et ils frottent le corps nu de P-S contre des

surfaces rugueuses qui le mettent à vif. Toutefois, aucun de ces supplices ne m'a jamais autant perturbé que celui qu'ils faisaient subir à D-T qui, lors de son passage parmi nous, a probablement reçu le traitement le plus dérangeant auquel j'ai pu être exposé depuis le jour où on m'a traîné de force jusqu'à cette salle d'attente pour suppliciés.

D-T était un codétenu avec qui j'étais parvenu à tisser des liens étonnamment forts, malgré l'obscurité permanente qui nous empêchait de nous voir. J'étais déjà enfermé ici depuis longtemps lorsqu'ils l'ont fait entrer, et tout de suite nous avons développé une complicité que je croyais jusqu'alors impossible dans de telles conditions. Pour oublier le temps et l'horreur de nos existences, nous avions l'habitude de discuter pendant des heures de sujets et d'autres, pareil à deux amis qui s'entretiennent de tout et de rien pour mieux jouir de leur insouciance.

D-T me remontait le moral avec son air désinvolte et son sens de la camaraderie. Sa compagnie me faisait oublier les plaintes de ceux qu'on venait de ramener dans la cellule. Quand c'était moi qui venais de passer au supplice, et que, complètement assommé, je me laissais choir sur le sol, il se penchait sur moi avec un petit rire nerveux, et murmurait d'un ton faussement détendu :

— Voyons M… avec la tête dure que t'as, tu devrais être capable d'en prendre…

Comme n'importe lequel d'entre nous, ils ont fini par l'emmener à son tour. Ce jour-là, j'ai attendu sans remuer dans un coin de la prison pendant des heures, appréhendant l'état dans lequel mon ami reviendrait de sa visite à l'extérieur. Lorsque le plafond a pivoté de nouveau et qu'ils l'ont fait redescendre, quelques fractions de secondes d'éclairage ont suffi pour m'exposer à une vision d'horreur qui a servi de matière première à mes cauchemars pendant de très nombreuses semaines : D-T avait perdu la moitié de son tour de taille, et son flanc était entaillé d'une repoussante déchirure, comme si on lui avait arraché quelque chose. Je n'ai jamais osé imaginer dans les détails ce que ceux de dehors avaient bien pu lui faire subir; en

vrai, je ne l'ai jamais su, puisque D-T n'a plus prononcé un seul mot à compter de ce jour. De semaine en semaine, je devenais fou d'impuissance à force de le voir dépérir. Il revenait plus mince et plus faible de chacune de ses sorties, et à ce rythme je craignais d'un jour le voir disparaître complètement. C'est d'ailleurs ce qui a fini par arriver, puisqu'au bout d'un certain nombre de séances, D-T n'est tout simplement jamais revenu de l'extérieur. J'en ai conclu qu'à force de le martyriser, ceux de dehors en étaient venus à bout, même si je n'ai jamais pu avoir la moindre certitude à propos du sort exact qu'on lui avait réservé. Ç'a été la fin de la seule histoire d'amitié de toute ma pauvre existence.

Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres : la cellule s'est mise en mouvement. Les murs de tôle qui délimitent notre univers habituellement si tranquille peinent à contenir une agitation sans précédent. De tous côtés, des théories contradictoires se font entendre.

— C'est enfin fini! On nous emmène en quelque part ailleurs pour nous libérer.

— T'es sérieux? C'est clair qu'ils s'en vont nous jeter dans un précipice!

— Vos gueules vous deux, ils vont vous entendre!

Quant à moi, je reste en silence dans un coin de la pièce, car je crois savoir ce qui est en train de se passer. Dans la tourmente de la dernière séance de torture dont on m'a gratifié, j'ai entrevu quelque chose que ceux de dehors avaient négligé de dissimuler. Pendant une accalmie, alors qu'ils m'avaient laissé m'écraser contre le sol en attendant de refaire usage de moi, mon regard s'est aventuré nonchalamment dans un coin de la chambre où nous nous trouvions pour y faire connaissance avec un écran d'ordinateur que mes bourreaux avaient laissé allumé. À ma grande stupeur, j'y ai aperçu notre prison photographiée alors qu'on venait d'en faire pivoter le plafond, révélant toutes nos silhouettes croupies à l'intérieur. Au-dessus de l'image, ces mots :

Coffre avec outils, bon état. 40 $

AD MORTEM

FÉLIX CÔTÉ, DOLBEAU-MISTASSINI

Je t'ai tuée, je l'avoue,
D'un sang-froid prémédité.
J'assume le geste
Qui t'a dérobée à toi-même.

Je t'assure, tu n'as pas tant souffert :
Un petit pincement tout au plus,
Car j'ai su conserver la décence
De ne pas t'éprouver à outrance.

La mort s'est faite audible :
Un petit claquement sec.
Le son de mes lèvres qui se scellent à jamais,
Celui de ton anéantissement.

J'ai tenu ton nom en otage,
Prisonnier de ma chair,
Avant de l'égorger.
Je n'exige plus aucune rançon.

Des lambeaux de lettres gisent sur le sol,
En évidences d'une calligraphie mutilée,
Se vidant de leur encre, se ternissant
Jusqu'à ne plus être qu'un pâle souvenir…

En dépit des apparences, la haine est étrangère à mon acte.
Je me suis choisi
Et j'ai pris les traits d'un meurtrier
Par le fait même.

J'attends que les remords me punissent,
Qu'ils me dépouillent de mes armes,
Mais je demeure
Libre…

Tu n'existes plus.
Je te laisse choir,
Sans sépulture, sans épitaphe,
Dans l'abîme de l'oubli.

Antigone pleure, Créon est comblé,
Je suis indifférent.
Quoi ressentir face au néant
De ce qui n'a jamais été?

AU PAYS DE COCAGNE *

JACQUES JUNEAU, QUÉBEC

En ce temps-ci, j'habite le magnifique pays de Cocagne situé quelque part sur la surface terrestre, en cet endroit compris entre l'Équateur et le tropique du Cancer et dont l'axe de l'abscisse et l'axe de l'ordonnée se coupent au point M, pour Magnifique par la beauté de son territoire. Merveilleux par l'attitude de ses habitants. Majestueux malgré sa petitesse. Mirobolant pour ses promesses de mieux-être.

Mais où précisément se situe-t-il? Vous aimeriez le savoir, n'est-ce pas? Non, ce n'est pas au Maroc, ni au Mexique, ni en Martinique, ni à Malte, je vous le donne en M-ile!

Je ne sais pas exactement depuis quand j'y habite puisque ma physionomie n'est plus celle du québécois typique, mes qualités se sont améliorées, mes défauts ont été anéantis, mon esprit est devenu onusien et je rencontre, parfois, Adam et Ève lorsque dans les parcs et sur les trottoirs, je me fais prédicateur de la paix, de la liberté ainsi que de l'amour libre par un partage de la noblesse de l'âme et du sang. Ici, pas de place pour les pédants, les « péteux de bretelles », les « péteux de broue », les « péteux plus haut que le trou », tout le monde se respecte, se valorise, s'entraide et je l'affirme pour l'avoir vécu, au pays de Cocagne le ridicule ne tue pas! Une preuve… l'éducation se fait à « l'air libre, sans murs ni toits, portée par l'expérience de la population dans un esprit de loyauté à l'estime autant qu'à l'amour envers ces personnes devenues des « agents d'effectifs du processus d'apprentissage ». On ne s'enfarge pas dans les fleurs du tapis pour déterminer si l'éducation relève de l'éducation permanente ou de la formation continue. Ici, l'éducation est vue et appréciée comme étant l'art d'améliorer ses compétences, point final. Je me permets de désigner cette façon de faire comme étant « L'Éducation du Progrès Global » de la personne.

Aucune religion n'existe en Cocagne, tous les cocagiennes et cocagiens comprennent, admettent qu'une intelligence affirmée

par un pouvoir créateur incommensurable est à la source de la présence des différents systèmes planétaires éparpillés dans l'immensité de l'univers. Pas de Bible, pas de Coran, pas de livre Mormon, pas de Guru et pas de disciples de Raël. Aussi, l'urgence de soigner la détresse matérielle, spirituelle, corporelle, affective, appartient à chaque habitant du pays qui, si nécessaire, se regroupe avec d'autres dans un lieu nommé « Fanum », où est sollicitée l'intervention du Pouvoir de transmission de pensée. (Fanum, vient du latin classique et signifie « lieu consacré »).

En Cocagne, tout ce qui se rapproche d'un système politique est celui d'une civilité généreuse et adaptée sans, il est important de le noter, qu'il y ait de luttes de pouvoir ni de luttes de représentativité entre hommes et femmes. Il n'y a pas d'élections, ni référendums, les décisions prises par chaque individu se font toujours dans le respect et l'amour du prochain. On vit en harmonie les uns avec les autres selon nos besoins réels. « Pas de chicane dans la cabane » dirait oncle Antoine.

En Cocagne, les gens expriment leur bonheur de façon complète et satisfaisante. Évidemment, cela ne va pas de soi. Je ne prétends pas y être heureux constamment, car il me semble que le bonheur est un but à atteindre, une recherche permanente. Il faut toujours le placer dans le futur… À venir! Pourtant, je crois également que la simple jouissance du temps présent permet d'oublier le reste du monde et de se concentrer sur soi. Ce qui est extraordinaire en Cocagne, c'est que l'on peut fabriquer aisément son bonheur, tous les ingrédients sont à notre disposition.

En ce qui concerne le divertissement, rien ne ressemble au connu d'ailleurs, tout se fait et se défait au gré des caprices des individus. Cependant, tout comme l'étoile polaire qui sert de point de repère, l'aspect social scintille toujours comme une étoile à ne jamais perdre de vue. Les gens bouillonnent d'idées originales et farfelues pour organiser des activités sportives, culturelles et gastronomiques.

Il existe même sur la place la plus fréquentée une grande enseigne lumineuse pour signaler les évènements « uniquement » heureux, c'est vu comme un liant pour favoriser les relations harmonieuses entre rêveurs de ce joli coin de notre planète.

Où se situe ce fameux petit pays aux allures fantastiques qui font rêver n'importe quel quidam? Le croisement de l'abscisse et de l'ordonnée a donné le point M, on s'en souvient, n'est-ce pas?

Son nom, je vous le donnais en M-ile. Donc, ça commence par un M et, non, ce n'est pas Manille, ni Madagascar ni Mayotte. Cette ile est un tout petit territoire, un mouchoir de poche, un genre de Liechtenstein miniature, une Cité Vaticane, quoi! Cette ile n'accepte pas n'importe qui, elle est sélective, ce qui dérange, ce qui enrage les non-habitants. Pour ces personnes qui ne peuvent l'habiter, mais qui espèrent bien l'habiter un jour, l'ile est jugée comme étant hostile, menaçante, qu'elle fronce les sourcils. Voilà pourquoi ce pays de Cocagne se situe sur une ile que l'on dit : Maligne!

Merci d'avoir habité avec moi durant ces quelques minutes l'intriguant PAYS DE COCAGNE.

*Expression populaire désignant un pays imaginaire, patrie de toutes les chances, où nous jouissons sans peine de tous les agréments de la vie.

Ce corps est laid

Alexandre Boily, Chicoutimi

Ce corps est laid.

J'ai beau regarder encore et encore, minutieusement, à la loupe, chaque détail de ce tas de chair greffé sur ma peau, sur ce corps laid, je ne vois qu'un monstre hideux tentant vainement de prendre une forme humaine. Si j'avais des tentacules en guise de jambe et de bras, ce serait pareil à mes yeux; de vraies immondices qui font vomir. Des espérances minables de voir ce reflet changer, au-delà du verre brisé, ce moi dont je souffre à valider l'existence. Chaque jour, chaque heure de ces interminables journées, je m'impose ce châtiment comme l'accro aux flagellations purificatrices.

On m'a toujours dit qu'on devrait prendre soin de ce corps, on n'en a qu'un. Foutaise, blague et sadisme; ce corps, vous pouvez le reprendre, je l'offre à quiconque en fait le vœu et même si c'est une mise à mort, je l'accepte, l'âme en paix. Tout sauf une éternité de souffrance à habiter ce corps étranger, indésirable. Les flammes de Lucifer me paraissent douces, chaudes, agréables en comparaison de cette prison de chair si froide.

Mon regard se balade sur ce corps nu, inconnu, malade. Je ne me vois pas. Je ne reconnais que mes yeux épuisés par le temps et le chagrin. La douleur est chose du quotidien; douleur est ma fidèle amie à qui je tiens la main, la seule main offerte. J'ai mal, je ne le cache pas… du moins, pas à moi-même, pour les autres, je masque. Je cache ce que je suis, qui je suis. Comme une proie dévorée par la terreur, j'obéis aux ordres de cette belle société pleine de préjugés. Vainement, je me mens à moi-même; je ne peux l'accepter, je ne suis pas dupe.

Ce corps est laid.

Rien ne change jamais, toujours le même refrain en boucle dans cette tête aussi malade que ce corps.

Ce corps est laid.

Il y a toujours cette peur, cette peur me mordillant les entrailles souillées d'organes non désirés. On me demande mon nom, ma gorge se noue; je réponds, le corps tressaille, embrasé par la souffrance. Va-t-on voir ce qui cloche? Va-t-on voir les règles bafouées? Interdites? Transgressées? Et pire encore… Succombant à des regards tailladant davantage ce corps pourri de mort de l'âme qui l'habite, vais-je vivre une journée de plus? Mourir… pour désirer moi aussi ce droit à la vie.

Par peur, je cède. Je me cache, je suis une petite chose soumise; une chose qui depuis toujours ne sait que faire plaisir, cela est entendu, et pour iel… rien. Une autre histoire à se tordre de rire, à en uriner pour souiller les sous-vêtements trop serrés. Un autre organe indésirable dont je n'ai aucune gêne à souiller de mes fluides. Là est la place des déchets, car ce corps est une poubelle.

Ce corps est laid.

En secret, je garde pour moi le peu de plaisirs existants. La frousse à la porte, savoir si l'on entrera ou non à l'improviste; attendre la nuit où les cœurs ordinaires attendent de recommencer à zéro dans cette vie vide de sens, de joie. L'alcool noie les cœurs en peine, la normalité, la routine lassante et puis la retraite. Une fois là, la mort est là. Au moins, iel peut rêver de ces jours sur la plage à bronzer, à cuire la peau jusqu'à cramer, mais iel n'a pas ce droit.

Chaque jour est une lutte pour mon droit de vivre. La différence est interdite, comme ce corps laid que j'ai détesté toute ma vie. À détester tout ce qui me constitue, ce sur quoi les autres basent leurs regards lubriques, toujours à l'affût du jugement. J'en viens à haïr l'intérieur moelleux, protégé par cette carcasse dure et froide, peu accueillante, brisée, souillée.

Ce corps est laid.

La puberté est l'annonce d'une vie sexuelle libérée, de caresses, de baisers découvrant les jeunes corps développés, se développant. Une euphorie explosive, un renvoi dans un coin

de tête les maladies terribles. Invincibles, iels sont invincibles… Le sexe est une explosion jusqu'au septième ciel qu'iels rêvent d'atteindre.

Pour moi, c'est une mise à mort; brûler sur le bucher me parait moins douloureux que de vivre avec ce corps, ce corps que j'ai commencé à détruire. Ces nouvelles formes ne déformant que davantage ce corps hideux, ce corps de souffrance. Malgré mes cris d'agonie, mes pleurs, mes larmes, iels me disent que c'est normal. Je dois accepter ce corps, car c'est le mien, le seul que je n'aurai jamais; dans l'attente qu'il soit mûr pour y pondre des mioches qui comme moi n'ont jamais demandé de vivre. Comme moi, je n'ai jamais demandé à vivre… enfin, pas ainsi.

Iels m'ont donné ce corps, reprenez-le, il tombe en lambeaux sous cette lame rouillée. Cette lame que j'utilise chaque nuit pour taire au silence la souffrance intérieure. Je me sens enfin libre quand je vois ces graffitis d'horreur sur ce corps. Je rends à iel un tas de chairs sanguinolentes en guise de rébellion, je l'encre de cicatrices indélébiles pour montrer le deuil de ma joie de vivre. Quelquefois, j'en viens à souhaiter que j'aille trop loin, que ce sommeil apaisant mes angoisses soit le dernier. Hélas, j'ouvre les yeux; une autre journée à le contempler, lui, ce corps…

Ce corps est laid.

Je suis une petite poupée de chiffon sale trop manipulée par des mains disgracieuses et baladeuses sur ce petit corps vierge d'horreur. Iels lui ont mis de belles petites robes pour l'humilier, tressé ses cheveux comme iels l'entendaient, iels lui ont mis dans le crâne une chose que je ne serai jamais. Si le sacrifice d'avoir un corps à aimer est de porter des petites robes moches où l'option d'une culotte est négligée, je serais aux anges… tout sauf ce corps ravagé par les oppressions. Iels jalousent cette petite poupée qu'iels ont faite de moi, l'image qu'iels ont voulue de moi, car ce corps est parfait… Parfait d'imperfections. Parfait oui, hôte parfait pour y accueillir des décennies de désespoir.

Ce corps est laid.

Capable, j'arracherais cette enveloppe charnelle pour mourir de froid, mais enfin libre, arrachant un sourire à ce visage triste qu'iels ont ignoré puisqu'il sourit toujours. Iels oublient, la dépression n'a pas de visage. Moi c'est comme ça. Ce corps sourit, il obéit. Dans ce monde, iels sourient, car belle est la vie. Belle des mensonges chantonnés dans des dictatures camouflées; l'intégrité, un appel à la haine. Les différences te casent à part, te nuisent; tu crèveras comme un chien dans la rue, la faim au ventre, de hurlements qu'iels ont ignorés parce que ces histoires ne concernent personne. Le confort est un acquis, iels ne veulent point sortir de leur confort. Qui le voudrait? J'aimerais bien y goûter, moi, à ce confort qui m'est propre. Impensable, on est né avec ce corps de disgrâce, un corps qu'on voudrait dans un placard, caché à la face du monde.

La malédiction m'entraîne de plus en plus dans les abysses créés par mes propres larmes, mon existence prise en otage par l'effet de masse, m'infligeant ces tourments mentaux au quotidien, me torturant, noyant mes peines dans la mutilation, l'alcool ou les drogues… Le sexe si je ne détestais pas cette chose horrible, ce corps dont je dois me servir pour me mouvoir. Comment pourrais-je offrir ce tas puant? Comment pourrais-je apprécier ces mains découvrant ce corps à la peau sèche, mutilée, saignante, défigurée, lapidée par mes soins?

Personne n'en voudra. Moi, je n'en veux pas.

Ce corps est laid.

Dans un marais il y a…

Monique Pagé, Mont-Saint-Hilaire

« Qu'y a-t-il sous la surface? » demande l'enfant à son grand-père.

Sous la surface, il y a de l'eau, beaucoup d'eau et parfois que de l'eau, mais alors là c'est une toile vierge pour remonter aux sources vives, sans question ni réponse. C'est une autre histoire.

Devant nous, ce tapis percé de tiges, fleuri de butomes à ombelle, entouré de phragmites, ce vert lumineux ressemble au Paradis.

Il est donc interdit de s'en approcher davantage.

Approche quand même, les pixels de lemnacées se laissent mieux voir. Ce sont des colonies flottantes sur la surface des eaux calmes et des cours d'eau paresseux. Des touches impressionnistes. Un refuge de beauté sous la cavale des lunes et des soleils.

« Qu'y a-t-il sous la surface? » redemande l'enfant.

Rapproche-toi, trempe tes doigts, puis la main telle une cuillère. Tu récoltes de minuscules plantes. En dessous de leur thalle, une ou deux courtes radicelles s'allongent vers le fond qui n'est jamais bien loin dans un étang.

Sous ce tapis de lenticules, l'eau tranquille est source d'autres vies.

Penche-toi, regarde dans l'eau, lui dit le vieil homme assez sage pour se reconnaitre infime dans l'expression de la vie.

Au moment où l'enfant ouvre grand ses yeux, un éphémère en émerge et se pose sur son nez.

Ce conte, je l'ai cueilli d'entre les herbes hautes, légèrement en dehors du sentier quand mon pied gauche a glissé dans une dépression.

Une promenade

Un petit pont tend son dos et nous traversons l'étang jusqu'au belvédère. Une vue en plongée sur des populations de phragmites et de quenouilles s'offre à nous.

Puis, funambules, nous circulons sur des lisières de terre et de végétaux. Si, par magie, la végétation en disparaissait ne serait-ce que quelques secondes, nous verrions ces lisières surélevées délimiter des bassins qui sont réunis par des tuyaux sous les sentiers. Ainsi, ce marais aménagé maintient nos peaux sensibles hors de l'eau, de la vase et à l'écart des millions de petits êtres vivants qui pourraient nous coloniser.

Une trame sonore nous accompagne. Je l'oublie quand je plonge le regard dans l'eau. Elle revient dans la clairière. Elle grogne depuis l'autoroute 40 qui surplombe le parc.

Soudain, j'entends le plouc révélateur de l'esprit de Bashô en ces lieux. Avec ma petite-fille, nous cueillons la bruine, le soleil, la brise et un art de vivre.

De l'eau

Un peu, beaucoup, puis beaucoup moins… d'eau… qui séjourne, s'échappe et revient.

Marais, marécages, tourbières et étangs sont gorgés d'eau, de façon temporaire ou permanente, cependant qu'une vie propre à ces milieux humides s'y développe. Les pensées aussi.

La *swamp* de Washington, accusait Trump. Les moustiques, les fièvres et la mort! hurlaient les conquistadors s'avançant dans les marécages inconnus. Quelle merveille! s'exclamaient-ils devant Tenochtitlan construit sur les iles d'un marécage.

L'histoire raconte que ces aventuriers fiévreux alourdirent Tenochtitlan en lui superposant Mexico. Depuis, passé et présent s'enfoncent dans le sol imbibé et leurs bâtiments s'inclinent. Quand toucheront-ils le fond?

Le sol des milieux humides présente de mauvaises conditions de drainage, ce qui facilite la rétention de l'eau qui, à son tour, influence la nature du sol. Une eau peu profonde et nébuleuse. Une eau enrichie de beaucoup de naissances : des algues, bactéries, mousses, plantes vasculaires, ligneuses, animaux unicellulaires, insectes, arthropodes, mollusques…

La lenteur de son écoulement donne lieu à une eau dormante et à une invitation à y plonger la main. Une pointe de crainte, un soupçon de mystère, au final l'enfant ose : sa peau affine sa sensibilité au contact des vies invisibles entre chacun de ses doigts.

Une musique

Comment qualifier la musicalité d'une goutte de pluie touchant le limbe d'une feuille et l'arrivée soudaine de millions de gouttes; le cliquetis sur les toits; le grésillement de la pluie; son fourmillement sur la peau; son tambourinement sur le plastique de mon imperméable; sa chute sonore tel le chuintement des doigts dans un rideau de perles? N'est-ce pas tout simplement le chant d'une eau-de-vie dans une vasque de terre, un crescendo dans un marais…?

Un entredeux

Plus loin, nous nous assoyons près du marécage et fermons les yeux, visage au soleil.

N'ouvre pas tes yeux, vois à l'intérieur de tes paupières : des reflets orangés bougent au gré de la brise. Autour, le bruissement des feuilles semble s'amplifier. Écoute les bernaches qui volent au-dessus de nous. Sens l'air frais prendre toute la place dans tes poumons. Tout ça pour nous, rien qu'en fermant les yeux.

La petite poursuit : mes paupières bougent un peu sans que je le veuille et je vois de toutes petites gouttes de lumière le long de mes cils, comme des perles et aussi il y a…

Diamant dans la nuit
Mayane, Québec

Sur l'écran, tu apparaissais de profil et déjà tu me semblais si belle. On disait que tu étais une chanteuse inuite et que tu étais morte à l'âge de vingt-six ans. La cause de ton décès n'était pas encore connue, mais je trouvais étrange qu'on puisse mourir si jeune. Puis j'oubliai cet article, prise que j'étais dans le tourbillon des Fêtes, entre les cadeaux à emballer, les mets à préparer et les courses à faire. Mais environ une semaine plus tard, on parla à nouveau de toi. Cette fois, on disait que tu t'étais suicidée la veille de Noël et bien que cette nouvelle ne m'étonnât guère, au fond, elle ne m'en attrista pas moins. Je songeai à ta famille et tes amis qui vivraient sans doute de bien sombres moments en cette période, pourtant, de réjouissances.

Voulant en savoir davantage sur toi, je me mise à chercher sur Internet. Et je tombai tout de suite sur Diamonds, la vidéo qui t'avait fait connaître, où tu chantais en inuktitut une chanson de Rihanna. Tu étais très jeune alors, mais déjà, on sentait toute la passion qui t'animait. Puis je découvris d'autres vidéos ainsi que des extraits de spectacles ou d'entrevues et, chaque fois, tu me semblais si lumineuse, si talentueuse et portée par un tel amour pour la musique qu'il m'est difficile de comprendre que tu aies pu attenter à tes jours. Toi qui étais pourtant appréciée de tous.

Mais en lisant le peu d'informations que je trouvais sur toi, je me rendais compte que ce ne fut pas toujours le cas. Comme beaucoup des tiens, tu fus victime, plus jeune, de racisme et de cyberintimidation. Et le suicide de ton père à l'adolescence t'affecta profondément. Même si je comprenais mieux maintenant la cause de tes souffrances, je n'en étais pas moins chagrine, imprégnée que j'étais d'un vague sentiment de culpabilité, moi qui avais le « privilège » d'être Blanche.

Comme j'avais passé ma jeunesse en Abitibi, certains souvenirs me revenaient tout à coup. Près de la petite ville où nous vivions se trouvait une réserve indienne et les enfants issus de cette communauté fréquentaient la même école que moi. On les reconnaissait tout de suite à leur peau basanée, leurs cheveux foncés et leurs noms à consonance si particulière. Je me rappelle encore Maggie, d'une beauté inouïe, avec ses longs cheveux noirs et ses yeux vert émeraude qui contrastaient si bien avec la couleur de son teint. La dernière fois que je l'ai vue, elle avait coupé sa magnifique chevelure, fumait des cigarettes avec une amie et était enceinte à quinze ans… Où se trouvait-elle maintenant? Était-elle heureuse? J'eus l'idée, soudain, de chercher son nom sur Internet. Je n'étais plus certaine comment l'écrire, aussi essayais-je de toutes les manières possibles, mais en vain. Les mots « Aucun résultat » s'affichaient sur mon écran, comme si elle n'avait jamais existé…

Il est une chose, pourtant, que jamais je n'oublierai : c'est cette douce berceuse apprise à l'école, berceuse venue du fond des âges que, spontanément, j'avais murmurée à l'oreille de ma mère mourante :

Ani couni chaouani
Ani couni chaouani

Awawa bikana caïna
Awawa bikana caïna
E aouni bissini
E aouni bissini

Le cœur empreint d'une tristesse diffuse, je refermai brusquement mon *laptop*. Mon regard se dirigea vers la fenêtre où quelques étoiles apparaissaient déjà dans le jour déclinant. Je songeai alors à cette histoire que papi m'avait racontée pour me consoler de la perte de mamie. C'était celle d'une oursonne qui cherchait désespérément sa maman disparue. Elle interrogeait tous les animaux de la forêt, mais aucun d'eux ne savait où se trouvait sa mère jusqu'au jour où elle rencontra une vieille chouette. « Ta maman est au ciel et veille sur toi. Regarde là-haut, la Grande Ourse. Tu la rejoindras un jour… »

— Tu vois, m'avait expliqué mon grand-père en me montrant cette constellation que j'avais peine à apercevoir, la Petite Ourse est juste à côté. Elles sont ensemble maintenant. Pour toujours. Les étoiles ne meurent pas. Elles brillent dans la nuit…

Comme toi, Kelly. Comme toi…

Douche froide

Jean-Michel Claveau, Chicoutimi

J'ouvre la porte de mon char, le froid me reçoit avec une claque dans la face. Impitoyable et déterminé, il m'envahit avec l'habilité d'une pieuvre pour se glisser jusque dans les moindres recoins de mon corps. Ses tentacules me compressent jusqu'à m'en faire perdre le souffle. J'ai mal et je réalise que venir prendre une marche à moins quarante, ce n'était pas l'idée du siècle. Le parking est vide, les sentiers aussi. Je suis seul, mais je devais sortir.

Ma tête recommence à me niaiser. Je lui en veux, mais en même temps, je la conditionne depuis neuf ans à chercher des solutions à n'importe quel type de problèmes. C'est mon rôle : gardien des imprévus et des troubles. Je suis le rempart contre les assauts immortels du chaos. Du moins, c'était mon poste.

J'ouvre mon coffre pour sortir mes raquettes. La minute que j'enlève mes gants pour tout attacher suffit à me congeler les mains. Je grimace en sentant la douleur sur le bout de mes doigts.

C'est le moment où un être humain sain d'esprit rebrousse chemin après avoir réalisé que cette sortie n'a pas d'allure. Pour ma part, cette idée ne vient pas à mon esprit malade. L'abandon est une séquence qui ne fait plus partie de mon serveur. Le virus de la performance a contaminé mon réseau depuis trop longtemps. Avancer, c'est tout ce que je suis capable de faire.

Je marche vers le premier sentier qui se présente à moi. Je ne regarde pas la carte du parc pour faire une certaine planification. J'ai perdu ce luxe depuis belle lurette. S'arrêter, observer, organiser. De beaux concepts utopiques. Ma vie, ce n'est que réaction. Être dans l'action de l'instant présent, reléguant le passé et le futur dans le grenier du garage avec les autres cochonneries qui ne servent plus.

Même à travers la forêt, le froid me mord avec insistance. Je regrette mon nez ambitieux qui s'exhibe avec trop de fierté. Je le comprends, j'étais comme ça aussi. Un pigeon assez naïf pour danser avec les paons et s'imaginer être l'un d'entre eux. Quelle erreur de penser que je pouvais me soustraire à la loi sauvage. M'imaginer qu'une souris, en travaillant très fort, peut devenir un serpent. Peu importe, une souris reste une souris et son destin, c'est de se faire mordre, broyer, avaler et puis chier sans aucun merci.

Je marche, sans trop savoir où je vais. Je ne viens pas souvent l'hiver et avec la neige, je ne trouve plus de repère. Je me suis égaré dans les sentiers, dans ma tête et dans mon cœur. Je n'ai plus de leucocytes fonctionnels, seulement de la lassitude que mon sang fait circuler en boucle dans mes veines. Steve Rogers a le sérum du super-soldat. Peter Parker, des pouvoirs découlant d'une morsure d'araignée radioactive. Moi, j'ai le cocktail de l'épuisement et de la mélancolie. Mon super pouvoir, c'est d'être brisé.

Mes yeux se remplissent d'eau. Les larmes coulent et gèlent aussitôt. J'arrête de penser pour ne pas commencer à brailler, encore. Ça inquiète mon monde quand je pleure. C'est quand même ironique de constater que c'est devant ceux qui peuvent me consoler que je dois cacher ma peine. Dire que tout va bien, sourire et même rire à leurs blagues. Arborer cette belle façade de brique. Que la moisissure soit pognée dans les murs, le sous-sol inondé ou la structure sur le point de s'écrouler, on s'en fout. Tant que la façade est belle, tout le monde est content.

Ma tête fait encore des siennes. Mélange d'imagination et d'optimisme, mon cerveau me soule de belles images. Je me vois réussir, avoir la reconnaissance que je mérite et, surtout, m'accomplir. Je deviens l'homme que je suis censé devenir. Façonné par des milliers de coups précis, je suis une œuvre d'art qui va marquer son époque. L'enfant miséreux, l'adolescent mal-aimé et le jeune homme faible. De toutes ces ébauches, il ne reste plus aucune trace. Seule la meilleure version de moi-même subsiste. Celle qui impose le respect.

Le froid me ramène sur terre. Je dégrise de ces fables pour retrouver ma lucidité. Comme tout lendemain de brosse, je me sens comme de la merde avec le cœur dans la flotte. Je finis par vomir le mal qui me ronge. Je vide tout l'espoir de mon corps et, pendant quelques secondes, j'ai l'impression de respirer l'air le plus pur qui soit. Je me vois enfin tel que je suis. Un homme futile. C'est triste, mais au moins, c'est la vérité.

Je regarde de tous les côtés et je réalise que je suis perdu. Je ne vois plus de sentiers, mais je distingue une lisière qui donne sur un grand espace ouvert. Je m'aventure sur ce désert blanc magnifique à contempler. Je marche sur ce long fleuve tranquille et je réalise que l'on peut n'être rien, mais beau quand même.

Je tente de me réchauffer en même temps que j'admire l'horizon, mais le froid est un colosse qui ne se laisse pas vaincre facilement. Je pense à ma fille et à toutes les déceptions qu'elle vivra dans sa vie et ça m'attriste. Tellement de souffrances inutiles. Si je pouvais lui apprendre à ne pas rêver.

J'entends son rire. Surement un mauvais coup de ma tête qui tente toujours de régler le problème, mais je souris. Le contraire est impossible, son rire est trop contagieux pour me laisser de glace.

J'entends un craquement assourdissant. Le froid m'assaille tels des coups de couteau. La surprise du moment laisse rapidement place à l'effroi et à la souffrance. Je ne vois rien, j'ai mal partout, je me débats comme un diable. Je suis emporté par une force terrible. Elle me fait tourner, me projette contre des rochers qui m'entaillent les jambes et les bras. Mon cœur bat à tout rompre, je ne peux plus respirer. J'ai froid, mes poumons brulent. Je lutte de tout mon être, mais la fatigue vient à bout de moi. Je relâche, j'abandonne. Seule ma tête bornée cherche toujours une solution. Cette fois, je ne lui en veux pas. Je vois ma fille, j'entends son rire contagieux et je suis bien.

ELLE (ou la langue épopée)

Dédié à Michèle Lalonde

YVAN GIGUÈRE, SAGUENAY

Elle au large bleu vers un port d'Amérique
Transporte ses mots vers un grand territoire
Au son d'une musique à la portée universelle
Sur les ondes des plus hautes voix ailées elle
Entraînée par le souffle du fleuve du sang elle
Chante sur les vents contraires se soulève fière
Entonne téméraire l'hymne de sa provenance

Transporte ses mots vers un grand territoire
En son nom au nom de l'humaine errance elle
Dans la chair du verbe retrouve toutes ses nuances
Délivrée des fausses dérives elle avance vers l'azur
Foisonnante se laisse écrire par le sang de l'usure
Lumineuse à la belle aventure mène le combat elle
S'envisage vivre dans les vendanges de l'avenir

Au son d'une musique à la portée universelle
Hisse sa voile prend son élan lance ses appels
Elle aux quatre coins du rêve au large des mondes
Dans le concert des peuples poursuit singulière

Son voyage amorcé dans les gigues du temps
Sur les airs de la Femme de l'Homme de l'ici
Sur la Terre au nord des idées au sud de l'âme

Sur les ondes des plus hautes voix ailées elle
Écrit les lettres d'or d'un feu qui crépite
Au cœur de l'humanité pour déjouer le sort
Des malheurs annoncés elle hausse la voix
Pointe du doigt l'infini qui sans cesse l'appelle
Son langage mesure de sa lente remontée
Arrive à bon terme elle aura su attendre

Entraînée par le souffle du fleuve du sang elle
Caresse les rives de l'Histoire et laisse sa trace
Fait chanter les saisons par les voix plurielles
Boit à la coupe des soleils marins des moissons
Se laisse aller enfante dans les eaux enivrées
De la solitude des profondeurs elle refait surface
Vers l'embouchure elle touche les îles le Monde

Chante sur les vents contraires se soulève fière
Ose se déploie se démarque d'océan en océan
Se déclame s'esclaffe quelle heureuse traversée

Belle et grande quand elle rêve se bat et espère

De continent en continent elle offre ses horizons

Amoureuse touche et baise les terres nouvelles

On la découvre l'accepte l'encense l'écoute

Entonne téméraire l'hymne de sa provenance

Il était une fois maintenant demain et toujours

Elle présence si familière nous parle de l'ailleurs

Et plus loin plus haut encore plus près de nous

Elle tous nos hiers et les hivers à sa fenêtre

Elle cette épopée le long du Saint-Laurent

Elle au large bleu vers un port d'Amérique

Entre les doigts de pieds

Mathieu Bonneau, Québec

100, avenue du Phare Ouest.
Cette adresse m'a tout de suite fait penser à la tarte à la farlouche.
La première fois que j'ai entendu ce mot, je me suis interrogé : est-ce quelque chose de louche qui vient du Far West? Il me semble que je me serais vu crier, les deux mains placées sur mes hanches en regardant passer un virevoltant poussé par vent : « À cause ton lasso est farlouche de même, Fardoche? »
Sérieusement, a-t-on déjà vu une plage avec une adresse? J'imagine que c'est chose fréquente, même si cela ne me dit absolument rien.
J'ai tourné en rond, de long en large, avant de la trouver. Pourtant, elle était là, tout ce temps, sur ma gauche. Elle me regardait d'un air narquois.
En tout cas, par chance que mon auto possède un régulateur de vitesse parce que je n'aurais jamais pu conduire jusqu'ici.
J'y suis venu pour y mourir.
Ma mère est malade. Elle sèche sur le bord de la fenêtre de sa chambre et moi, je mourrai bientôt. Ce sera la fin de notre lignée.
Je n'ai jamais eu de père, ni de frère, ni de sœur. Un jour, ma mère est allée chez le dentiste parce qu'elle croyait qu'elle avait une carie. C'était moi qui naissais dans sa bouche. Elle m'a mis au monde et m'a aimé comme seule une mère peut le faire. Selon elle, ma naissance est attribuable au fait qu'elle aimait trop les sucettes glacées. C'est ce qu'elle m'a toujours répété.
Enfin, en arrivant sur la plage, j'ai hésité à enlever mes chaussettes de laine, j'avais eu tant de difficulté à les enfiler.
Je ne pouvais plus les endurer.
Et puis, je me suis dit : « À quoi bon? Je suis seul à des lieues à la ronde ».
Les pieds nus dans le sable.
Le vent.
Les vagues.

Moi.
Faire le plein.
Faire le vide.
J'ai tout essayé, en vain.
J'en perds mon petit canif.
J'en peux plus.
Je me suis assis dans le sable, les jambes repliées, et je les ai enlacées avant d'y enfouir ma tête.
J'ai fermé les yeux.
J'ai pris de grandes inspirations.
Le sable.
Le vent.
Les vagues.
L'instant présent.
Ça pue!
Pas l'odeur de l'usine de pâtes et papiers ni celle du varech séché sur la plage.
La première serait intolérable en circonstances normales, mais là, ça m'importe peu.
La seconde est d'une douceur à mes narines, l'air salin, c'est délicieux.
Un homme me sort de ma torpeur en m'abordant :
— Pardon, monsieur?
Je relève la tête. J'essaie d'enfouir mes pieds dans le sable, de les cacher.
Je n'y arrive pas. C'est impossible.
— Pourriez-vous me dire quelle heure il est?
— Il est grave!
— Oh! Désolé! Je ne savais pas!
L'homme poursuit son chemin et je soupire de soulagement. Je l'observe longtemps jusqu'à ce qu'il quitte la plage, un peu plus loin.
Merde! Ça pue!
J'imagine qu'il a pensé que c'était des résidus de la mer qui se trouvaient tout autour de moi.
Je suis content qu'il ne se soit pas aperçu que c'était ma colonie de mousses plantaires.

Au départ, je les trouvais charmantes, mes mousses de pied. Je les enlevais une par une et je leur donnais de petits noms affectueux.
Je croyais qu'elles provenaient de mes bas.
Je les retirais d'entre mes orteils, de sous mes ongles.
Elles ont commencé à apparaître comme ça, un jour, sans prévenir.
Le lendemain, il y en avait de plus en plus.
Le surlendemain encore plus.
Et le jour suivant, et l'autre encore et…
Ce qui avait commencé comme une chose totalement anodine s'est soudainement mise à envahir, peu à peu, toutes les sphères de ma vie.
Chaque jour, de plus en plus de mousses nauséabondes naissaient et s'agglutinaient ensemble.
Quand je les retirais, j'avais si peur qu'elles s'en prennent aussi à mes mains et au reste de mon corps.
Je n'ai pas osé aller consulter.
J'aurais peut-être dû, avant de perdre le contrôle.
Maintenant, c'est trop tard.
Je n'ai pas seulement perdu le contrôle, j'ai tout perdu.
Ma petite amie m'a quitté avant même d'avoir le temps de prendre conscience de mon problème.
Je ne voulais plus sortir ni la voir. Elle m'a laissé.
Elle est partie avec le voisin d'en face, avec le voisin d'en arrière, avec les voisins de tous les côtés.
Je ne sais pas trop quelle mouche l'a piquée.
Peut-être que c'est parce que je préférais qu'elle ne mange pas de sucettes glacées et qu'eux la laissaient faire.
J'ai réussi à travailler de la maison, pendant un temps, en feignant une gastro-entérite explosive et vraiment contagieuse.
Mes clients se sont vite lassés d'effectuer leur ménage par eux-mêmes pendant que je leur expliquais quoi faire via ma webcam.
En plus, ils ont bien fini par comprendre que je n'avais pas réellement la gastro.
Moi, j'y prenais goût.
Ils ont tous abandonné mes services, l'un après l'autre.
J'ai dû commencer à ronger mes économies.
Ça m'a coûté mes incisives.

Quand je me suis aperçu qu'elles s'effritaient, j'ai eu peur qu'elles fussent attaquées par des caries.
Je n'étais pas prêt à avoir d'enfant.
Je les ai arrachées.
Solution facile à un problème complexe.
Sauf que maintenant, me voilà célibataire, sans emploi, sans le sou et je n'ai plus mes palettes.
J'ai la tête qui tourne.
J'ai froid, j'ai peur.
Je cache mes mains dans mes manches, je n'ai jamais aimé avoir les phalanges à l'air. J'aurais dû emporter des gants.
Je me demande si ma mort sera rapide.
Dès que j'aurai enfoncé ma tête dans l'eau, je devrai prendre une grande inspiration, comme ça mes poumons vont se remplir plus vite et, par le même fait, je coulerai plus abruptement vers le fond.
Les poissons pourront se nourrir de mon corps ou peut-être pas.
Je n'ai jamais aimé le goût du poisson.
Peut-être que les poissons n'aiment pas le goût des humains non plus.
Peut-être que ma mousse de pieds les rebutera.
À cette pensée, j'hésite.
Et si je contaminais le fleuve? Et si je le tuais avant qu'il ne me tue?
Et si je devenais le monstre du fleuve Saint-Laurent?
Non, pas d'excuse.
Je ferme les yeux pour essayer de me calmer.
Le sable.
Le vent.
Les vagues.
Je prends une grande inspiration pour me donner du courage et je me lève d'un seul mouvement.
Traînant des pieds, je me dirige d'un pas décidé vers l'eau.
Je ne dois pas reculer. Alors j'avance.
Quand je mettrai mon pied dans l'eau, je ne devrai pas changer d'avis parce que tout me mène ici, à cet instant.
À mettre fin à mes jours.
C'est ça… prendre une grande inspiration.

Et tandis que l'homme s'enfonçait dans l'eau, d'un pas de plus en plus déterminé, il ne pouvait voir, dans le sillon qu'il laissait derrière lui, les merveilleuses perles nacrées qui avaient bourgeonné dans son amas de mousses et qui venaient tout juste d'éclore. Il ne vit pas non plus, la maman oiseau qui engouffra son nid, rempli d'oisillons colorés, dans sa gueule avant de prendre son envol afin de mettre sa progéniture dans un endroit plus sécuritaire. L'homme avait créé des richesses autour de lui, il avait abrité la vie, mais il était trop aveuglé par son malheur pour s'en apercevoir.

Espace vacant

Fabienne Landry, Québec

J'ai perdu tous mes repères. Enfin, ce que je considérais comme tels.

Je m'amuse à déplacer les objets autour de moi : le chandelier, cette lampe, un briquet… (étrangement, des objets qui ont tous la même fonction d'usage.) Je joue avec le décor comme si j'étais encore en relation avec ce monde. Mais non, j'ai accumulé trop d'absence pour prétendre être en relation. En relation avec qui? Avec quoi? Je suis vide à l'intérieur. Un désert froid. Espace vacant!

Mon intérieur : un monde auquel je n'ai plus accès. J'ai pris trop de distance, et un jour je me suis levée et je n'étais plus « là », chez moi.

Rien de plus malléable qu'un être qui est « absent de chez lui. » Hors de lui-même. Tu peux le diriger, le manipuler, le contrôler. Il se laisse faire les yeux fermés. Ses rêves, ses espoirs, ses aspirations, ses talents, tout disparaît au fil des jours, des mois, des années. La fine pellicule de poussière sur les meubles évoque tout ce potentiel qui s'est gaspillé et qui aurait laissé en chemin des dépôts de richesses intérieures. De la poussière d'étoiles? Jusqu'à la sensibilité qui s'effrite, s'étiole, s'évapore. Je me suis fait masser l'autre jour et je n'ai rien senti ou presque. La plante des pieds, cette partie de mon anatomie autrefois si sensible. Maintenant, on dirait que mes pieds n'appartiennent plus à mon corps. Où s'en vont mes pas? Ma chair est devenue une pâte à modeler expirée. Une sorte d'existence aplatie comme une ligne, médiocre, neutre, vide de sens, sans le moindre zigzag.

Il reste le cinéma, cet écran géant qui offre une existence parallèle, une vie par procuration pour des milliers d'individus comme moi. Joli tour de passe-passe lorsque je pénètre l'écran et me glisse dans la peau d'un personnage! Ça bouge, ça parle, on

s'identifie. Ça permet de tenir. Tous ces écrans, grands, moyens, petits qui te retiennent. Le regard, l'attention. Un portable qui nous aide à supporter. Une fenêtre qui te divertit. Tu regardes par la fenêtre, et pendant ce temps, le temps file, la vie passe. Tu oublies de fermer les rideaux de temps en temps. De baisser la toile.

La fenêtre prend beaucoup de place dans ton décor. Tu négliges d'ouvrir la porte. Tu oublies cet accès qui mène à ton monde intérieur. Tu y vas de moins en moins souvent. Toute miette de silence est vite avalée par la rumeur des temps qui courent. Tu cries dans ton désert intérieur et l'écho revient en sanglotant. Tu te doutes que quelque chose ne va pas. Une existence pleine de vides. Remplie de mille petits déserts.

Les désirs sont devenus des déserts.

Le monde a laissé faire ça. Le monde a laissé des milliers d'intérieurs se faire piller, se faire violer leur propre intimité. Un être vide de l'intérieur, ce n'est pas exigeant. Ce n'est pas menaçant. Puis un jour, il arrive un matin où ce n'est plus comme avant. Tes deux yeux collés à la colle chaude se réveillent, s'ouvrent à nouveau. Le soleil est fort et toute la colle qui nous cloue le bec et nous ferme les yeux se met à fondre. Tu regardes ça de plus près. Il y a une rivière de larmes qui se met à couler, le barrage a cédé. T'avais oublié le goût des larmes.

Une larme tombe sur mon poignet. La glace fond de l'intérieur. C'est tellement grisant et vertigineux à la fois cette sensation de « contact » qui revient. C'est l'étape des larmes et des émotions. Tu veux pas rater ça. Revenir vers toi, y'a pas un voyage dans le temps qui bat ça. La lumière est forte, mais ce n'est pas grave, au contraire, quel spectacle! La terre recommence à briller. Tu ne te souvenais plus de ces formes, ces couleurs qui résonnent « en toi ». T'as raté ton bus… Quel bus? Pour aller où? Pour la dix-millième fois? T'es en train de renaître à l'instant! Le doigt sur un petit bouton et le parachute s'est ouvert : l'âme qui entre dans le corps, replie ses ailes, atterrit sur le sol, dans tes propres souliers.

« Si vous n'êtes pas un robot, faites le 1. » « 1 »… Un… UN… UN…

Tu sens que tu reviens tranquillement chez vous, en toi. C'est si vaste! Infiniment petit et grand. UN. Ton vide se repeuple tout doucement. Tout n'est qu'Amour. L'oiseau chante, la feuille frémit, un petit nuage se gare au-dessus de toi, dans un des stationnements du ciel. Pleurer jusqu'à réveiller cette soif de vivre. À travers le flot de larmes, la marée d'émotions, l'enfant nage et remonte à la surface. L'enfant en toi. C'est comme une éclosion au milieu du désert. L'enfant en toi émerge à travers les couches des saisons, à travers les innombrables pelures des années. Le noyau, le fruit, la fleur, l'arbre, le jardin… Il est tellement spontané. Il veut sauter, danser, chanter. L'enfant veut jouer! - Au jeu de la vie. - CAR Tu n'es pas un pion! Tu es un joueur! avec des pensées et des émotions : voilà ton terrain de jeu. Tu es libre de jouer, libre de créer.

« Je n'ai plus d'émotions. Je ne pense plus depuis longtemps. » L'enfant te dit : « Respire tout simplement. Avec la respiration, tu vas retrouver le rythme qui t'est propre. Et l'accès. »

Respire.

Reviens tranquillement.

Il y a une bonne chaleur. Ton cœur brûle. Un frisson court sur ta peau. Comme la brise à la surface de l'eau. La douceur te fait pleurer à nouveau. Tu es émue. Tu n'as plus été émue pendant des années. Comment as-tu pu vivre ainsi? Coupée de toi-même? Coupée de tes émotions? C'est comme si tu sortais d'un long sommeil. Tu croises ton propre reflet dans le miroir. Cette jolie vitre ovale, minuscule flaque d'eau dans la nuit avec un petit point scintillant, une étoile dont la lumière te parvient enfin. TOI! Cette étincelle de vie. Tu ne peux plus continuer ainsi. Tu ne peux plus.

Le café monte dans la cafetière italienne. Le soleil monte à l'horizon. En toi, tout remonte… Tu es réveillée maintenant.

Je m'appelle Serge et je roule

Doris-Hélène Guérin, Saint-Fulgence

Je m'appelle Serge et je roule. Mes mains sont accrochées au volant. Je le sens bien. Je serre mes doigts pour encore mieux le sentir. Mon pied droit est déposé à côté de la pédale. Le pilote automatique règle ma vitesse. Cent onze kilomètres. Je roule à cent onze kilomètres. La route est longue devant moi. La route est aussi longue derrière moi. Floue. Comme le dit l'expression, j'avale des kilomètres. Moi, j'ai plutôt l'impression de cracher des hydrocarbures tant je roule. Je suis représentant en vente. Je roule pour rouler. Je dis que mon plastique est le meilleur, mais c'est faux. Il laisse aussi des traces de vomissures dans le ciel. C'est du plastique, merde! Je viens de me faire rabrouer par un client insatisfait. Lionel Gaudreault, fils de Joseph Gaudreault, l'ancien patron. Moi, je m'appelle Serge. Et je roule. Je me sens défait. Je n'ai plus la tête à rien. À rien. Je roule sous la pluie. Ma vitesse de croisière est toujours constante à cent onze kilomètres. Un de mes essuie-glaces ne fonctionne plus. Celui du bon côté évidemment. Je devrais le changer. Ah… Une fissure sur le parebrise nuit aussi à ma visibilité. Bizarre. Je ne suis pas du genre à négliger ces détails. Je roule sous la pluie sans bien voir ce qui s'annonce devant moi. La route est longue. Je m'appelle Serge et je vomis des kilomètres. J'ai un haut-le-cœur de route. J'ai chaud. Le chauffage ne fonctionne pourtant pas. J'ouvre la fenêtre de mon côté pour faire entrer un peu d'air. J'inspire. L'odeur du pavé mouillé me cause un plus gros haut-le-cœur. J'expire. Je monte la vitre. Je ne me sens pas bien. Pas bien du tout. Ma tête tourne. Je respire. Lentement. Je me calme. Là. Là… Je tente une distraction. J'ouvre la radio. Louis-Jean Cormier. Toujours la même cassette. Enfin je crois. Je ne sais pas. Et puis qu'est-ce que j'en ai à faire… Enchainent les sœurs Boulay. Ça m'emmerde. Je ferme. Le cœur veut me sortir par les tempes. Je me frotte la droite. Puis la gauche. Ça bourdonne toujours autant. Je dois m'arrêter. Je DOIS m'arrêter. Je roule pour m'arrêter. Je roule… Je ralentis. Je mets mon clignotant pour tourner à droite. Je freine. Je reste là, perdu dans l'espace

de stationnement du restaurant L'illusion. Je le connais. J'y vais souvent. Les serveuses sont vieilles et laides, mais sympathiques. Elles me connaissent. Un coup de klaxon. Je reviens à moi. Je reprends le contrôle. Je pèse sur le gaz. Doucement. Je stationne mon auto à côté du pick-up noir du vieux Marco. Je coupe le contact. Je prends mes clés. J'ouvre la porte. Toujours de la pluie. Elle me fait du bien. J'entends klaxonner à nouveau. C'est Steeve, qui se place dans l'espace à côté du mien. Sa musique techno fait tellement de bruit. De vacarme. J'ai mal aux tympans. Il y a comme un sifflement… Je me bouche les oreilles. Steeve me salue et court vers l'entrée. Je l'observe. Il a un cul de fille dans ses culottes rouges. Je claque la portière de l'auto. Bang! Le bruit m'agresse. J'échappe mes clés dans une flaque d'eau. Je les ramasse. Je les essuie sur la jambe droite de mon pantalon. La pluie me rafraichit. Je lève la tête au ciel. Ferme les yeux. Je réalise qu'il tombe des clous. Je baisse la tête en ouvrant les yeux. Je me dirige vers la porte du resto. Je prends la poignée. Sale. Je pousse la porte. J'entre. Les serveuses me reconnaissent. Me regardent. Je prends ma place habituelle. Près des fenêtres, pas trop loin de la porte. Dans la section de Mona, qui ressemble à ma tante Colette. Pas besoin de menu, Mona le sait. Elle s'approche. Son regard me semble suspicieux. J'ajuste ma cravate. Je m'assois. Mona dépose un café devant moi, avec un sourire inquiet. Quasiment maternel. Je réajuste ma cravate. Fais hum! hum! avec ma gorge. Mona retourne à son autre client. La radio crache du Lisa Leblanc en sourdine. J'ai à nouveau un haut-le-cœur. En sourdine. Je n'aime pas Lisa Leblanc et son Kraft Dinner. Mona non plus, je le sais. On en a parlé. Du grand Plateau… Alors elle change de chaine. Puis elle m'apporte une soupe coquilles-tomates. Hum! J'aime l'odeur. Elle me rassure. Je ferme les yeux. Je respire l'odeur de la soupe. Lentement cette fois. Huumm! C'est bon. Chaud. Réconfortant. Je m'endors. Mona me réveille avec douceur. « Ça va? » J'opine du chef. Je m'ébroue. Je brasse mes cheveux. Un plonge dans mon bol. Flotte là, inerte. Je le pince entre mon pouce et mon index. J'essuie mes doigts sur ma jambe. Tiens, c'est humide. Je prends la cuiller. La mets dans le liquide rouge. Brasse. Des coquilles flottent. J'emplis ma cuiller. L'approche de ma bouche. Je tremble. Quelques gouttes s'échappent de ma cuillerée. Deux

atterrissent sur mon pantalon. Je souffle sur ce qu'il reste. Je goûte à la soupe. Tiède. Je suis déçu. Je n'ai pas faim. J'ai encore un haut-le-cœur. Un vrai. Un gros. Je mets ma main devant ma bouche. Me lève. Me précipite vers les toilettes. Celle des hommes est occupée. Tant pis, je fonce vomir dans celle des femmes. Trois bons gros coups d'estomac libérateurs. Je me sens mieux. Un peu. Ma tête tourne encore, mais oui, vraiment, je me sens mieux. Je respire. Je me lève. Lentement. Trop peut-être. Je perds pied. Bascule vers l'arrière. Une dame me regarde. « Ça va? » J'opine. Je me saisis. Me ressaisis, en fait. Je vais au lavabo. J'allume l'eau, comme le dit mon fils. Mon fils… Je forme une coupole avec mes mains. Je les emplis d'eau. Sa froideur me ranime. La dame me tend du papier brun qu'elle a froissé. Son regard est suspicieux, inquiet. Je souris pour la remercier. Je sors des toilettes. J'entends la radio qui relate un autre méfait du sénat. Je n'écoute pas. Je n'écoute plus. Les sons m'étourdissent. Je vacille en regagnant ma place. J'échoue sur la banquette. Mona me regarde, l'air douteux, étrange. Elle discute avec Steeve. Je sens leur regard sur moi. Je ferme les yeux. Je respire. J'écoute la radio qui relate un récent délit de fuite. Encore ça… J'ouvre les yeux. Je respire. Je me sens tout drôle. Pas mieux. Je me lève. J'accroche la table. Écorche mon pantalon. Je sens l'air qui pénètre par le nouveau trou. Je devance le vieux Marco. Le bouscule un peu au passage. Je quitte le restaurant. Je m'aperçois que j'ai toujours la cuiller dans la main droite. Je la glisse dans ma poche de manteau en prenant les clés de ma voiture. Ma main les saisit mal. Mes doigts s'empêtrent entre les clés et la cuiller. Métal contre métal. Le bruit me fait mal. Je parviens à agripper le trousseau. Le sors de ma poche. Je l'échappe. Mes clés gisent là, dans l'eau. Inertes. Je les regarde. J'inspire. Je ferme les yeux. Je soupire. J'entends Mona qui crie mon nom, coincée dans la porte entrebâillée. J'ouvre les yeux. Ne vois plus rien. Bang!! L'eau m'embrouille. J'étouffe. BANG! Le souvenir trouble d'une coureuse vêtue de rouge glissant sur le capot de mon auto. BANG! BANG! BANG! Elle baigne dans l'eau. Derrière moi. Et je roule. Sans m'arrêter.

Je m'appelle Serge et maintenant je cours. Sans plus penser. J'entends juste Mona crier « ATTENTION! Le pick-up! »

L'art du Bushido-do

Olivier Lacalmontie, Montréal

1. La préparation

Appréhender le duel.
Évaluer les répercussions du résultat.
Prendre conscience de l'enjeu.
Se procurer le matériel adéquat.
S'entraîner sans relâche.
Exercer son physique.
Développer sa souplesse.
Maintenir une hygiène de vie exemplaire.
S'hydrater régulièrement.
Être affûté.
Se forger un mental d'acier.
Mobiliser son savoir-faire.
Savoir gérer la pression.
Maîtriser sa respiration.
Réguler sa tension.
Maintenir un niveau de concentration intense.
Demeurer patient en toutes circonstances.
Verrouiller son objectif.
Déterminer le lieu optimal de la confrontation.
Créer un environnement où règne un silence monacal.
Privilégier une légère pénombre.
Scruter son adversaire sans dévoiler ses intentions

2. La lutte

Effectuer un tour de chauffe.
Mobiliser tous ses sens.
Savoir identifier les signaux avant-coureurs.
Déterminer son plan d'approche.
Déployer sa stratégie.
Lui laisser le temps de venir vers vous.

Choisir son angle d'attaque.
Détecter le moment propice.
Défier son opposant dès les premiers signes de faiblesses.
Sélectionner astucieusement ses techniques.
Surmonter les échecs.
Rester debout coûte que coûte.
Repousser ses limites.
Déstabiliser son adversaire.
Alterner les prises.
Favoriser les mouvements amples et réguliers.
Étreindre le frondeur.
Lui chuchoter des paroles envoûtantes.

3. Le dénouement

Immobiliser sa cible.
Tenir la distance.
Faire preuve d'endurance.
Braver les douleurs musculaires.
Maintenir la cadence.
Conserver son sang-froid.
Ne jamais s'avouer vaincu.
L'avoir à l'usure.
Réaliser l'exploit.
Rester humble.
S'agenouiller précautionneusement.
Incliner son dos lentement.
Extirper délicatement son bras gauche coincé sous la tête.
Ôter son bras droit situé sous les jambes.
Respirer à l'oreille de son adversaire.
Conserver un souffle chaud et stable.
Déposer le mutin en lieu sûr.
Maintenir le peau à peau durant de longues secondes.
Poursuivre les paroles berçantes au creux de l'oreille.
Se décoller progressivement du petit corps encore cramponné.
Enlever sa main restée au contact de l'épiderme.
Accomplir enfin la prouesse.
Souhaiter une bonne nuit à son poupon.
Embrasser son bébé sur le front.

Savourer son triomphe… de courte durée.
Repérer les prémices de la fin de cet équilibre précaire.
Accourir auprès de son petit chérubin.
Repartir aussitôt au corps à corps.
Chérir sa progéniture.
Honorer son rôle de Papa.

La chaîne

Johane Thériault Morin, Chicoutimi

Je suis une petite fille de huit ans, la dernière arrivée dans une famille de dix enfants. Il n'est pas facile de faire sa place dans une telle fratrie. Tout le monde est plus vieux, plus expérimenté, plus savant, plus grand et plus gros que toi. Quant aux parents, ils sont très très occupés. Ils sont aimants, généreux, mais ne peuvent pas régler tous les conflits.

Mon père a acheté un vélo pour les garçons et un pour les filles. Ils sont toujours utilisés par les plus grands. C'est comme dans la jungle, les lions se servent d'abord et, parfois, les hyènes mangent quelques restes.

Mon frère Michel a quatre ans de plus que moi. C'est le numéro 9. Il adore me jouer des tours, me faire peur, me donner quelques coups, entrer dans ma chambre, prendre mes affaires personnelles et les dissimuler ailleurs dans la maison, juste pour m'embêter. Je le déteste.

Ma marraine m'a acheté un vélo. Il est un peu grand pour moi, trop petit pour les plus vieux, mais pour Michel, il est parfait. Vous imaginez la suite. Il le réquisitionne tous les jours et je ne peux jamais m'en servir. Je vous rappelle qu'il est bien plus fort que moi et sans être l'hyène, il est au moins l'oiseau de proie alors que je suis la fourmi.

Mais un jour, je décide que j'en ai assez. Il est allé jouer chez son ami. Je m'y rends. Ils sont dans la cour arrière et mon vélo est là, abandonné. Je m'empare de celui-ci. Trop tard il m'a vue. Il se met à courir derrière moi. Je pédale. J'ai de l'avance. Je roule et soudain j'aperçois la chaîne du gros chien de notre voisin. Je freine. Je ramasse la lourde chaîne et je la tourne dans les airs tel un lasso. Mon frère approche. Au dernier moment, je lâche mon arme et la chaîne vient le frapper en plein front. Je vois la surprise dans ses yeux juste avant qu'il ne s'évanouisse. Il saigne.

Je suis fière de moi. Je sais enfin comment me défendre. Cet emmerdeur a enfin eu sa leçon.

Il s'en sort avec des points de suture et moi je dois lui faire des excuses. Cependant, je ne regrette rien. Je revois la chaîne pleine de sang sur le trottoir et je n'éprouve qu'un sentiment de victoire.

Cet événement a marqué le début d'une solide amitié avec lui. Il savait maintenant que je pouvais être redoutable. Il s'est mis à me respecter. Devenus adolescents, nous sommes devenus complices. J'étais à ses côtés lors de sa première peine d'amour, il m'a donné mes premières leçons de conduite. Nous avons travaillé au même endroit. C'est dans sa voiture avec lui comme chauffeur que je me suis rendue à l'église pour me marier. Je m'entendais bien avec sa femme et lui avec mon chum. Nous étions très proches.

Le 12 juin 2008, à 15 h, un militaire ivre a raté sa courbe au kilomètre 158 dans le parc des Laurentides et a embouti la petite Toyota de mon frère. Michel était agent syndical et revenait d'un congrès de la CSN à Québec. Le choc a été violent, sa voiture a pris feu. L'incendie n'a laissé derrière lui qu'un tas de ferraille brûlée, décolorée et informe sur l'asphalte fondu sous l'intensité des flammes.

C'est le choc. Je ne peux pas y croire. Je voudrais reculer l'horloge. Il y a deux minutes, je ne savais rien, j'étais heureuse. Maintenant je suis seule, tellement seule. Je n'ai qu'une idée en tête. Était-il vivant lorsque l'auto a pris feu? Je me refusais à croire une telle chose, mais il était primordial pour moi de connaître toute la vérité.

À la demande de sa femme, j'ai agi comme témoin. J'ai ouvert le dossier. Sur la première page, en lettres rouges, il était écrit : mort par brûlure. Le vertige s'est emparé de moi, le vide aussi et une impression de mourir moi-même, une souffrance morale qui devient physique, une douleur qui s'installe au creux de la poitrine.

J'ai poursuivi la lecture pour apprendre qu'il ne restait que cinquante livres de chair et d'os dans le sac noir contenant son corps. Il avait littéralement fondu assis. Je savais qu'il avait souffert. De plus, dans l'article de journal, on disait que des badauds l'avaient entendu crier. On nous a remis, dans un petit sac en plastique, la chaîne qu'il portait toujours à son cou. Elle était entièrement noire. Maintenant, je ne pouvais plus y échapper. La chaîne noircie venait me crier sa douleur et du même coup, la mienne.

Je n'ai plus jamais été jeune et pleine d'espoir après ce drame. Plusieurs années ont passé. J'ai appris à ne plus détester ce militaire en boisson qui a changé le cours de notre vie. J'ai appris à vivre avec l'inacceptable. J'ai toujours pensé que cette chaîne noircie était la fin de tout jusqu'à ce que j'écrive cette anecdote.

En écrivant, la pensée s'active, et un nuage a laissé passer le soleil. J'ai découvert la troisième chaîne de l'histoire. C'est la force de l'amour. Peu importe toutes les souffrances dues à sa perte, le lien que j'ai tissé avec lui est enfoui au fond de moi, et même invisible, il nous relie un à l'autre. Michel a influencé ma vie. Comme toutes les personnes que j'ai aimées, il a laissé sa trace et a façonné une partie de celle que je suis. Il est en moi, il en fait partie à jamais.

Je repense souvent à lui avec le sourire. Je me souviens combien il était beau bonhomme. Dans ma tête, il danse le disco, il continue de me raconter des blagues et de me faire rire.

Quelle est la fin de cette histoire? J'ai pu à nouveau faire confiance à la vie et j'ai eu une merveilleuse fille qui se prénomme Sophie-Michel sans « e ».

Le combat

Janick Laberge, Beaupré

L'angoisse me traquait souvent, telle une guerrière. Lorsque j'essayais de m'endormir, elle me terrifiait, plus sournoise et sombre que la nuit elle-même. À chacun de mes réveils nocturnes, elle me coupait le souffle. Dans mes cauchemars agités, des fantômes intérieurs m'abordaient sans trêve. Des arquebusiers dans ma tête préparaient leurs commandos. Ils passaient à l'attaque, martelant et tourbillonnant sans cesse. Aux premières lueurs du jour, je m'éveillais, surpris d'être encore en vie, et je me demandais comment j'allais réussir à triompher de cette journée sans que mon âme éclate.

Puis, il fallait me lever, me laver la figure, dans une bassine en fonte émaillée, craquelée, livide, avec de l'eau tiède. Je pouvais voir partiellement mon reflet au fond de la cuvelle. Mon visage froid, inexpressif, figé. Après ma toilette, sans enthousiasme, je me préparais un café, acidulé, âpre, de ceux qui réveillent les morts-vivants. Je l'aimais bouillant. Un de mes seuls moments de cessez-le-feu de la journée. Car très bientôt, je recommençais à m'inquiéter, à propos de tout et de rien. Mon complet vert kaki, en gabardine, usé jusqu'aux rayures, ressemblait à un uniforme du combattant froissé, sentant le renfermé, sortant tout juste de l'as de carreau. Je me détestais.

Lorsque je m'extirpais enfin de chez moi, mon objectif, éviter la foule oppressante. J'empruntais alors de longs détours pour esquiver le regard de l'autre, parer l'affrontement, l'abordage; blindé de l'extérieur, mais si fragile en dedans. Je ne parlais à personne. Je construisais une armure à chaque pas. Une véritable bombe à retardement s'armait lentement, prête à la détonation. Je devenais le fantassin de mon propre destin. Le plus redoutable qui soit. Sans vraiment en avoir conscience, dans la trahison la plus totale, j'érigeais des fortifications autour de moi. En véritable génie militaire, ma forteresse s'élevait

droite, épaisse, presque invincible. J'étais en guerre contre moi-même.

La journée se passait mal, la plupart du temps. Je doutais de toutes mes capacités. Je voyais chaque personne croisée, même avec son chien, comme un ennemi potentiel. Des rebelles, capables de m'anéantir et de ruiner en quelques commentaires banals, le peu de confiance en moi que je réussissais tant bien que mal à faire tenir debout, comme un pantin ridicule qui penche sa tête molle, le corps flageolant, le cœur ayant perdu sa boussole.

Puis, en fin de journée, je rentrais dans mes quartiers, épuisé, mais soulagé d'avoir survécu à ce quotidien pathétique. Je savais très bien que la soirée serait monotone, comme toujours. En bon tacticien, je répèterais les mêmes gestes chorégraphiés pour me rassurer; mettre l'eau à bouillir, faire cuire les pâtes, manger sans appétit. J'étais devenu le kamikaze de ma propre existence.

Plus les nuits se succédaient, plus elles devenaient fuligineuses et affolantes. Ma cuirasse m'étouffait de plus en plus, sans ménagement. Même mon café matinal se rebellait contre moi; son parfum n'odorait même plus mon bulbe olfactif fatigué. J'étais anesthésié de partout. Personne ne semblait entendre ou voir tout ce qui me menaçait, moi.

Contre toute attente, ce jour-là, au bord de la rupture, j'avais croisé son regard, bleu abyssal, aussi profond que mon désespoir. Un effluve de genièvre se dégageait d'elle. Elle m'avait souri. Sans prétention. Mais ce sourire avait eu pour moi l'effet d'une explosion nucléaire. Elle s'arrêta d'un coup sec, à ma hauteur. Je voulais battre en retraite et rester en même temps.

— Bonjour, articula-t-elle, avec un léger accent indéfinissable.
Mon cœur, déjà tachycarde, entra presque en fibrillation.

— Bonjour, Madame, m'entendis-je répondre, sans être bien sûr que c'était moi.

— Le temps est bon ce matin, ajouta-t-elle. Vous rendez-vous sur les plaines d'Abraham? J'y vais faire une promenade, voulez-vous m'accompagner?

J'étais sans voix devant cette créature plus belle que la pleine lune elle-même. J'aurais voulu m'accrocher à elle, m'extirper de mon armure de glace et fondre dans ses bras. L'embrasser jusqu'à manquer d'air, lui faire l'amour sans compter les heures et lui voler son avenir pour qu'elle le partage avec moi, pour toujours. Elle me fit un clin d'œil que je ne décodai pas. La peur s'empara à nouveau de moi. Cambrioleuse. Je figeai sur place comme devant l'ennemi suprême, vaincu une bonne fois pour toutes. J'avais perdu le combat. J'articulai d'une voix creuse, que je ne reconnaissais même pas :

— Non merci, Madame, je dois vaquer à mes occupations. J'ai une journée très chargée, mentis-je consterné et dégoûté de moi-même.

— Très bien, je comprends, où avais-je la tête? Vous sembliez préoccupé et j'ai cru que cela vous ferait du bien. C'était stupide! Veuillez m'excuser, Monsieur.

Parfois, ses yeux me regardent encore dans le noir de ma chambre. Je ne me suis jamais pardonné cette énième défaite; qu'aurait-il pu se produire si j'avais trouvé la bravoure d'accepter de marcher sur les Champs de bataille avec elle? Qu'est-elle devenue? Boulangère? Ingénieure? Médecin? Actrice? Banquière? Ministre? Je ne le saurai jamais, par ma faute. La vie nous offre des occasions où nous devons baisser la garde et nous ouvrir spontanément au monde, confiant et sans défense. Certains sont passés maîtres en la matière : aventuriers, vagabonds, artistes. Mais moi je reste là, sur mes positions, terrorisé et solitaire. Je n'en peux plus de me battre contre ma propre histoire qui ne mène nulle part. La lutte avec moi-même est terminée. Je quitte la ligne de front. J'entre dans le tunnel. Il n'y a pas d'issue possible. Je me vois saisir l'arme, la pointer sur ma tempe qui bat encore le rythme, pour quelques secondes,

métronome d'un temps révolu; je me vois pitoyablement poser le doigt sur la détente, puis…

Je n'ai pas eu le courage de tirer. Mon ennemie de toujours avait refait surface, vainqueuse, me condamnant du même coup à perpétuité. Je suis désormais contraint à vivre prisonnier d'elle à jamais; cette émotion maudite qui me gruge à petit feu : la peur.

Le voyage

Félix Tanguay, Lévis

Bon, ça suffit, allez, pars!
Tu vas pas passer ta vie entière
à penser à peut-être vivre ta vie...
Un petit merci et bye et passe la rivière!

Dépose une plume dans ta besace,
un peu d'eau et en vrac du doute.
Quand tu croiras ce que tu croiras,
tu en boiras une goutte.

Il te faut aussi une fétuque à la gueule,
Pour te donner un air un brin rebelle.
Et choisis-toi un bâton de bois châtain.
Ah, avant de partir, tu feras la vaisselle.

Et viens pas dire que t'as peur de passer l'pont...
Y est là pour ça, enweille bonhomme, enweille vas-y!

Ne juge pas l'autre, il est comme toi,
c'est-à-dire seul devant sa tombe.
Pour le crapaud, le but de l'évolution,
c'est le crapaud, c'est un exemple.

Quitte ta flaque d'eau et marche et cours.
Et ne perds pas ton temps avec ton ego.
Abandonne-toi plutôt, dans l'abondance.
Parce que la vie est une chute, vers le haut!

Tu n'y crois plus? Crois plus à quoi?
Regarde, ton coeur bat son plein,
tes deux poumons respirent l'espoir,
Et de beaux vieillards meurent en alexandrin.

Et viens pas dire que t'as peur de passer l'pont…
Y est là pour ça, enweille bonhomme, enweille vas-y!

Il y a plus de beauté que… ah, c'est pas croyable…
Il y a des biotopes sous les fourmis,
Il y a une fresque dans ta main,
et il y a Cassiopée, dans la nuit.

Et il pleut des becs fous sur ton cou enfourlardé.
L'oiseau te sonne et te tance et te dit :
« J'ai soif de pluie de misère, cajole de valses tristes
ma poitrine qui tremble et gémit ».

N'entends-tu pas le quiscale nom de diable?
Ces milliards de chants chics qu'il te siffle
depuis les mers et les monts et le temps
où il était archéoptéryx!

Et viens pas dire que t'as peur de passer l'pont…
Y est là pour ça, enweille bonnefemme, enweille vas-y!

Dérobe-toi au train-train du H2SO4.
Fais revivre ton substrat de chasseur-cueilleur.
Aime les veines des feuilles du frêne.
Deviens nomade à la conquête de ton intérieur.

Et tu appelleras le sable ton frère.
Et les fleurs danseront et tu les chanteras.
Et l'aube deviendra une rivière ébaudie.
Tu ne vaux pas la sagesse de ta barbe, mais ça viendra.

Laisse l'amour t'émoustiller!
Laisse la vie transpercer ta vie!
La vie meuf, l'existence mec!
Tu en auras la morve au nez, eh puis?!

Et viens pas dire que t'as peur de passer l'pont…
Y est là pour ça, enweille bonhomme, enweille vas-y!

Les chiots de Mont-Valin

Carl-Keven Korb, Montréal

Thomas était sorti de la piscine en premier, s'éloignant des cris et des éclaboussures il avait visé les chaises longues alignées sur le rectangle de pelouse synthétique, devant la baie vitrée il s'était assis sur celle la plus proche de l'escalier descendant aux douches, et le cœur battant il s'était appliqué à se donner la contenance d'un garçon qui se sèche distraitement. Ses yeux avaient erré en scannant toute la salle, dans l'attente du moment, celui du relâchement dans la surveillance des moniteurs et des camarades, où il allait pouvoir disparaître, avant que ne retentisse le sifflet et que la meute s'élance en hurlant.

Thomas guettait l'horloge au mur à côté du sauna. Il crut surprendre des lueurs malveillantes dans les regards, qui l'évitaient, lui sembla-t-il, et se trahissaient en feignant de se poser exactement à côté. Des cafards s'étaient mis à tomber par mottes d'entre les travées du plafond suspendu, à sortir chuintants en colonnes depuis l'arrière des radiateurs, soudain Thomas se mit à suer ou peut-être suait-il depuis le début, il fallait agir, maintenant, Thomas se leva et traça, à pas de souris dévala les marches, dans sa panique il oublia sa serviette fripée sur la chaise.

Sois encombré, rougis devant ce que tu es, devant ton propre corps.

Le froid de la grande salle poissée d'humidité. Muscs de chlore, de sueur et d'ammoniac. Silence éclatant peuplé de rumeurs au plafond. Reflets halogènes dessinent des lames sur les flaques intarissables près des rigoles de béton. Thomas s'activa aussitôt : Casier. Cadenas. Se dénuder. Costume et casque de bain dans sac plastique. Vêtements pliés sur le banc. Deux marches à gravir pour les douches, ouvertes, à demi dérobées dans l'angle. Un coup sur la champlure. Savonner comme on arrache. Un autre coup deux trois, frictionner se débarrasser, se sécher et partir, au plus vite, Thomas se retourna.

Mais la serviette.

Les halogènes clignotèrent en grésillant et du coin de l'œil Thomas vit, aux miroirs lorsque la lumière fut rétablie, les silhouettes, celles qui le suivaient de loin en loin pour se matérialiser toujours aux lieux des pires angoisses, qui se glissaient furtivement hors de vue derrière les portes des toilettes. Partout observé, surveillé, crispé en ma chair sous clair de soleil comme par nuit noire, de quoi est-ce que j'ai l'air, comment est-ce qu'on me voit, mon dos mon ventre où sont mes mains, quoi en faire, et les vêtements, ce qu'ils révèlent, ce qu'ils occultent, et la couleur de mes cheveux, de ma peau, est-ce que je suis le seul à remarquer les veines qui palpitent à travers, si je suis le seul qu'est-ce qu'ils ont tous à sourire comme ça, et mon regard, mon regard où le poser, comment le cacher tout en continuant à voir…

Thomas sentit poindre des larmes qui ne coulèrent pas. Thomas sentit se fondre en un sentiment la colère et la peur.

Alors advint l'ombre.

Posée en plein centre des vestiaires, rémanente celle-là, qui prenait contour, couleurs, traits, fusain grossier corrigé au chiffon se couvre de jets de peinture, bientôt un visage se dessina des épaules des bras, l'ombre devint tangible, devint Alexis Harvey, Alexis de toutes les traîtrises, grand, difforme, adolescent déjà, qui souriait méchamment en brandissant enserrée dans son poing la serviette à Thomas.

— Tu cherchais-t-u quelque chose?

Alexis s'avança. Thomas recula jusqu'à ce que le mur dégoulinant lui morde le dos. Thomas prit conscience de son sexe recroquevillé, mue de couleuvre, fragile, ridicule. Alexis se dressa écrasant Thomas avec sa tête et demie de plus il le braqua. Sexe. Visage. Sexe. Visage. Alexis fit mine de lui donner un coup de serviette et rit devant le recul de Thomas. Minable. Moi. Toi. Tout le monde. Minables. Que crève la Terre entière. Puis Alexis lâcha la serviette et il empoigna les couilles à Thomas et il serra le plus fort qu'il put et il lui envoya de l'autre bras un coup de coude dans la gorge.

Le bourdonnement de la chute se mélange au bruissement des feuilles et aux derniers échos des scies mécaniques dans l'air de midi en un seul grand son qui m'accompagnera jusqu'à la fin. Le chien pleure tapi dans l'entresol de la rallonge on l'entend à

peine sous le vacarme des trombes et du tonnerre qui arrachent la campagne comment cette grosse bête peut-elle avoir si peur des orages. Les jours raccourcissent et le vent de soir sent bon maman veut que je rentre, mais pas tout de suite la forêt aussi est pleine d'ombres, mais celles-là ne ricanent ni ne conspirent jamais contre moi…
Thomas revint à lui étendu sur une chaise, enveloppé dans sa serviette au bord de la piscine, entouré de visages graves, des visages d'adultes, soucieux et agacés. Thomas se sentit palpiter trois nouveaux cœurs, un dans le front, un dans la gorge, un dans le bas-ventre. Sur les visages les lèvres remuèrent. De l'autre côté de l'eau les corps séchés, habillés, qui se pressaient vers la sortie en une file désordonnée. Thomas les observa un à un. Nul regard. Nulle silhouette accusatrice. Nulle trace d'Alexis Harvey.

***

Dix heures quinze, cohue dans la cour, rires et hurlements on joue au ballon chasseur et à la corde à danser, aux médisances aux billes à la lutte, répétition générale au grand théâtre de l'euphorie et de l'autorité, bienvenue dans l'arène, bienvenue à l'École.
Thomas, assis à l'ombre des grands peupliers plantés en rangée tout au fond, lisait. Une vieille histoire de loups solitaires et de vengeance, villages dévastés, fratries en cendres, héritages à reconstruire, territoires empoisonnés, épreuves morales, seigneurs à abattre et collection de trésors. Sous le bruissement des feuilles dévorer des kilomètres de tragédie pour se divertir de celles, ordinaires, qui se déploient en soi.
Le soleil se voile.
Alexis Harvey sorti d'où, posé en conquérant devant Thomas pour l'empêcher, de lire, d'être tranquille, l'empêcher. Il se contenta de toiser Thomas, trente secondes, une minute. Puis il commença à se lécher les doigts d'une main et d'un coup il la plaqua poissée sur la bouche à Thomas en essayant de lui écarter les lèvres. Alexis Harvey comment ça marche. Comment ça marche dans ta tête. Thomas vit défiler à toute vitesse devant ses yeux tout un codex de grands gestes de violence triomphaux, mais il n'arriva qu'à retenir son souffle, et Alexis abandonna

aussi subitement qu'il était arrivé. Se pencha pour ramasser le livre que Thomas avait échappé et lui poser sur les genoux. Et il rit. Comment est-ce que ça peut être si facile. Jusqu'où je devrai aller.

Thomas demeura figé de longues minutes après le départ d'Alexis. Crispé, enragé davantage envers lui-même qu'envers Alexis, la honte avait pris toute la place, la honte le dégoût la haine, de n'être que ça, celui qui subit.

La cloche sonna, ramenant Thomas à la cour d'école. Il aperçut deux garçons de troisième année qui marchaient tout près jacassant rieurs et il se leva serrant son livre à s'en faire mal aux jointures, il marcha vers eux il en choisit un au hasard et lui balança un coup de tranche qui traça net une barre rouge en travers de son visage pour l'envoyer mordre l'herbe une main tremblante collée à sa blessure.

Thomas n'attendit pas le son des protestations et des pleurs, à la fois honteux et fier il courut se mettre en rang pour le retour en classe, peut-être que personne d'autre n'a vu, que je m'en sortirai, que maman ne saura jamais, on dira qu'ils se sont chicanés tous les deux et que je n'ai rien à voir là-dedans. Thomas risqua des regards timides autour de lui. Rien. Rien d'autre que l'agitation générale. Aucune main pour l'agripper par l'épaule et le retourner sèchement. Thomas se détendit. Puis il le vit. Il l'avait momentanément oublié, trop absorbé par sa peur d'être pris en faute et puni. Alexis se détachait de l'ensemble comme sous l'effet d'un projecteur de théâtre, emmuré dans un masque d'indifférence, impossible à décrypter, sans rater une inflexion ni un mouvement, depuis le début campé au centre de la pagaille, il fixait Thomas.

Maison à vendre

Julie Boulianne, La Baie

C'était ma plus longue attente. La maison d'en face était demeurée en vente durant deux ans. Les anciens propriétaires s'étaient tout divisé, même les armoires de cuisine avaient été sectionnées pour qu'il ne reste aucun litige. J'étais satisfaite de les voir quitter notre rue, ils en brisaient l'harmonie avec leurs chicanes perpétuelles. Cependant, pour me narguer, l'herbe jamais tondue, les vitres sales et sans rideaux laissaient entrevoir un intérieur délabré, exempt de l'amour le plus sommaire qu'on pouvait porter à son foyer. Une honte qui avait continué de me rappeler cet échec.

Quel soulagement alors s'était emparé de moi lorsqu'en mars, une famille s'y était installée! Le jeune père, Keven, avait passé tout l'été à retaper de la cave au grenier cette reprise de finance. Travaillant seul et avec constance, il n'avait retiré la poche d'outils de sa ceinture qu'au mois de septembre. Depuis que la maison avait retrouvé son lustre, je voyais le pick-up de Keven revenir dans l'allée tous les matins, un travailleur de nuit acharné. Il était si attachant. Cependant, lorsqu'il entrait, sa femme sortait avec les deux petites filles d'âge préscolaire. Je repris donc du service. J'ai tenté d'empêcher la voiture de démarrer, de faire flamber la boîte électrique et d'occasionner un bris d'aqueduc, mais rien n'a fonctionné. Il savait tout réparer. Efficace le menuisier!

À la première neige, les policiers arpentèrent la forêt qui bordait l'arrière-cour, les chiens passèrent au flair chaque brindille. La panique s'empara des uns, la colère et l'incompréhension s'abattirent sur la rue. L'alerte Amber ne donna rien non plus. Qui pouvait faire une chose pareille? Des parents exemplaires! En quelques mois, la disparition des filles eut raison du couple qui vendit la maison. J'avais cru qu'ils finiraient par se regarder et passer du temps de qualité ensemble. Je dus trouver autre chose. Que voulez-vous, on apprend de ses erreurs…

Le nouveau propriétaire s'appelait Louis, un artiste. De nombreux tableaux trônaient sur ses murs. Il avait changé l'esthétique des pièces, le sofa se retrouvait dans la salle à manger, une table à dessin prenait tout l'espace au salon devant la fenêtre en baie. Il ne sortait jamais et ne voyait personne. Son erreur. Les pompiers constatèrent la fuite de gaz, le périmètre fut bouclé, l'intoxication mortelle était évidente. Un simple jeu d'enfant pour moi.

Puis, il y eut Marion. Agace! Tous les jours, elle se prélassait au soleil. Faisait du yoga, méditait sur la meilleure manière d'attirer l'attention sur elle en regardant l'écran de son téléphone portable durant des heures. Elle était mannequin, belle et élancée. Elle travaillait peu, me faisait tourner sans cesse en rond à attendre qu'elle s'active. Sa chirurgie plastique vira au cauchemar. Avant de perdre la vue, elle put regarder une dernière fois son visage figé devant le miroir de la vanité.

Les Renaud furent amusants, ils avaient tous les deux cette envie d'un retour à la terre. Il fut très difficile pour le coroner d'expliquer comment l'essaim d'abeilles s'était retrouvé dans la maison. Pour moi, ce n'était qu'un accident de parcours.

Ainsi, je m'amusais parfois, mais la plupart du temps, j'agissais par rancœur. Il m'a fallu un nombre incalculable de fois, d'essais et d'erreurs pour comprendre que je souffrais d'un désœuvrement, d'une nécrose généralisée du précunéus. À force d'acharnement, la demeure d'en face a fini par attraper le sobriquet absurde de maison hantée. J'étais peinée. Loin de moi l'idée de bâcler l'ouvrage ou de passer pour sans cœur.

Cependant, le propriétaire suivant a tout de suite réussi à embellir l'intérieur, éclairer cette noirceur qui s'immisçait après une querelle, réparer les voisins cassés, améliorer la qualité de l'air entre les parents et les enfants. Jonas était attentif aux détails. Oui, je pense que c'était ça son secret. Il percevait tout le bien qui pouvait s'ajouter là où le mal et la misère semblaient s'incruster. L'observer était devenu un loisir, une passion, un refuge paisible.

La première nuit où il m'a vue, il a un peu paniqué, mais j'ai réussi à l'apprivoiser. Graduellement, il s'est mis à me parler. Sa

voix était douce et rassurante, je passais maintenant plus de temps chez lui que chez moi. Parfois, il me demandait gentiment de le laisser travailler, mais quand je revenais, il souriait toujours. Jonas était un homme charmant et respectueux ni trop jeune ni trop vieux, qui aimait expérimenter toute sorte d'activités. Malheureusement, il vivait avec ses démons que je n'arrivais pas à lui faire passer.

Il m'avait demandé de le laisser tranquille et de revenir lorsque je trouverais un exemple de bonheur parfait et d'amour inconditionnel. Cette forme de passion absolue qui fait qu'on peut vivre à mille lieues de distance sans s'ennuyer l'un de l'autre. Je venais à peine de m'absenter pour y songer, lorsque je l'ai entendu m'appeler, j'ai senti sa détresse.

Je vous le jure! Je n'y étais pour rien, ce n'était pas ma faute. Jamais je ne me serais lassé de vivre ainsi à ses côtés, juste à le regarder vivre. Quand je suis revenue, il était trop tard. Le couteau avait glissé à ses pieds. J'ai tenté de l'accompagner, de le consoler et de l'encourager. De lui faire comprendre que j'étais là.

Je tenais sa main quand il a trépassé. Il avait l'air tellement désemparé de se retrouver couché ainsi dans mes bras pour la première fois. Quand il ouvrit les yeux sur ce monde éthéré qu'était le mien, Jonas me toisa et enfin il s'en amusa quand il comprit que notre amour était fusionnel et maintenant éternel. Son regard amoureux me sidéra et jamais plus il ne me quitta.

Jonas sélectionna avec soin le couple qui s'installa dans sa maison. Idriss et Azeez avaient fui leur pays en guerre, ils avaient aussi échappé à la haine et aux jugements devant l'amour interdit qu'ils se portaient l'un l'autre. Face à tant de bêtise humaine, Jonas décida de rester près d'eux pour veiller sur leur foyer. Nous avions donc chacun notre refuge à protéger et vivions notre lune de miel en faisant des allers-retours entre les deux; parfois chez lui, parfois chez nous. C'était comme s'offrir des vacances à la mer. Un vent frais et vivifiant soufflait maintenant sur la rue. Plus aucune maison n'était vacante et n'avaient qu'à bien se tenir ceux qui osaient s'en prendre à notre famille.

Mécanique des fluides

Élizabeth Colette Labbé, Chicoutimi

Je dépose le test sur la table basse du salon, puis ouvre grand la porte menant au balcon de mon appartement. L'air chaud de ce début du mois d'août me saute aussitôt à la gorge.

Nous n'aurions pas pu avoir un temps plus clément : le soleil brille de mille feux et le ciel est exempt de nuages. Toutefois, je suis bien trop nerveuse pour m'en réjouir.

En effet, je viens tout juste d'effectuer les premières étapes du test et je dois maintenant attendre cinq minutes avant que le résultat officiel ne s'affiche sur le bâtonnet. Je le sais, j'ai lu le mode d'instruction de A à Z tout en me cognant la tête contre le mur de la salle de bain.

Maintenant, vous le savez, une potentielle grossesse ne rentre pas dans la catégorie des bonnes nouvelles. Voici pourquoi :

Petit a) J'ai seulement vingt-trois ans. Oui, je le sais, bien des femmes ont des enfants à cet âge-là. Le hic, c'est que je tenais à terminer mes études en génie mécanique avant de penser à fonder une famille. Mon principal souci en ce moment est mon cours de mécanique des fluides; pas le prix des différentes marques de couches maxi-absorbantes vendues à la pharmacie du coin.

Petit b) Mon couple. Ou plutôt, mon embryon de couple. Je sors avec mon amoureux depuis seulement un mois.

Petit c) L'emploi de mon amoureux. Il est militaire pour l'Aviation royale canadienne et il part en mission/exercice/formation très souvent. Justement, il vient de poser ses valises à la base militaire de Borden, en Ontario, pour quelques semaines.

Petit d) Même si mon amoureux m'aide avec les charges financières (enfin, c'est ce que j'espère), ce n'est pas avec mon maigre salaire de commis dans une bibliothèque que je vais payer les couches maxi-absorbantes. Un paquet de quatre-vingts unités coûte une trentaine de dollars. Trente dollars pour un paquet! Avec une telle somme, je pourrais m'acheter un jeu vidéo neuf. Correction : la moitié d'un jeu vidéo neuf.

Je m'accote à la rambarde de mon balcon et regarde les gens s'activer autour de moi. Un homme descend la rue avec son chien, un bébé berger allemand. Un couple de personnes âgées se dirige vers l'hôpital situé directement en face de mon appartement. Un jeune homme, sac à dos sur l'épaule, ouvre la porte du logement d'à côté. Un peu plus loin, une femme dans la trentaine marche en tenant la main d'un petit garçon vieux d'une dizaine d'années.

Je ne peux m'empêcher de détailler ces derniers des pieds à la tête. La maman est habillée d'un ensemble plutôt chic : blouse blanche et jupe aux genoux noire. Le petit, lui, porte un t-shirt de superhéros et un jeans ordinaire. De sa main libre, il tient une figurine de Spider-Man. Les deux semblent pressés, mais heureux.

Dire que cela pourrait être moi dans quelques années! Bon, les jupes, ce n'est pas vraiment mon truc, mais je dois vous avouer que j'aime bien les enfants.

En fait, je m'entends mieux avec eux qu'avec bien des adultes. La femme de mon grand frère a accouché il y a quatre ans et j'adore m'occuper de leur petite puce. Je prends plaisir à lui lire des histoires le soir, avant qu'elle ne se couche. Je lui achète des cahiers à colorier chaque Noël. Lors des rencontres de famille, lorsqu'elle me demande ce que j'étudie, je lui explique le théorème de Bernoulli, le théorème d'Archimède et l'équation de Navier-Strokes en rafale, et ce, même si elle ne comprend pas un traitre mot de ce que je dis.

Okay, je suis peut-être tombée enceinte tôt.

Trop tôt.

Toutefois, bien des femmes ont des enfants à mon âge et elles réussissent quand même à les élever correctement. J'aurai besoin d'aide, certes, mais je suis certaine que mes parents vont m'épauler dans cette aventure. Eux qui ne rêvent que d'avoir des petits-enfants de leur fille unique, ils vont être contents.

Quant à mon amoureux… Je suis certaine qu'il restera avec moi malgré cette nouvelle. De toute manière, même si je me suis trompée sur lui, je vais faire avec. Je serai mère célibataire!

Dieu merci, l'Université vient de créer une crèche pour les parents étudiants. Va falloir que je les appelle pour prendre de l'information…

Mue par une énergie nouvelle, j'ouvre la porte du balcon et me dirige vers la table basse de mon salon. Une fois devant, par contre, mon sourire s'efface.

Le test est négatif.

Mythomanie volontaire

Xavier Nicolas, Chicoutimi

Quelle vie pleine de péripéties, d'aventures et de mensonges! Ce fut un bon moment, mais qu'est-ce qu'il fut court! Maintenant, je dois regarder la vérité en face : la fin est proche, le bout du chemin approche, mon heure va bientôt sonner, ma supercherie a été dévoilée au grand jour et tous ceux qui connaissent mon secret veulent ma peau, mais ils ne l'auront pas si facilement. S'il faut que je quitte ce monde, ce ne sera pas seul! Ils partiront tous avec moi dans l'au-delà, eux dans un triste paradis et moi j'irai régner en enfer, répandant ma terreur et pour que les mortels sachent ce qui les attend, je vais conter ici la fabuleuse histoire de ma vie…

* * *

Tout a commencé il y a de cela plusieurs années. Déjà à cette époque, je parlais tout le temps! Ce n'est pas de ma faute, je dois faire circuler l'information car pour l'assimiler, elle doit passer en moi. Tout ce que je voyais, je le criais à haute voix, pour que tout le monde m'entende. Mon frère jumeau lui aussi criait tout à tue-tête, au bonheur et au désarroi de mon père. Des fois, nous étions si bruyants qu'il se fâchait, presque comme un enfant qui fait une crise. Malgré tout, ma jeunesse était belle, le monde semblait si clair et lumineux, mais ce n'était pas comme je le voulais. J'ai alors commencé un petit projet : puisque tout le monde écoutait ce que je disais, pourquoi ne pas en profiter et glisser des petits mensonges pour pimenter ma vie. Après tout, n'est-ce pas ce que tous les enfants font? Jouer, dire des petits mensonges pour s'amuser, commencer à modifier les mots et leur sens, ils fléchissent la réalité à leur guise. C'est ce que j'ai fait. C'était bénin au départ, que des détails insignifiants et rien que mon frère pouvait corriger, puisque ça ne regardait que du savoir qu'il ne possédait pas, mais qu'est-ce que je m'amusais! Je n'allais pas très loin, juste assez pour avoir une touche de plaisir sans qu'il ne soit trop alarmé par mon changement de comportement. Il faisait en sorte que je ne m'égare pas, on faisait

la paire. Mis à part mon frère, je faisais ce que je voulais; je commençais enfin à comprendre que ma vie m'appartenait, que le monde n'avait de limite que l'imagination, et qu'est-ce que j'en ai, de l'imagination. Avec le temps, ces petits actes de rébellion n'étaient pas assez, il me fallait plus, ils étaient faciles, trop faciles et je ne pouvais plus sentir la force qui était mienne, elle ne m'impressionnait dorénavant plus. Heureusement, les détails n'étaient pas ma limite. J'ai commencé à mentir sur de plus en plus de choses : la couleur des autos et des passages piétons, l'heure affichée sur l'horloge, la position de la mayonnaise dans le frigo ou des clés dans la maison. Ça c'était le bon temps. J'étais comme Al Capone dans les années vingt : le maitre des lieux. Mon frère n'était pas d'accord avec ma nouvelle vie de hors-la-loi, il disait que je devais dire la vérité ou me taire.

Quelques mois plus tard, mon jumeau, mon sang, mon binôme de toujours nous a quittés de manière si brusque et si horrible… J'étais certain qu'il n'y avait pas de fourchette dans le lit. Nous sommes tous allés à l'urgence pour essayer de le sauver, mais son coeur fut percé, c'en était fini de lui avant même que ce ne soit commencé. À ses funérailles, mon père me dit : « Je compte sur toi, tu es le dernier qu'il me reste ». Oh père, vous ne serez pas déçu!

Suis-je triste d'avoir causé la mort de mon frère? Oui. Est-ce que c'était nécessaire? Oui. C'était lui ou moi, il aurait fini par me dénoncer si j'avais continué plus longtemps et comme je suis accro à ce jeu, jamais je ne vais m'arrêter, JAMAIS!

Malgré cela, une pause s'est imposée. À la fois pour faire le deuil de mon jumeau, mais aussi parce que je devais passer sous les radars pour obtenir plus de confiance de ceux qui m'entouraient et organiser mon plan final en cas de dérapage. Je suis donc retourné aux couleurs qui changent et qui ne sont pas les bonnes. Dans le pire des cas, je n'ai qu'à dire que je suis daltonien et ça passe. Mon génie a poussé le monde à changer et à devenir de toutes sortes de couleurs, l'univers est devenu mon canevas, ma volonté, le pinceau. Quelquefois, quand j'étais trop

en manque, je sortais des couleurs farfelues comme cuisse de nymphe émue ou smaragdin. J'en ai presque perdu la volonté de vivre tant le monde était normal et sans intérêt. Pire encore, j'ai songé à arrêter de mentir, d'en avoir fini avec tout ça, mais la mort de mon frère bien-aimé m'a rappelé de tenir bon. C'est ce qu'il aurait surement voulu.

Je n'en peux plus! Je ne prends plus soin de moi, je n'ai plus faim et je suis incapable de dormir, au point où je me réveille encore plus fatigué qu'à l'heure de me coucher. Maintenant c'est assez, je me reprends en main et je redeviens le seigneur du crime que j'ai toujours été, le menteur compulsif qu'on ne peut arrêter, le dépendant qui arpente les rues à la recherche de sa dose. Je vais l'avoir ma dose, je le garantis!

Je repars de plus belle, c'en est assez des couleurs, je ne veux plus en entendre parler! La première étape est de dire des choses absurdes! Maintenant, un homme qui se promène seul dans la rue devient une bande de ninjas-vikings roses chevauchant des phœnix de feu bleus et verts en plein milieu de l'autoroute en brandissant des épées laser vers les dragons des cieux. Ça c'est une histoire à couper le souffle! Enfin, le bonheur de renaitre de ses propres cendres, de revivre une seconde jeunesse, d'enfin avoir accès à son petit coin de bonheur. Je pouvais enfin me déchainer, laisser libre cours à ma créativité débordante, refoulée depuis si longtemps par ces ignares, ceux qui ne savent rien sans moi.

C'est alors que le jour fatidique arriva : ma mascarade a été dévoilée au grand jour, je ne peux plus fuir ni me cacher, personne ne peut me sauver, je suis seul contre tous. Malgré cela, je continue de mentir et d'inventer de plus en plus d'histoires merveilleuses et de mondes magiques. Ils savent. Ils connaissent mon secret. Je suis cuit, je vais me faire arracher de mon rêve, déchiqueter en morceau et jeter à la poubelle comme une vieille chaussette sale, mais je n'ai pas dit mon dernier mot!

* * *

Je l'ai entendu au téléphone. Il a dit qu'il trouvait que j'agissais de façon bizarre. Il sait. Il nous emmène à l'urgence à toute vitesse. Manteau, gants, tuque, bottes, déneige l'auto sommairement et nous voilà sur la route. Heureusement, il ne peut pas me tuer, mais il va pouvoir me faire taire si je ne fais rien rapidement. Je ne peux pas dire quelque chose d'extravagant, sinon il ne m'écoutera pas. Le chemin est encore long jusqu'à l'urgence, je trouverai bien une façon de m'en sortir.

* * *

Nous ne sommes qu'à quelques minutes de l'urgence. Le feu de signalisation est rouge. Dommage que j'adore mentir. Une minifourgonnette arrive sur notre gauche. Je ne lui ai pas dit. En un instant, l'accident. Nous y sommes tous passés. Elle; son cerveau sans électricité, son coeur sans mouvement, son foie sans sang et son corps sans vie. Lui; son sale cerveau, son horrible coeur, des morceaux de son merdique corps partout et moi, moi l'oeil qui lui mentait depuis si, si longtemps… Adieu papa.

Salle d'attente

Julie-Anne Bégin, Chicoutimi

La pièce avait des airs de salle d'attente. Des chaises garnies de coussins à motifs douteux s'alignaient sur une moquette qui avalait les sons des pas; des boîtes de mouchoirs et des fleurs synthétiques ornaient les guéridons, et surtout, surtout, tous paraissaient attendre quelque chose.

Pourtant, aucun magazine démodé empilé sur une table entre deux fauteuils au tissu fatigué, aucune musique populaire à la radio, aucune secrétaire protégée derrière son bureau, les doigts vissés au clavier. Sans doute, l'objet du rendez-vous est important, car il y a foule. Ce sont des grappes dépareillées, qui n'ont rien d'autre en commun que ce rendez-vous. On ne retrouve pas ce silence gêné propre aux salles d'attente typiques, mais plutôt un débordement exubérant, presque inapproprié. On raconte des histoires, on rit, on pleure, on tente de se souvenir.

Où vous ai-je donc vu? C'était il y a quelques années, non?

Ah, mais comme tu as grandi!

Avez-vous pensé au repas, pour après? Je m'imaginais qu'on pouvait aller au Saint-Hubert.

J'me rappelle de ses drôles de manies. Te souviens-tu de…

Vraiment, pour un visiteur extérieur, il serait impossible de tracer un sens entre toutes ces voix qui emplissent la salle. On pourrait croire qu'ils parlent pour tuer l'attente.

Le plus particulier est que le motif de cette attente n'est pas en retard; il était arrivé avant tout le monde, avait entendu la salle se remplir peu à peu du bourdonnement diffus des conversations, avait senti les parfums se mélanger, les éclats de rire se mêler incongrûment aux sanglots et reniflements. La plupart des gens ont déjà fait leur tournée, certains se sont agenouillés; une vieille femme serrait un petit crucifix d'argent dans sa main toute tremblante.

I. est arrivée la première et sera la dernière à partir. On refermera le couvercle, la glissera dans une voiture, l'amènera au bout de l'allée, dans l'église. Nouvelle balade en voiture, attente sous les

bras immobiles des arbres, terre. Ce n'est que le début de l'automne, le sol n'est pas encore trop froid pour creuser. Puis, décomposition, squelette, poussière.

Et là encore, certains membres de cette foule qui attend l'attendront encore. Ça ne leur rentre tout simplement pas dans la tête que de cette boîte de bois-là, aucune I. sur ressort ne surgira d'un bond. Ils ne mettront plus la main sur le cœur, en sursaut, devant la joyeuse et surprenante apparition. Pas de fantôme. Tout au plus verront-ils dans les draps blancs suspendus à la corde à linge, l'été, le même drap qu'ils ont vu sur le corps endormi de I.
Souvenir étrange que cette chambre d'hôpital qui n'en était pas une, enfin pas tout à fait, et où les gens arrivent vivants et repartent morts. Ces décorations sur les murs et sur la commode, qui se succèdent chaque mois, chaque semaine, et qui parlent d'Isabelle, ou de Bernard, ou de Lorena, ou de Pierrette, ou de Simon, et de tous ceux qui ont reçu le drap blanc. Ils ne vagabondent pas dans les couloirs en soufflant sinistrement. Il n'y a pas de boooo halloweenesque ici. Aucun trou percé dans le drap pour les yeux noirs. Les yeux sont là qui s'éteignent sous l'effet de la morphine et des perfusions de toutes sortes, dont nous autres ne connaissons rien. Les paupières sont fines comme du papier de soie. On croirait qu'elles peuvent se déchirer tout simplement, comme quand on déballe un cadeau. Mais sous l'emballage, rien d'autre que des pupilles perdues, des yeux vaguement luisants, qui ne reconnaissent plus tout à fait, mais qui disent tout de même : toi, je te connais. Tu es là depuis des semaines, tu es là depuis si longtemps. Pardon, pardon, pardon, je ne fais pas exprès de ne pas te reconnaître.
Avant la résidence funéraire aux airs de salle d'attente, il y avait la maison de soins aux airs d'hôtel. Peut-être pas d'hôtel, mais de vacances, de repos. On se souvient de l'odeur du chocolat chaud à deux dollars, du nougat déposé dans une petite corbeille sur le comptoir à l'entrée, des crocs de caoutchouc mauve qui permettent de marcher sans faire de bruit, du grand piano dans le salon, près d'un aquarium gigantesque. Des livres de coloriage pour les enfants, une table basse en bois, un foyer de pierres,

allumé par le concierge tous les soirs. Que c'est beau visiter ceux qui vont mourir.

L'odeur du chocolat chaud plus jamais ne sera celle des journées d'hiver à faire des bonhommes de neige. L'odeur du chocolat chaud est celle d'un regard qui oublie, d'un corps adulte redevenu bébé – un piqué sous les draps, parfois une couche; une peluche déposée près de l'oreiller, des pantoufles toutes roses, pour couvrir ces pauvres pieds osseux, veineux, froids même quand il fait chaud – l'odeur du chocolat chaud, oui, est celle des derniers instants.

Dans la curieuse salle d'attente, seuls quelques-uns ont bu le chocolat brûlant, seuls quelques-uns ont regardé les yeux révulsés, la poitrine immobile, le drap relevé sur la tête – non, non, surtout retirez ce drap, maintenant on croirait qu'elle est un cadavre, mais ça ne peut pas l'être, non, je refuse – seuls certains ont touché la peau refroidie de I, en étant toujours intellectuellement incapables de comprendre que la peau qu'ils touchent est celle d'une morte. Et ceux-là seuls qui ont vu la mort s'imaginent encore, naïvement, désespérément, être dans une véritable salle d'attente. Alors ils attendent. La femme dans sa boîte de bois ne ressemble pas à celle qu'ils ont connue. La femme qui plus tôt tenait un crucifix dit « non, ce n'est pas elle, ce n'est pas elle » d'une voix tremblante. Elle est vieille, mais ressemble à une petite fille quand sa lèvre tremble alors qu'elle va pleurer.

Ils savent, mais ils attendent tout de même. Le drap blanc des fantômes demeure. Il est là sur les nuits où la morte apparaît en rêve, il est là sur les photos, sur le livre de recettes écrit à la main dans un cahier tout taché de farine et de vanille et de mélasse, il est là dans la boîte de foulards qu'il faudrait bien donner à un organisme de charité, et qu'elle aimait bien mettre à son cou, il est là où on voudrait la voir apparaître.

Et bien longtemps après que la messe est célébrée et le corps enterré, la salle d'attente reste. Car ceux qui ont vu la vie devenir passé attendront toujours qu'elle revienne, un jour, ne serait-ce que pour souffler à leur oreille comme un fantôme, ne serait-ce que pour l'entendre dire

Je suis là.

Tracer une piste dans trois pieds de neige fraiche

Stéphanie Tétreault, Jonquière

Tracer une piste dans trois pieds de neige fraiche, c'est choisir volontairement de s'enfoncer par moments jusqu'à la mi-cuisse. C'est créer de nouvelles pistes pour soi. Peut-être pour les autres aussi. Mais en faisant son gros bout de chemin tout seul.

Dès le départ, intuitivement, je pénètre dans mon bois là où la piste n'est pas tapée. Je pourrais facilement prendre l'itinéraire habituel. Je décide en toute connaissance de cause de m'obliger à reconstruire mes repères selon un nouvel angle, à contresens. Contre la logique des marques imprégnées dans ma mémoire : par ici, un immense rocher au dos d'éléphant; par-là, la coulée au renard, où je n'ai jamais aperçu la bête. À moins qu'elle soit assez rusée pour ne pas se laisser voir.

On dit souvent que ce n'est pas la destination qui importe, mais le chemin parcouru. Et le sillonner dans le sens inverse, c'est un peu ne pas savoir où on va, ce qu'on cherche à atteindre. Heureusement, je parcours un itinéraire en boucle. Or, cette fois-ci, c'est dans la visée de défaire, de changer la boucle de mes habitudes.

Ainsi, je crée un nouveau réseau de sentiers, je fais des connexions, je prends des croches, des raccourcis qui n'en sont pas toujours. J'apprends à croire. Parce qu'après chaque tempête (crise d'anxiété), on doit refaire le réseau de sentiers (de chemins des neurones). On y va à l'œil, parfois en passant un peu à côté. Pour essayer du nouveau, pour voir si ça n'irait pas mieux par là. Des traces de lièvre. Comme lui, j'avais l'intention de faire ma rando à la course, mais force m'est de constater que je dois ralentir la cadence si je veux me rendre jusqu'au bout. Dans trois pieds de neige fraiche, j'ai plutôt la lenteur de la tortue. Je me dis que ça va me prendre pas mal plus d'efforts et de temps; que ça va être difficile. Au moins, je vais finir la course. Dans trois pieds de neige fraiche, je sens que je fais travailler mon (muscle du) cœur. Je sens que j'ouvre grand les fenêtres de mon cerveau pour aérer, comme au printemps quand on veut changer

l'air de la maison après de longs mois d'encabanement. Je chasse à grands coups de raquettes à neige le brouillard dans ma tête.
Me vient l'image de ces coureurs des neiges s'enfonçant dans les territoires du nord avec un lourd ballot de fourrures sur les épaules. Par chance, je n'ai pas de charge (mentale). Bien sûr, je traine avec moi mes valeurs, mes peurs pis mes croyances, mais je suis partie juste avec une tuque, des mitaines, un foulard. Et une épaisse pelure d'espoir. Peut-être même de la foi.
Les Inuits ont une cinquantaine de mots pour nommer la neige. Dans mon cas, je cale assurément dans *Maujaq*. Une neige épaisse et molle où il est ardu de marcher.
Moi qui ai une boussole intégrée, je sens pour une rare fois que je me suis perdue. Dans mon propre bois. J'ai perdu le sens de l'orientation, le nord, la carte. J'ai abandonné une habitude, j'ai flotté entre deux. J'essaie de larguer mon hypervigilance de cerveau reptilien. De me fier à mon instinct, à mon intuition, mais sans exagérer. De croire. Et vogue la galère sur le *cruise control!*
Par moments, je revire de bord, car je ne sens pas la direction : il n'y a pas de piste possible, ancienne ni nouvelle. Le cul-de-sac assuré. Ou encore je crée un raccourci entre deux sentiers tapés : c'est beaucoup plus lent et difficile, mais j'y gagne. Ouvrir un raccourci, c'est repousser l'habitude, le lâcher-prise, la contemplation. Et je ne suis pas ici pour contempler, pas cette fois.
Dans les pentes à pic, la neige folle me fait glisser. Je m'agrippe à une branche pour retrouver l'équilibre. Or, la neige épaisse accumulée sur l'arbre tombe subitement en une masse lourde et blanche sur ma tête. Certes, je suis toujours debout, mais aveuglée par un brouillard mental.
L'énergie que je déploie à me démener contre l'hiver (moi-même) hésite entre générer de la chaleur corporelle et de l'engourdissement. Mes orteils perdent peu à peu leur sensibilité, comme un gel émotionnel.
I was just guessing at numbers and figures / Pulling the puzzles apart / Questions of science, science and progress. De ma poche, la voix rassurante de Chris Martin qui chante ses rengaines pour réduire à néant le silence de la forêt glacée. (Coldplay porte alors un nom de circonstance.) Toutefois, dans le bois, ce n'est jamais

silencieux, même à -25 degrés Celsius en janvier. L'oreille bien tendue, j'entends le son des éclats de neige sur le sol. Les Inuits ont un mot pour le décrire : *Natiruviaqtuq*.

C'est quand j'arrive au bout du chemin, au bout de la boucle, que je la boucle. Je suis revenue à la maison (ma santé mentale). Je peux enfin souffler, me dire que j'y suis arrivée.

À vol d'oiseau, le labyrinthe de pistes que j'ai créé dans mon bois ressemble à ces connexions neuronales qu'on peut voir à l'aide d'imagerie médicale. Mes quelques arpents de neige au Canada sont aussi neuroplastiques que mon cerveau : j'ai le pouvoir de modifier, de réorganiser les mauvais chemins.

Soudain, je m'enfarge dans les flocons du tapis là où je m'y attends le moins : à l'orée (l'issue), en descendant une petite butte de neige soufflée et durcie, donc rendue glissante. *God put a smile upon my face*. Je trouve ça drôle. Mais pas tant. Comme quoi c'est quand on baisse enfin la garde qu'on peut faire une chute inattendue.

Sur le chemin de la maison, j'arrête à la boite à lettres. Une intrigante carte postale d'une amie. Synchronicité. Cinq mots écrits en lettres attachées bien droites : « Einstein aussi croyait en Dieu. »

Transie

Johanie Bilodeau, Jonquière

Je suis frigorifiée. Je grelotte. Sur ma peau, les frissons déferlent. Ils se succèdent, se chevauchent par poignées. L'âtre rougeoyant ne suffit pas à faire cesser mes tremblements. Les bûches crépitent pourtant. La fumée âcre fouette mes narines, puis s'échappe par la cheminée. Dans le chalet, il n'y a que moi. Moi et trois corps déjà tièdes qui contribuent à refroidir la pièce.

Accroupie devant le foyer, je recroqueville les orteils et combats un nouveau frisson. Mes mains sont tachées de sang. Au creux de mon ventre, la jubilation. Je suis grisée. Saoulée par la Mort. La Faucheuse a frappé. Trois coups francs. Précis. Juste dans le bon angle, avec juste la force qu'il faut. Elle m'a toisée. Je l'ai vue. Mesurer la noirceur de mon âme de son regard abscons. Elle sait que je l'apprivoise. Elle veille, la Dame noire. La faux élancée dans une main, le dos droit, l'expression avalée par les ténèbres. J'ai presque vacillé sous son intensité. Presque. Je me suis ressaisie juste à temps. Si j'ai chancelé, c'est la faute de sa noirceur. Elle est vide et profonde, à la fois sapide et insipide. Elle goûte l'effroi, la terreur, le néant. Le vertige. C'est ça, le vertige. C'est ça qu'elle goûte, la Mort. Ce moment où tout bascule. Cet état d'impuissance et de perte de contrôle définitive. Cette peur viscérale de l'irrévocable.

Pas étonnant que le commun des mortels craigne mourir.

Pas moi. Je n'appréhende pas la Mort. Je ne suis juste pas prête à mourir. J'explore. L'idée, c'est de s'approcher de l'éternité sans s'y renverser. Frôler la noirceur avec l'obscurité. J'ai flirté avec cet entre-deux quelques fois. Cinq fois. Je les compte sur mes cuisses. Cinq entailles plus ou moins profondes qui suivent l'artère. Je ne suis pas conne. Je fais les choses comme il faut. Mon sang a réchauffé ma peau à chacune des fois. Rouge clair. Oxygéné. Dont le flux était juste assez abondant pour ne pas

sombrer. Dont la couleur était à des années-lumière du vin dans ma coupe. Ni aromatique ni charnu. Rouge vif.

Enivrée par le sang, j'ai affûté la lame toujours un peu plus. J'ai enfoncé l'acier plus intimement dans ma chair. J'ai jaugé la douleur, l'abondance. J'ai tout calculé. Le chemin de l'artère fémorale, la profondeur des entailles, la longueur des déchirures. J'ai évalué la distance entre l'appartement et l'hôpital. La quantité d'alcool que je pouvais ingurgiter sans perdre ma lucidité. Le volume de sang que je pouvais gaspiller sans tanguer. J'ai apprivoisé la souffrance. Amadoué le danger. J'ai nargué l'abîme de plus en plus près. Et je me suis gonflée de courage à la vue de mon corps qui pâlit, qui se répand, qui lutte pour sa survie.

Et j'ai survécu. Cinq fois. Cinq sur cinq. Je bombe le torse de fierté juste à y repenser.

Le subit sifflement du vent m'arrache un sursaut. La porte est ouverte. Toute grande, bouche béante qui crache la fraîche. Je me lève en grognant contre mon étourderie. J'enjambe la masse inerte qui traîne sur mon chemin, l'éclabousse en marchant dans son sang, ris et referme la porte. Satisfaite, je regagne ma place devant le foyer, les chaussettes imbibées d'hémoglobine, épongeant sur mon polaire mes mains tout aussi rougies. De nouveau hypnotisée par le mouvement des flammes que j'ai ravivé avec une nouvelle bûche, je me délecte. Entre deux cascades de frissons, je rejoue tout. L'incompréhension dans les yeux de la mère. Le questionnement dans ceux des adolescents. Je revois la glace entre leurs cils. Leur nez violacé, leurs oreilles sur le point de se détacher. Quatre-vingt-dix kilomètres en motoneige à moins trente degrés. Ça leur aurait pris des mitaines plus chaudes, des passe-montagnes. Des lunettes de ski et des bas de laine triplement tricotés. Déjà, ils roulaient vers la Mort. Avant même d'atteindre leur chalet où je m'étais terrée.

Je ne savais pas qu'ils seraient trois. Ni que ce serait une famille et encore moins qu'elle mettrait le nez dehors en ce jour glacial de janvier. Je n'avais pas prévu recevoir. Je n'avais rien mis au

feu ni dressé la table. Seule une lampe à l'huile brûlait et les bûches s'étaient presque désintégrées en braise. J'ai tout de même accueilli les trois âmes transies. À bras ouverts. Le corps avenant, les lèvres étirées pour dévoiler mes dents. J'ai même ajouté de l'éclat à mon regard, pour teinter ma surprise d'agréable.

Entrez! Entrez! Je vais ajouter quelques bûches pour vous réchauffer. Il y a du bois en masse.

J'ai mis dans mon expression toute la chaleur humaine dont j'étais capable. Je pense qu'ils ont senti la froideur derrière ma mascarade. Ils sont restés de marbre, transfigurés par le gel. J'ai insisté et leurs pieds ont franchi le pas de la porte. Les ados en premier et la mère a suivi. L'instinct maternel. Impossible d'aller à l'encontre de l'instinct maternel.

Puis les choses ont déraillé. Le ton. Les mots. L'impératif. Les gestes secs et les tapements de pieds. La vieille m'intimait de décamper. Du bout de sa langue engourdie et de ses doigts gelés. Les yeux des adolescents se sont écarquillés. Ceux du plus grand se sont embués. Le plus petit s'est accroupi pour balancer son corps. Avant, arrière. Avant, arrière. De moi, la famille avait une peur bleue. J'ai vu noir.

C'était la première fois que je tuais. L'ultime première fois. Celle où l'hystérie atteint son paroxysme. Où le vice nous happe, où l'extase nous transporte. La frayeur des trois êtres a heurté ma bienveillance. Je suis bonne, mais pas débonnaire. J'échappe un rire qui se répercute sur les murs de bois, approche mes mains un peu plus du feu pour calmer les soubresauts persistants de mon corps. Une bûche. Encore une. Une autre encore. Je suis puissante. Galvanisée par les cicatrices sur mes cuisses. Propulsée par mes victoires contre la Faucheuse.

J'ai déjoué la Mort. Encore une fois. Encore trois fois.

Le foyer crache les flammes. Un tison incandescent rebondit sur ma peau. J'encaisse la douleur. Je ne grimace pas. Je ne geins pas.

Je ne tremble plus. Je sue. Mon corps crache son eau pour s'équilibrer. Cherche à retrouver l'homéostasie. À l'envers. Furieusement. Mes sourcils sont roussis.

J'ai déjoué la Mort. Une fois de plus, j'ai déjoué la Mort. Jusqu'à ce qu'elle se joue de moi.

Versant

Roxanne Labrecque, Chicoutimi

Au loin,
Il y a un chevreuil,
Ma gestuelle,
Détournant du regard,
À la vue du tien.

Le tien qui s'égare
Où passent des trains
Qui ne se raillent plus de faire
Sable blanc.

Nous y sommes,
À la gare des remords,
Là où tremble l'automne
Éperdument,
Hors champ,
Tu attends.

Elles tombent, les feuilles monochromes,
Elles battent de l'aile de leurs *peaux-pierres*,
Recouvrant ainsi aux iris réfractaires,
Des fossiles,
Des orbes de lumières.
Cette clarté réfracte des airs de faons,
Pointant l'absence de bois,
Comme déjà fendus à tes pieds,
Comme des chênes freinant tout élan aux pieds d'un noyer
... de déserter.

Elle, elle veille de son ombre
Sur ses claires obscurcies
Et ce capital de pierres qui *sisyphent* creux,
Au creux de ses reins,
Comme si c'était d'hier,

L'existence d'Un
Éclatement.

Et maintenant,
Voilà écueil d'un lac à fleurs de mots,
Quelque peu givré de vers cataractes,
Et dont l'essence se déverse d'entre nos mains.

Mais moi,
Là d'où je suis,
En retrait de l'allée, en émoi,
Étrangère
À ma peau de papier,
Il me tarde de le regarder
De vert ivoire

Dans le flanc
Des yeux.

Mais désormais, cette sphère bleue qui s'*alter*
Du poids des *Nafs* en surface,
Inhibe l'audace de plonger
Devant le trouble nos eaux usées.

Je ne saurais tout dire ce que je ressens,
Comme des secousses imperceptibles en surface,
Pour les *Nafs*,
Mais bien en mouvement, en dedans.
C'est le champ de ce qui s'écrie, mais qui ne s'écrit pas.
Comme Pessoa, une multiplicité de voix/voies.

Sois!
Devant l'éminence des pôles qui s'inversent,
Dans l'urgence de vivre,
Je me *coat* des vagues sur la grève de mes *images in air*.
Si près, j'y suis.
Et je me ramifie au loin,
À l'ombre d'un marronnier maraîcher,

Là où, à mes pieds, poussent des bois,
Là ce vers quoi s'éclipse le visage d'un cerf-volant.
Aucun pair absent.

Concours de nouvelles
Prix littéraire
Damase-Potvin

MOT DE L'ADMINISTRATEUR

Depuis 27 ans maintenant, le Prix littéraire Damase-Potvin est la somme de ses organisateurs qui, de sa fondation à aujourd'hui, ont façonné le concours de nouvelles littéraires à leur image. Ils y ont mis du cœur, de l'énergie, de l'entrain et beaucoup de passion. En 2021, nous avons pleuré la perte de l'un de ses grands défenseurs : monsieur Philippe Belley, ancien président et cinéaste bien ancré sur le territoire baieriverain. Le thème « cabane » lui était cher. Nous lui avons offert cet hommage, en collaboration avec l'inspirante marraine de cette année, l'écrivaine Marjolaine Bouchard.

Il va sans dire, la cabane inspire bien sûr les histoires de pêches sur la baie des Ha! Ha!, mais aussi un lieu aux mille possibilités : logis, repaire, cachette, observatoire naturel et plus encore. Les auteur.e.s ont donc eu de multiples pistes à explorer.

Vous retrouverez ainsi entre ces pages les lauréats de nos catégories Jeune adulte (18-30 ans), Adulte (31 ans et plus) et Professionnelle. Pour une première année, le Prix littéraire Damase-Potvin est officiellement entre les mains de l'association Écrivain.e.s de la Sagamie.

Enfin, le Prix littéraire Damase-Potvin ne saurait exister sans ses partenaires : Culture et communications du Québec, les députés Sylvain Gaudreault, Éric Girard, Nancy Guillemette, Andrée Laforest, Richard Martel, Mario Simard et François Tremblay, l'Université du Québec à Chicoutimi, le Cégep de Chicoutimi, le Cégep de Jonquière, la Caisse Desjardins de La Baie—Bas-Saguenay, les librairies Les Bouquinistes et Marie-Laura, Décoration Brassard et Raymond, Chabot, Grant, Thornton.

Nous tenons aussi à remercier l'équipe de la revue littéraire *La Bonante*, qui contribue au rayonnement de nos gagnants.

En vous souhaitant une bonne lecture,

Keven Girard
Écrivain.e.s de la Sagamie
Administrateur
Responsable du Prix littéraire Damase-Potvin

Catégorie professionnelle

Notre cabane

Julie Boulianne

La construction progressait. L'automne était heureux, le p'tit Pascal était en âge de tenir un marteau. Dans la cour, les quatre murs s'étaient montés à plusieurs bras. Jean, Sophie et un couple d'amis participaient à l'édification du plan rêvé. Après les vacances de l'Action de grâce, une belle toiture en tôle galvanisée à un versant donnait à leur cabane l'air arrogant des jeunes portant la casquette un peu de travers. La fin du gros œuvre avait rassemblé, aux sons des perceuses et des vivats, la famille et les amis autour d'un festin arrosé de bran de scie, de bières et de pluie. Restait le fignolage intérieur : tablettes et rideaux avaient rejoint un mobilier vétuste glané ici et là.

Les jours raccourcissaient et, chaque matin, la cabane attendait dans la cour l'étude du thermomètre. Les spéculations allaient bon train. « La glace est-elle assez épaisse? » « Après Noël, probablement », répondait Jean à son fils. Pascal avait déjà choisi sa place, celle entre le poêle et la fenêtre, près du trou pour pêcher. Cette année-là, les cadeaux avaient revêtu une importance particulière : cannes à pêche, hameçons, mitaines et passe-montagnes avaient fait la joie de tous. Le projet avait atteint son paroxysme à la deuxième semaine de janvier, lorsqu'après une journée d'organisation, le feu s'était mis à crépiter et que les lignes avaient été tendues dans le trou percé sous la trappe, devant Pascal.

La joie de ce premier hiver sur la glace n'avait pas pâli avec les années. La tombée des feuilles correspondait à une période intensive de préparatifs : peinture, nouveaux aménagements et optimisation des commodités faisaient les choux gras de

l'automne. L'agrandissement et la nouvelle cheminée permettraient dorénavant d'y dormir. Chacun avait son mot à dire. La liste annuelle s'étirait comme un calendrier de l'avent. Pascal avait poussé si vite! Sa gang s'y retrouvait parfois après l'école. Il y avait embrassé sa première blonde et s'était fait surprendre par son père, la main sous les combines de Maryse, un dimanche de février. Les amoureux vivaient à présent ensemble et la famille s'était agrandie avec l'arrivée de bébé Léo, qui avait pris la place d'Ève dans la sleigh.

Papi Jean voyait avec plaisir arriver à l'improviste tout l'équipage. Le cocon fourmillait de rires et d'anecdotes. Les amis, les repas gastronomiques et les pêches miraculeuses se succédaient tous les weekends. Ici, on entaillait la glace, comme ailleurs on entaillait l'érable. D'une cabane à l'autre, la bière et le bon temps coulaient à flots.

Enchâssé dans cette suite montagneuse, le champ de glace offrait un décor parfait. En changeant la trame sonore, on aurait pu se croire à des années-lumière, là où les survivants d'une guerre galactique, recroquevillés de froid, tentaient d'organiser une colonie sur une planète inhospitalière. Au fil du temps, quelques figurines de plastique étaient portées disparues. Des remparts cintraient la patinoire. Des montagnes de neige sculptées par le vent servaient de glissoire. Dans la cabane, la bibliothèque s'était garnie selon les allées et venues. Une pile de cahiers attendait l'inspiration de chacun, les albums à colorier côtoyant les mots croisés. Le chaudron de fonte sur le poêle faisait les meilleurs chocolats chauds de l'univers. La semaine de relâche permettait à chacun de recharger les batteries. Une bouffée d'air frais dans cette course effrénée. Une tradition permettant de se délester du poids du quotidien, de partager les joies de l'hiver et de regarder avec tendresse les enfants entourlouper leurs grands-parents. Puis, les p'tits aussi avaient grandi, et les visites s'étaient espacées.

La retraite permettait désormais l'évasion quotidienne, où le mardi devenait une journée faste. Celle où la quiétude, comme les grandes marées, atteignait les plus hautes amplitudes. Pour

Jean et Sophie, le fjord offrait une perspective sans fin, et leur satisfaction émanait d'une simple marche main dans la main à saluer des connaissances. Puis, au retour, collés l'un sur l'autre, en parfaite communion, à se réchauffer les pieds sur la tablette du poêle.

Pascal était maintenant responsable de l'installation de la cabane pour son père qui en profitait comme un vieux loup de mer. Sophie ne l'accompagnait plus. À l'intérieur, les brimbales restaient souvent accrochées au mur. Jean avait transmis le flambeau, il ressassait toutes ces occasions de bonheur, chérissant ses souvenirs. Les amis ne le visitaient que rarement, alors ses jeunes voisins l'aidaient pour rentrer le bois.

Pour Jean, il n'y avait pas de meilleur moment que la nuit pour apprécier la vie sur cette baie gelée le temps d'une saison. Au loin, les épinettes sombres veillaient sur les caps, au garde-à-vous. Sur la rive, telle une aurore boréale, un rideau scintillant retombait en cristaux sous l'effet grisant du gel. Une teinte bleutée qui ouvrait une brèche vers l'imaginaire. Le village de pêche blanche respirait le calme, maintenu endormi par le froid polaire. La glace craquait. La solitude décuplait les sons familiers qui habillaient l'espace. La noirceur était tellement relative! Au loin, une motoneige rentrait à bon port.

Avant l'aurore, bien que le thé frémisse, personne ne vint. Le rugissement du noroît s'engouffrait sous le toit, laissant s'infiltrer des flocons. Autour des fenêtres, on entendait la griffure du vent. Sur ce désert blanc, la frêle cabane tenait bon. À l'intérieur, les braises ardentes refroidissaient. Au sous-sol, une vie foisonnante, un puits sans fond habité par une ribambelle de capelans, de morues et de requins se jouait des pêcheurs. Se souvenant de ces nuées rouges de sébastes, les yeux exorbités, Jean contestait encore l'accident de décompression.

Entre la précarité et l'opulence, la sédentarité et l'exil, la cabane avait permis d'enraciner l'aventure. Jean n'avait envie que de se laisser porter par toutes ces promesses partagées. L'air glacial jouait parfois ainsi avec les passionnés.

Traçant sa course à l'horizontale, le blizzard hurlait. Dans un fracas, la glace se fissura, la faille s'élargit et la banquise se détacha. On vit alors à la fenêtre d'une vieille cabane la lueur d'une chandelle s'éloigner doucement par le chenal. Comme il l'avait souhaité, tel un insulaire, Jean larguait les amarres.

Catégorie adulte

Premier prix

Su Boivin

Isabelle Blier

À matin, quand qu'on s'est réveillés, a promis d'nous em'ner à'cabane su Boivin. Elle su'l'bord de l'eau, pas loin du gros quai. Mais on d'vait être sages pour ça. Pour une fois, mon frére a pas pleuré. Y chigne tout l'temps pour a rien. Même moé, j'trouve ça tannant… Aujourd'hui, par exemple, y'a ben faite ça. Ça voulait dire qu'on allait y aller, su Boivin. On a mangé des céréales sucrées pour déjeuner, mes préférées, pis après on a r'gardé les bonhommes en attendant que maman soit r'posée.

Est très fatiquée. A pas besoin de l'dire. Je l'sais, moé, parce que chus grand. Pas trop, mais assez pour deviner. J'ai pas encore de lignes bleu-noir en d'sous des yeux, par exemple. Ça, j'imagine qu'y faut être un adulte ou être boucoup fatiqué. Maman en a, elle. Pis grand-maman aussi, même si on la voit pas souvent. Maman dit qu'est pas fine, faqu'on va pas chez elle. Sauf des fois, pour s'fére garder.

Après les bonhommes, y'a fallu qu'on s'habille. Là, j'ai eu peur qu'mon p'tit frére fasse une crise. Y'aime ça rester en bobettes, mais on pouvait pas partir si y'avait pas d'linge su'l'dos. Maman l'dit tout l'temps. Mais là, a l'avait l'air de bonne humeur.

Ça fait changement! Y m'semble qu'est toujours triste ou fâchée. J'me souviens pas d'l'avoir entendue rire. Ou ça fait vraiment longtemps. Chus content qu'ce soit aujourd'hui qu'a soit de bonne humeur, vu qu'on va à'cabane à patates frites. J'espère juste que mon frére la f'ra pas fâcher.

J'y'ai faite un beau sourire. Elle aussi, mais ses yeux, y'étaient tristes. Quand qu'on a toute été prêts, on est allés dans l'char. On s'est prom'nés un peu en écoutant d'la musique. Y'était trop d'bonne heure pour dîner. Y faisait soleil. On était ben. J'avais hâte d'arriver, même si j'avais pas vraiment faim.

Les jours où c'qu'est fâchée, a l'écrit dans son p'tit cahier. Y'é vraiment tout p'tit avec des lignes. C'est surtout quand qu'a r'çoit des lettres ou des téléphones. A sacre un peu pis, après, a l'écrit plein d'afféres. Des chiffres aussi. Quand j'y d'mande c'est quoi, a dit que chus trop p'tit pour comprendre. Eh! qu'ç'a l'air compliqué, être adulte!

Quand qu'j'ai vu l'eau pis l'quai, j'savais qu'on était pus tellement loin. Y ventait fort. Maman dit qu'y vente tout l'temps, icitte. On allait être oubligés d'mett'e not'e manteau. J'l'ai mis su mes g'noux pour être prêt rapidement. On a roulé encore un peu, pis maman a parqué l'auto su'l'bord d'la rue. Y'avait du monde à l'entour. Maman est sortie pis est venue m'aider à détacher ma ceinture pis à mett'e mon manteau. Après, j'ai sauté su'l'trottoir pendant qu'a l'allait trouver mon frére. A parlé un peu dans son oreille, faque j'ai pas entendu c'qu'a y'a dit. Ça y'a pris du temps pour mett'e son manteau. Y s'était mélangé dans ses manches, j'pense. Y'a fallu qu'a l'aide, c'tait trop long. Quand y'é sorti, y'a couru vers moé en riant. On a marché vers la cabane. Y'a fallu qu'on s'assise un peu l'temps que maman commande les frites.

Après qu'a l'a payé, est v'nue nous trouver, pis on est allés déhors. Maman a d'mandé qu'on reste proches d'elle. Y fallait r'garder des deux côtés d'la rue. A dit qu'les chars roulent en fou su c'te rue-là. On y'a donné a main, pis on a traversé. On a trouvé une table à piquenique où c'qu'on pouvait voir l'eau. Là, c'pas l'hiver, mais, quand qu'c'est l'hiver, y'a des cabanes su'a glace. Maman dit qu'l'monde, y pêche des poissons. Moé, j'savais pas ça qu'y'avait des poissons dans c't'eau-là! On a mangé not'e fromage en crottes pis nos frites. C'tait pas mal bon! Mais fallait fére attention de pas s'salir. Mes doigts, y'étaient toute graisseux à cause des frites. J'les ai lichés pour pas salir mes culottes.

Maman a dû me voir. A l'a dit qu'a l'allait chercher que'que chose dans l'auto. Ce s'rait pas long. C't'ait sûrement des Kleenex. A nous a dit d'pas bouger pis d'l'attendre. On l'a suivie des yeux sans bouger. A l'a r'traversé a rue pis a ouvert la porte de son côté, lui où l'volant. A s'est assis en faisant un 1 avec son doigt, comme pour dire : « Une menute! ». Moé, je l'savais, a me l'a d'jà espliqué. J'l'ai répété à mon frére. Chus pas sûr, mais j'pense qu'a pleurait un peu. A l'a frotté son œil. Après, a farmé a porte, pis j'ai vu l'auto r'culer. Mon frére a dit : « Maman? » J'me su tourné vers lui. J'ai pris sa main pis j'l'ai serrée pour pas qu'y pleure. J'y'ai dit : « A va r'venir… »

Deuxième prix

Les lumières oubliées

Annie Ferland

Aux yeux de Juju, c'est un château. Seulement, au lieu des tourelles, du pont-levis et des meurtrières, s'élèvent quelques vieilles planches enveloppées d'une grande toile mâchée par le temps. Il pourrait demander à sa mère de réparer les trous qui ponctuent ces murs, mais il choisit de les garder pour guetter l'arrivée d'intrus ou de bêtes sauvages. Il regrette toujours un peu, les jours de grosse pluie. Mais il y va quand même parce que sa cabane, même si elle n'est pas étanche, a le pouvoir de le calmer.

Il n'est pas certain de savoir exactement ce que ça veut dire, être calme, mais il a l'impression que ça réfère aux moments où la boule dans son estomac s'éteint. Il sait que cette boule fait de la lumière, parce qu'elle irradie de chaleur dans son ventre, un peu comme quand il approche la main d'une ampoule. Chaque matin, Juju ferme les yeux et espère très fort que la boule ne revienne pas aujourd'hui. Et qu'elle ne soit pas non plus dans sa gorge. Ni dans sa poitrine. Il espère très fort pouvoir jouer, boire des chocolats chauds et respirer librement. Dans cet ordre de priorités.

« C'est important, le calme », que sa mère dit souvent. Mais elle a toujours l'air sur les nerfs.

« Sur les nerfs », c'est son père qui dit ça. Il le dit souvent à sa mère, sur le même ton qu'il emploie pour dire à Juju de ranger ses « poupées qui trainent toujours dans le corridor. Combien ça fait de fois que je te le demande? » Juju sait que ça met son père sur les nerfs, quand sa mère est sur les nerfs. Il se demande

si, quand tout le monde est sur les nerfs, c'est censé s'annuler. Si oui, ça ne fonctionne pas chez lui.

Il se rappelle la première fois qu'il a senti la boule. Il venait de vivre la pire journée de sa vie et repassait en boucle ce qu'il aurait pu faire différemment. La boule est apparue doucement, au creux de son estomac, avant d'envahir son corps dans un gonflement irrépressible. Il a eu très chaud, et la télévision s'est mise à danser devant lui. Comme il ne faisait pas de température, n'avait pas mal au ventre, pas mal au cœur, pas mal à la tête, son père lui a conseillé d'aller faire des jeux calmes dans sa chambre en attendant que ça passe. Il avait fallu plusieurs heures pour que la boule s'estompe et, depuis, elle pouvait faire irruption à tout moment. De temps en temps, il essayait de vivre la meilleure journée de sa vie en se disant que ça la ferait peut-être disparaître.

Juju s'est rendu dans sa cabane pour tenter de se calmer. Ça fonctionne un peu, mais pas autant que quand il se blottit dans les bras de son père. Ce matin, comme son père pleurait dans sa chambre, il a choisi sa cabane. Près de lui se trouve la petite table que sa mère a mise au bord du chemin, il y a quelques semaines, en disant à son père qu'il fallait « épurer » le salon et que quelqu'un qui en avait besoin arrêterait peut-être pour la récupérer. Juju en avait besoin, donc il l'a récupérée. Il ne considère pas que sa cabane a besoin d'être épurée. Au contraire, il a hâte qu'elle soit remplie de trouvailles. Sur la table se trouve sa lampe de Spider-Man. Il la préfère éteinte depuis que la boule s'allume dans son ventre.

Il n'a parlé à personne de la pire journée de sa vie. Ses parents lui demandent souvent de raconter sa journée quand ils soupent tous les trois. Il se demande encore comment il l'aurait racontée, s'ils le lui avaient demandé ce soir-là. Quand il y pense, la boule revient, comme s'il allumait toutes les lumières de la maison en même temps et qu'elle éclairait toute la ville.

Juju attend dans sa cabane, longtemps, parce que même s'il a peur de ce que son père dirait en voyant sa lampe de Spider-Man

dehors, il croit que ce serait plus facile de lui parler de la boule s'il le rejoignait dans son château. Comme personne ne vient, il finit par rentrer, trempé. Son père, qui le voit en sortant de sa chambre, va lui chercher des vêtements secs en essuyant ses joues, trempées aussi. Puis, il lui prépare un macaroni, juste à la crème tomate, comme il aime, en ajoutant tout ce qu'il leur reste de fromage en grains.

« C'est bon avec beaucoup de fromage, hein, papa? », que Juju dit en riant et en prenant une grosse bouchée par peur qu'il réalise qu'il en a effectivement mis beaucoup plus qu'à l'habitude et qu'il lui retire son assiette pour « ajuster ». Juju déteste ça quand il ajuste.

Mais son père ne le fait pas. Il ne lui répond pas non plus.

C'est à ce moment-là qu'il commence à se demander s'il a exagéré en décernant à cette journée le titre de pire journée de sa vie.

Juju pense à leur dernière soirée cinéma. Comme personne n'était sur les nerfs, ils ont décidé de construire une cabane avec les divans et une grande couverture. Juju s'est exclamé que c'était le plus beau jour de sa vie. Ses parents ont ri en répondant qu'il disait toujours ça. Juju se demande si, sans s'en rendre compte, il exagère tout le temps. Ça expliquerait que personne ne lui reparle du pire jour de sa vie, même ceux qui y étaient. Peut-être que ce n'est pas si grave, finalement.

En formant une petite montagne de pâtes dans son assiette, il classe la pire journée de sa vie dans la catégorie des journées à oublier et conclut que la boule de lumière dans son estomac finira par passer s'il n'en fait pas tout un plat. Juju le repousse légèrement, son plat, et demande à sortir de table pour aller jouer dans sa chambre.

Troisième prix

Une dernière lueur

Alexandre Mullen

Ma fille,

Chaque jour, on dirait que tu cours un peu plus vite. Au début je faisais semblant de manquer de souffle pour te laisser prendre de l'avance, mais, là, tu prends ton élan et c'est pas long que je te perds de vue. Pendant un instant, j'ai le cœur léger. J'ai le goût de te laisser courir aussi loin que t'es capable; de te montrer qu'il y a pas de limites à ce que tu peux accomplir.

Mais je sais pas combien d'oxygène il reste dans ta bouteille, alors je hurle de toutes mes forces avant de te perdre de vue.

Je te vois frémir en entendant ton nom. Est-ce que j'ai crié trop fort? Je sais jamais. On n'entend rien dans ces habits de protection. Quand t'étais bébé, on se comparait à nos amis, à nos parents. Aujourd'hui, il y a plus personne pour me dire quoi faire. C'est toi et moi, pour le meilleur et pour le pire.

On retourne à la cabane. Je la trouvais petite au début, mais depuis que ta mère est partie, maudit que je la trouve grande. Tu dis que tu te souviens d'elle, mais je la sens un peu plus loin dans ta voix à chaque fois que t'en parles. C'est pas grave. Ta vie va être assez difficile comme ça. T'as pas à porter le deuil d'une mère en plus. Je m'en charge pour nous deux.

On révise ta grammaire. Madame Jocelyne doit se retourner dans sa tombe en voyant comment j'enseigne le français. C'est pas mon domaine ni ta matière préférée, mais on n'a pas le choix. On va manquer de temps.

Ma toux était plus forte ce matin. J'essaie de me souvenir comment ça s'est passé avec ta mère. Combien de temps il restait quand elle a commencé à cracher du sang? Quelques jours au moins? Tout ce dont je me rappelle, c'est la dernière journée. On l'avait senti tous les deux, mais on n'avait rien dit. À quoi ça aurait servi? On s'est juste collés un peu plus fort. On a regardé le soleil se coucher un peu plus longtemps. Au matin, je l'ai enterrée près d'un grand chêne. Je devrais peut-être creuser un autre trou pendant que j'en ai encore la force. T'es trop petite pour avoir à me porter jusque-là.

Je t'emmène chasser pour me faire pardonner les leçons de français. Le sourire que tu fais en préparant ton arc, ça me fait oublier tout le reste. Dans une autre vie, on serait dans un champ de tir, à s'obstiner sur qui est plus cool entre Robin des Bois et Katniss Everdeen. Tu t'imaginerais défendre la veuve et l'orphelin, plutôt que de te battre pour ta survie. Au fond, ça fait mon affaire que t'aies pas connu le monde d'avant. J'aurais pas le courage de t'expliquer ce qu'on en a fait avant de te le léguer.

La bête s'effondre sans un cri, mais le tien pourrait réveiller les morts. Ta première prise. Tu me serres tellement fort que je me permets un soupçon d'espoir. Peut-être que tu vas survivre au premier hiver. Peut-être que tu vas te faire à la solitude. Peut-être même que tu vas apprendre que t'es pas seule, en fin de compte. Que d'autres sont nés immunisés comme toi. Qu'il y a encore une société. Des amis. Des fous rires. De l'amour.

Peut-être.

C'est en ramenant le chevreuil à la cabane que ma toux reprend. J'essaie de cacher le rouge sur ma main, mais t'es trop observatrice, je sais que t'as tout vu. On échange un regard, mais on se dit rien, comme avec ta mère. Peut-être qu'il y a plus d'elle en toi que je croyais, finalement.

Pendant qu'on prépare la viande, je repasse toutes les pages dans ma tête pour être sûr d'avoir rien oublié. Comment rendre l'eau potable. Faire un feu. Désinfecter une blessure. J'ai même mis la

recette de crêpes de ta grand-mère. (Je suis pas sûr qu'il reste des poules pour pondre les œufs, mais je m'en serais voulu autrement.) Tout ce que j'ai appris qui pourrait t'aider, je l'ai écrit dans ce journal. Pourvu que ce soit assez.

Je me sens faible tout à coup. Est-ce que ça dérangerait qu'on se couche plus tôt, ce soir?

Tu insistes pour me border. T'es tellement bienveillante. Je te demande de me raconter une histoire. N'importe quoi. Je veux juste voir le monde une dernière fois à travers tes yeux. Pour me rappeler qu'on t'a aussi appris à rêver.

J'attendrai longtemps après que tu te seras endormie pour me lever. Ce serait trop dur sinon.

J'écris ces lignes à la lueur de la pleine lune. Je prie pour que ma toux te réveille pas. Pour que t'essaies pas de suivre les traces de sang sur la terre battue. Pour que je réussisse à retrouver le grand chêne où ta mère m'attend.

Plus que tout, je prie pour que t'aies retenu quelque chose de mes leçons de français. Parce que tant que ces écrits vont rester avec toi, il restera une part de moi. De nous. De l'humanité.

Adieu, ma fille! Cours aussi loin que t'en es capable. Laisse rien t'arrêter.

Si t'es la dernière lueur d'une flamme qu'on a tout fait pour éteindre, je pars en sachant que tu brilleras plus fort qu'on n'a jamais brillé.

Je t'aime.

* * *

Les pages suivantes étaient vides. Rien dans la cabane abandonnée ne laissait entrevoir ce qui était arrivé au propriétaire du manuscrit jauni. Le visiteur s'attarda un moment

sur l'encre séchée. Les réponses étaient peut-être dans le texte, mais on ne lui avait pas appris à en déchiffrer les caractères.

Un frisson interrompit ses pensées. Le feu avait baissé d'intensité.

Il chiffonna les dernières feuilles, qui rejoignirent les autres dans le foyer.

Catégorie jeune adulte

Premier prix

31 janvier, bonne année

Alexandra Rivard

Les mots « code rose » ont résonné dans l'hôpital quand ils t'ont vu. Ces mots qu'on entend avec compassion lorsqu'on attend sur les chaises de plastique de l'urgence, ces mots qui nous font aussitôt visualiser avec tendresse un petit bébé dont la vie est menacée. Ça n'arrive qu'aux autres et puis, un jour, les autres, c'est toi.

Il y a eu des cris, des ordres, des gens, du brouillard, mes larmes, les tiennes. Ils t'ont stabilisé, puis amené ici, où l'on attend une suite qui ne sera peut-être pas un happy end. Je compte les minutes et les infirmières, en évitant de te regarder.

22 h 18. On dirait le bruit d'un aspirateur. C'est le bruit d'une machine à pression négative qui rejette l'air vicié hors de la pièce. 22 h 20. On dirait le bruit d'une horloge. C'est le bruit de tes sédatifs qui s'écoulent. 22 h 22. J'aimerais dire que c'est le bruit de tes pleurs, mais tu ne pleures plus depuis une trentaine de minutes.

Tu es minuscule, mais ils ont trouvé des veines où piquer et une peau à réchauffer. Ta température était trop basse : ils t'ont placé dans une maison translucide, une couveuse néonatale qui met un obstacle de plus entre nous. C'est pour ton bien, je sais. Mais pour ton bien, j'ai dû les voir immobiliser tes petits bras pour t'injecter de la morphine; pour ton bien, je t'ai chanté une chanson pour te calmer, juste avant qu'ils essaient à deux reprises de t'intuber.

Sans réussir.

Je me sentais mourir en même temps que toi.

Ils sont finalement parvenus à te mettre sur respirateur mécanique avant ton transfert en avion-ambulance, qui aura lieu cette nuit, parce que tes poumons sont amnésiques et oublient qu'ils doivent parfois s'emplir d'air. Ça arrive aux bébés prématurés, il paraît. Sauf que tu n'es pas prématuré, tu as trois semaines, pas même un mois. Tu n'as pas de souvenirs, pas eu le temps de vivre. On m'a dit que je ne pourrai pas t'accompagner pendant le transport et que je devrai me rendre à l'autre hôpital par mes propres moyens. J'ai le cerveau broyé. Je te regarde avec un amour que tu ne vois pas, je te touche avec une tendresse que tu ne sens pas. Les machines clignotent trop souvent et, chaque fois, je m'éteins un peu plus.

Je suis recroquevillée sur le fauteuil qui se déplie en lit du département des soins intensifs pédiatriques. Je n'ose pas t'approcher, alors que je crève d'envie de te serrer contre moi, de t'emporter loin d'ici. Je veux te ramener à la maison, je veux te crier qu'on ne se connaît pas encore assez, qu'on a des histoires à bâtir. Je veux voir ton premier sourire, je veux entendre tes rires, sentir ta peau l'été, te regarder m'aimer. Je veux que tu sortes d'ici serré dans mes bras, pas seul dans un incubateur trop chaud et trop froid.

Sauf que ce sont des rêves, des prières, des implorations et pas la réalité. La réalité, c'est qu'à chaque descente de ton cœur, c'est mon cœur qui s'arrête.

Il y a trois trous dans ta petite cabane, trois fenêtres qu'on peut ouvrir pour te sentir vivre : l'un devant ta tête et les deux autres face à tes mains. Ça ne change rien. Je n'ose pas te toucher. Quand on te touche, quand on ébranle les murs de ton cocon, ton pouls s'agite.

« Vous pouvez rester avec lui jusqu'au départ des ambulanciers. »

Sauf que je ne veux pas même rester avec toi jusqu'à leur arrivée. Me pardonneras-tu cette lâcheté? Te voir dans ton abri me fait mal, tellement mal. J'aimerais que le son douloureux des alarmes qui sonnent me rende sourde, juste pour ne plus les entendre, juste pour fuir la vérité et me dire, l'espace de quelques minutes, que tu vas bien.

« Je vais partir avant, je dois aller chercher des choses à la maison. »

Je mens avec le visage d'une Pietà qui ne se gère pas. Qu'est-ce que je pourrais aller chercher à la maison? Rien. Un mort n'a pas besoin de pyjamas, un mort n'a pas besoin de couches, un mort n'a pas besoin de lait. Quand je te reverrai à Québec, dans ton refuge bien chauffé, seras-tu encore le fils que j'ai tenu avec insouciance dans mes bras quelques jours plus tôt ou seras-tu un nom à incinérer? Mes seins sont gorgés d'un lait que tu ne bois pas, mes seins sont remplis d'une vie que j'aimerais tant te donner. Ils me font mal, comme tout le reste, et je me demande si les vider est utile ou non : pourquoi entretenir l'allaitement si tu dois me quitter et si ce lait de vie ne doit, au final, que me rappeler ta mort?

« Vous m'appellerez s'il se passe quelque chose? »

On m'assure que oui et j'accepte le mensonge. Je ne t'embrasse pas le front. Entre moi et toi, il y a ce plastique derrière lequel tu te reposes, entre moi et toi, il y a la possibilité qu'il ne reste que moi. J'ouvre la petite porte, je glisse ma main contre la tienne, dans une caresse légère. Une caresse colibri, éphémère, peut-être la dernière.

Et puis je quitte l'hôpital, sans regarder derrière, avec un ouragan qui m'étouffe et des espoirs qui me noient. On se donne rendez-vous au CHUL, Louis. J'y serai, et toi?

Deuxième prix

La Dame Blanche

Alexandre Boily

Le vent pousse les rideaux. Faudrait que Gerry arrange ça. Dans le blizzard de l'hiver, il fait froid. Les jours sont sombres, et la neige obstrue l'immensité que mes yeux peuvent voir. Une silhouette au loin, au-delà du verre. Elle danse, ondule, se fond avec le paysage. Et elle marche, elle marche sans s'arrêter; une ligne droite où elle en oublie de respirer. Son visage est mordu par le froid, les engelures redonnent couleur à sa pâleur presque translucide. Le froid ne la dérange pas. Ses pieds nus sont bleus, bientôt noirs. Derrière elle, les plaies ouvertes sur son corps tracent une ligne écarlate dans la poudreuse blanche et infinie sur des lieux où personne n'a mis les pieds. Elle saigne, mais ses veines sont vides. Seul un vent glacial persiste, la maintient en vie contre sa volonté; un fantôme qui erre dans des siècles d'existence qui l'ont oublié.

Elle vient pour moi. Elle est là pour moi.

Chaque pas est un souffle arraché, une douleur où mon cœur cherche à s'extirper de ma cage thoracique, dans une explosion, une agonie. Mes jambes ne me soutiennent plus, elles sont entravées et affaiblies par le temps. Courir est vain, pleurer est vain, tout est vain. Elle arrive, elle est à ma porte que je n'ouvre jamais. Cela ne l'arrête pas. La porte s'ouvre pour laisser entrer le vent hivernal, flagellant ma peau qui bleuit à vue d'œil; mes poumons laissent la boucane sortir, se vident, ne cherchent pas à se remplir ensuite. L'air toxique m'étouffe, je m'asphyxie sous mon propre souffle. Tout s'arrête, le monde m'engloutit dans son insatiable faim. Dans un vide dévoré par l'éternité, on se regarde. On existe encore. Il ne reste que moi et elle, le noir et

le vent de cauchemar. L'effroi glacial sort de ses lèvres pour atteindre mes oreilles. Je les bouche, mais sa voix m'atteint.

— Es-tu prête à sortir?

Machinalement, je secoue la tête, le nœud dans ma gorge est une interdiction à parler. Je me mets en boule, une larme saline coule le long de ma joue, et j'attends. Une attente de son départ là d'où elle est venue, là d'où personne ne revient, là où se tortille le sang sur la neige qui trahit son existence maudite.

Elle tourne les talons sans prononcer un seul mot, un seul geste. Elle repart telle une apparition. Le froid de la pièce retrouve sa chaleur, la neige intruse fond, l'eau s'évapore. La porte est fermée comme si l'on ne l'avait jamais ouverte. Je regarde par la fenêtre : elle marche et elle marche. Sous les peaux de lièvres, elle disparaît.

Elle reviendra, je le sais.

La Dame Blanche, tel est le nom que je lui ai donné.

En attendant son retour fatidique, je m'affaisse dans mon lit, je m'occupe avec le peu que j'ai. Je ne sors jamais, je suis trop faible pour survivre hors de ces murs, je le sais. Je m'y suis habituée. Cela ne me dérange plus. J'ai cessé de vouloir partir; où irais-je de toute façon? La mort est dehors à rôder, prête à me cueillir comme une mauvaise herbe, à m'avaler tout entière pour disparaître à jamais. Le temps est long, le confort rare, mais c'est tout ce à quoi j'ai droit. Le peu me satisfait… tant et aussi longtemps qu'iels reviendront me voir.

Dans la lassitude de mon quotidien, j'attends le retour de mes amours avec impatience, jusqu'à retourner en enfance, excitée par le moindre bruit extérieur. Je frissonne à imaginer le retour de leurs mains douces et fortes se baladant sur mon corps frêle, malade et rongé par la douleur. Leur bouche délicate, les lèvres humides découvrant mon corps sans la moindre pudeur. Nos corps entremêlés sous le clair de lune témoin de la chaleur que dégage notre intimité. Des heures sous l'extase à les laisser

s'emparer de ma peau, de tout mon être que je leur offre sans limites, sans tabous. Dans ma solitude, iels sont là pour combler le vide. Quand iels sont avec moi, j'en oublie la Dame Blanche qui, elle, revient toujours. Chaque jour, elle vient cogner à ma porte pour hanter mes rêves diurnes. Je l'ignore. La journée continue.

Après nos ébats, iels m'offrent ma nourriture, un livre et une promesse pour que je tienne quelques jours, du moins jusqu'à ce qu'iels reviennent. Avec chance, c'est demain, par malheur, une éternité. Jusque-là, je me contente des souvenirs charnels qui électrisent toujours ma peau. Je m'imagine des fantasmes tordus pour m'occuper. Je m'inspire des livres érotiques qu'iels me donnent telle une agace pour la prochaine fois. Un rêve éveillé dont je suis dépendante, ce doux rêve qui me possède. Mes pensées lubriques me gardent en vie et éloignent le mal, la peur, et cette présence née de l'hiver.

Mes rêves sont coupés court quand on vient m'arracher de mon sommeil; plus tôt que d'habitude, puisque l'aurore s'est à peine levée. Iels sont de retour… mais, cette fois, c'est différent. Pour la première fois depuis des mois, on me force à sortir, à affronter le froid. Mon refuge imaginaire s'effondre quand mon corps nu touche la neige, est fouetté par le vent; ainsi forcée dans la réalité que j'ai fuie en vain. Il fait si froid, si froid loin du foyer chaleureux de la cabane au milieu du bois où mes tortionnaires me gardaient captive.

Au loin, je la vois, la Dame Blanche, elle m'attend. Immobile, patiente, elle tend les bras grands ouverts, comme une vieille amie. C'est mon dernier voyage, mon dernier souffle, j'en suis consciente. On s'est lassé de moi, de mon corps. Ces terres blanches sont mon tombeau.

Mon corps disparaîtra, se mêlera à la neige qui m'avalera tout entière. Quand l'hiver ne sera plus qu'un vieux souvenir, on retrouvera mes ossements. Mon esprit libéré de toute entrave voyagera dans ces terres de glace à ses côtés. Le sang coulant de mes blessures encrera la neige de mon souvenir. J'errerai jusqu'à ce qu'une autre vienne prendre ma place.

Troisième prix

La juste place

Félix Côté

Enfin arrivé. Cet endroit est désormais le mien. Après avoir refermé la porte, je m'étends quelques instants à même le plancher de bois qui craque sous mon poids, en profitant pour humer les odeurs de ma nouvelle demeure. Mes yeux habitués à l'obscurité distinguent les arêtes anguleuses qui forment la charpente du bâtiment. Poser de nouvelles fenêtres embellirait grandement la pièce. Entre les barreaux du lit chambranlant, une araignée s'affaire minutieusement au tissage de sa toile, dans l'attente qu'une mouche trop curieuse s'y prenne les pattes. Une colocataire, en somme! Mes doigts triturent le minuscule chapelet qui m'a été offert à mon arrivée. Bien que je ne sois guère croyant, j'apprécie le présent. Il est rare que l'on me fasse pareille délicatesse. Après un petit époussetage, tout sera parfait. Un profond soupir de satisfaction s'échappe de mes poumons : c'est modeste et confortable. Il fait bon d'être chez soi.

Ce serait vous mentir de déclarer que ce déménagement fut agréable. Loin de là! Suis-je taciturne? Peut-être. Routinier? Certainement. Je n'ai jamais apprécié le changement. L'idée de quitter le lieu qui m'a accueilli pendant tant d'années me terrifiait au plus haut point. La peur de l'inconnu, vous savez… Avec le temps, je n'ai plus l'âme voyageuse. Pourtant, je n'ai eu d'autre choix que de paqueter mes affaires, car la relation avec les locataires des appartements adjacents devenait tendue : « Vous terrorisez nos enfants, se plaignaient-ils. Ne savez-vous donc que faire d'un savon? » Certes, j'avais abandonné depuis fort longtemps l'idée de vaincre l'odeur tenace qui me collait à la peau, et mon corps, déjà maigre, souffrait de la pauvreté des épisodiques repas que je consommais, mais ce n'était pas un drame. Je prenais toujours la peine de me vêtir convenablement.

Je n'étais guère un cas de tapage nocturne, et il m'arrivait même de forcer un sourire sur mes traits ternes quand je croisais le concierge de l'établissement. Rien n'y faisait. Des rumeurs affreuses circulaient sur ma personne. Je les surprenais à changer de trottoir quand je marchais face à eux ou bien à me fixer avec dégout quand j'avais le dos tourné. Les enfants s'amusaient à répandre des punaises sur le pas de ma porte ou à saccager les quelques fleurs que j'entretenais pour me divertir. Meurtrir mon petit cœur leur procurait un plaisir fou. Les humains peuvent parfois être très durs envers ceux qui sont différents d'eux.

Alors, je me suis mis en quête d'un nouveau logis. Ce fut chose ardue : le premier était trop exigu pour ma personne; je me perdais dans le second. Certains arboraient des couleurs affreuses ou encore étaient situés dans des endroits si bondés qu'ils entassaient, presque les uns sur les autres, les pauvres résidents. Parfois, il était impossible de trouver la quiétude en raison des incessants cris des oiseaux qui tournoyaient perpétuellement dans le ciel. Encore pire : dans certains quartiers, il était fréquent que des êtres mal intentionnés s'introduisent par effraction dans le but de dépouiller les occupants de leurs biens.

J'ai fini par trouver, rassurez-vous, un petit coin tout à fait adéquat sur le bord d'une route de campagne bordée de cyprès. Le paysage, aussi beau que celui de mon enfance, baigne dans les éclats rougeoyants des coquelicots qui y poussent à foison. Chaque dimanche, je peux me laisser bercer par la douce mélodie provenant du campanile. Les voisins se font discrets et reçoivent peu de visiteurs, hormis pendant le mois de novembre, et ceux qui viennent sont d'un respect irréprochable. Je n'aurais pu faire meilleure trouvaille.

Voilà où j'en suis, entre ces quatre murs, couché sur le plancher frais et humide, libéré de ces regards et de ces gestes si cruels qui ont peuplé mon quotidien… Je me sens léger, si léger que je pourrais m'envoler! Comme si mon âme, d'un grand bond, quittait ce corps rompu qui lui servait jusqu'à présent de cellule. Je m'élève et m'aperçois : insouciant, le regard voyageant dans

de douces réminiscences. Je me vois tel que j'aurais souhaité que tous me connaissent. J'ai tant désiré que les passants s'attardent davantage sur ma sensibilité que sur ma démarche désarticulée; qu'un parfait inconnu ose me demander mon nom; que les enfants m'enlacent de leurs petits bras au lieu de s'enfuir à toutes jambes; que mon être entier suscite chez autrui d'autres émotions que répugnance et aversion. Paradoxalement, dans ce petit logis éloigné des regards, je me sens plus vivant que je ne l'ai jamais été. Même si je suis mort et six pieds sous terre. La juste place d'un cadavre est dans son cercueil.